This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1624

by G.L. de Baar

EPITRES DIVERSES

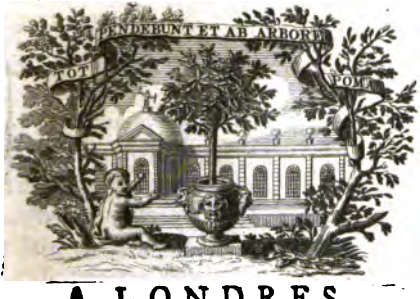
SUR

DES SUJETS DIFFÉRENS.

Quatenus nobis denegetur diu vivere, relinquamus aliquid, quo nos vixisse testemur.

Plin. Ep. VII. Lib. III.

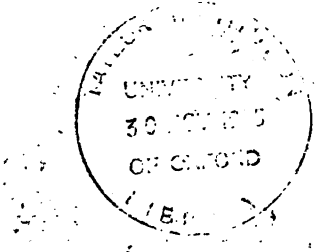
Puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de vivre longtems; laissons au moins quelque chose, qui fasse souvenir que nous avons vécu.



A LONDRES,

Chez PHILIPPE CHANGUION, Libraire dans le Strand, proche le Palais de Somerset, à la Tête de Juvenal.

M. DCC. XL.



EPITRE DÉDICATOIRE A MILORD C.....t

MILORD,

C'eſt le Païs des grands Hommes qui vous a vu naître ; je ſuis né dans un Païs obſcur. Cependant je me dis votre Concitoyen, parce que je penſe comme vous penſez, MILORD, *& que je ſuis Bourgeois de l'Univers. En cette qualité, je vous offre des Epîtres en Vers François, quoique la Langue Françoiſe, à parler vulgairement, ne ſoit pas votre Langue, ni la mienne. Mais celui qui vous dédieroit un Poëme Latin, ne ſe trouveroit-il pas dans les mêmes circonſtances ? Voici une ſingularité que je pourrois faire valoir, ſans bleſſer les loix de la modeſtie.*

Jamais homme de mon Païs ne s'eſt encore érigé en Auteur François ; je ſuis le premier, qui, rompant la glace, produis des Vers François de ma façon.

Je

Je vous les offre, MILORD, *& j'imite en cela le Directeur du Potager de* Verſailles. *Il y a quelques années que ce François* (*) *reçut à Paris des Oeilletons d'*Ananas ; *il ſe mit à les cultiver, quoiqu'ils fuſſent preſque deſſechés & ſans racines. Le fruit qui en provint d'abord, ne put parvenir à ſa maturité ; mais deux Oeilletons ſauvés de la pourriture, donnérent l'année ſuivante deux fruits d'une beauté qui ſurprit tous les Curieux. Le Directeur ne manqua pas de les préſenter au Roi, qui en fit l'eſſai le* 28 *de Décembre* 1733. *& trouva ces* Ananas *de ſi bon goût, que les Courtiſans complimentérent Monſieur le Directeur du Potager, ſur l'heureux ſuccès de ſa culture.*

Je n'aſpire point aux complimens que s'attira ce Jardinier du Roi ; mais s'il eut raiſon de préſenter à ſon Monarque ſes fruits nouveaux, comme dignes de S.M. Vous voudrez bien, MILORD, *accepter mes XII. Epîtres en Vers François ; non parce que je les crois dignes de Vous, mais parce que par complaiſance on reçoit les premiers fruits d'un Terroir, qu'on a toujours cru abſolument ſtérile. Je ſai que mes Vers approchent des Vers de* Rouſſeau *&* Voltaire, *comme nos* Ananas *approchent des* Ananas *des Indes ; cependant je me flatte,* MILORD, *qu'en faveur des Sentimens vous ferez grace à la Poëſie. Vous ſavez que les* François, *lorſqu'ils veulent cajoler un E-*

tran-

(*) Nommé le Normand. Voyez le Spectacle de la Nature.

*tranger, lui disent poliment qu'*on le doit prendre pour un François. *Ah!* MILORD, *si sur la foi de mes sentimens, vous me faisiez la grace de me prendre pour un homme digne d'être Anglois, que ma vanité seroit triomphante! Naturellement je devrois faire ici votre Eloge, mais c'est de quoi la voix publique me dispense: c'est par elle que vous serez toujours loué plus dignement que par ma plume; d'ailleurs je n'ai pas l'honneur de connoître votre Personne, & mon hommage ne s'addresse qu'à vos nobles Vertus. Convaincu que vous brillez parmi les grands Hommes de votre Nation, je révère vos mérites, & me donne le plaisir solide de vous en assûrer, sans vous apprendre qui je suis, d'où je suis, & en quel coin de ce Monde je me trouve. J'aurai soin de vous cacher toujours mon nom & ma Patrie; trop heureux, si vous pensez de moi, ce qu'un Historien Romain* (*) *écrivit de* Maroboduus, *Chef des* Marcomans, *que Tibère attaqua sous* Auguste. *Adieu,* MILORD; *portez-vous bien, & parlez toujours de même. Je suis,*

MILORD,

De vos Vertus

L'équitable Admirateur,

(a) *Vellej. Paterc.* Lib. II, Cap. 108.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

IL y a d'heureuſes témérités, mais il eſt vrai qu'elles ſont rares. Cette réflexion devroit m'empêcher de publier ces EPÎTRES DIVERSES, & c'eſt préciſément à quoi elle me détermine. Par une bizarrerie, digne de l'Aſtre qui préſide à la naiſſance des Poëtes, je me ſuis vu ſi maltraité des Grands & de la Fortune, & toujours desœuvré dans une oiſivité ſi fatiguante, que je n'ai pu réſiſter à la demangeaiſon de rimer quelques penſées qui me ſont venues dans l'eſprit. Le beſoin de m'étudier enſuite ſur d'autres nouvelles diſ-

diſgraces, m'obligeant d'établir des correſpondances particuliéres dans les Païs étrangers, mes penſées, depuis long-tems rimées, me furent d'un ſi grand ſecours, qu'en peu d'années j'écrivis un nombre prodigieux d'Epîtres en vers, dont je publie aujourd'hui une douzaine, à la ſollicitation de mon ami *Partrige*, ſi connu dans la République des Lettres. Naturellement j'aurois été bien aiſe de me ſervir de ma Langue naturelle; mais comme mes Correſpondans n'entendoient point le Baragouin de ma Nation, je pris le parti hardi de m'exprimer en François, au triſte hazard de remplir mes Epîtres de barbariſmes & d'expreſſions tout-à-fait *néologiques*. Juſqu'ici tous mes Correſpondans ont été trop complaiſans, pour me reprocher des Vices contre la pureté du Langage; mais je ne dois pas me promettre une pareille indulgence de la part du Public. Quiconque achetera ces Epîtres, achetera le droit de les cri-

tiquer ; c'eſt à quoi je m'expoſe volontiers, dans la flateuſe eſpérance que les François, qui ſavent vivre, me recevront ſur leur Parnaſſe, en qualité d'Etranger curieux qui voyage, & qui mérite par conſéquent des égards & de la politeſſe. Si le Peuple, brutal & malhonnête par-tout, en agit groſſiérement avec moi, on ſait que les injures de la Populace n'inquiettent point les gens de condition ; d'ailleurs voudrois-je, pour ſi peu de choſe, renoncer à l'honneur de me voir le premier de ma Nation, qui ſoit jamais monté ſur l'Hélicon de la France ? *La rareté*, ſelon Voiture (*), *donne quelque prix aux actions* ; ma témérité inouïe doit néceſſairement me donner un certain luſtre, quand même elle ſeroit abſolument condamnable. Ajoutons qu'entre *Etranger* & *Etranger*, la différence eſt grande : le François éxigera avec raiſon d'un Eſpagnol, d'un Italien, d'un Anglois, d'un Hollandois, d'un Allemand

(*) Lettre 30.

mand même, ce qu'il ne pourroit sans injustice exiger d'un homme de mon Païs. En effet, je n'aurois qu'à nommer ici ma Patrie, pour trouver d'abord grace aux yeux du Censeur le plus sévère. Je sai que, d'un autre côté, on rencontre des Critiques,

Qui jugent des Auteurs, comme on juge des Vins (*),

Suivant le Préjugé de ces Connoisseurs, hors de Paris il n'est point de salut pour la Poësie Françoise. Heureusement cette prévention a été si peu reçue, que je ne lui ferai pas l'honneur de la combattre. Je m'en dispense avec d'autant plus de raison, que le Lecteur judicieux ne s'attendra point à trouver dans mes Epîtres la pompe & l'élévation, qui doivent régner dans les Poëmes Epiques, & *peut-être* dans les Epîtres addressées à des Rois, ou à des Hommes illustres. Les grands mots artistement mariés, les peintures merveilleuses, les expressions superbes

(*) Voyez l'Epître XI.

bes, ſont ſans doute admirables, dans un Diſcours poëtique à quelque *Balzac* du tems; mais, à mon avis, très-ridicules dans une Epître à *Sancho Pança*, où les *Proverbes*, malgré leur banniſſement, ſont préférables aux phraſes les plus ſublimes. La ſimplicité qui, ſans baſſeſſe, doit faire le caractère d'une Pièce de cette nature, coûte plus de travail qu'on ne croit; & l'art de rabaiſſer ſon ſtile, ſelon les Perſonnages auxquels on s'addreſſe, n'eſt pas ſi facile qu'on le penſe communément. C'eſt au Bon-Sens, c'eſt au jugement, & non à l'imagination échauffée de mes Correſpondans, que j'ai voulu & que j'ai du parler. Si donc je n'ai pu éviter de mêler encore quelques vérités triviales parmi des vérités qu'on ne prêche point en France, je demande qu'en faveur de ces derniéres, on me paſſe les premiéres, comme inſéparables du Sujet.

En revenche, je confeſſe ingénûment, que le ſavant Abbé d'*Olivet* & ſes

ſes Adhérens trouveront de quoi ſe divertir à mes dépens, ſi bon leur ſemble. J'ai lu avec autant d'attention que de plaiſir, le docte *Traité de la Proſodie Françoiſe* de Mr. l'Abbé. Son Ouvrage eſt excellent, & ſes Règles ſont judicieuſes; mais ſi elles ſont toutes également praticables, c'eſt de quoi j'oſe douter, ſans donner dans le Pyrrhoniſme. Il me ſemble que les Préceptes de cet Auteur, & les Projets de l'Abbé de *Saint Pierre*, ſont preſque dans le même goût. Si jamais l'on s'aviſe de faire recevoir aux Poëtes de France le Traité de l'Abbé d'*Olivet*, comme on fait recevoir aux Eccléſiaſtiques la *Conſtitution Unigenitus*, les Poëtes deſerteront par deſeſpoir, & l'on brûlera les Oeuvres de *Boileau*, de *Corneille*, de *Molière* & de la *Fontaine*. Cependant comme on ne voit point encore, que les Poëtes de Paris ſe diſpoſent à recevoir ces nouvelles Loix, j'abandonne aux Partiſans outrez de la *Proſodie Françoiſe*, toutes mes pauvres

Epîtres, rebelles au Traité en queſtion. Je me ſuis expliqué ſur ce ſujet envers le Doyen des Libraires, le fameux *Pierre Marteau;*

Au coin de la vertu mes Rimes ſont marquées,
Si, par les *Olivets* ſans doute critiquées,
Elles choquent l'oreille, elles bleſſent les yeux
D'un Lecteur délicat, ou plutôt vetilleux,
Qu'on ſache que j'aſpire aux ſuffrages des hommes,
Et me ris du dégoût des Sylphes & des Gnomes.
Le Ruſtre qui jadis, Député des Germains,
Avec tant de ſuccès, harangua les Romains,
Emut tout le Sénat, non par ſon élégance,
Mais par les traits hardis d'une mâle éloquence;
Et c'eſt ainſi, Marteau, pour plus d'un trait hardi,
Qu'en Sauvage ſenſé, je dois être applaudi.

C'eſt en cette qualité, & non en celle d'un rigide obſervateur des Loix de la Proſodie, que j'aſpire aux ſuffrages des hommes, & ce n'eſt pas l'amour propre, qui m'a dicté le dernier vers de ceux qu'on vient de lire : un Sauvage généreux, qui plaide pour la Liberté contre la Tyrannie (*), peut dire avec fer-

(*) *Darvices* s'entend.

fermeté, & dans une noble confiance: *je dois être applaudi.*

Dans l'eſpoir de prévenir des Chicanes odieuſes, je ſuis devenu mon propre Commentateur, malgré les railleries amères des Beaux-Eſprits du tems, qui ne ſauroient ſouffrir des *Remarques.* Ces grands Génies ont tort avec tout l'eſprit imaginable. Nous ne ſommes pas tous au fait de tout; d'ailleurs on doit avoir des égards pour les Femmes, & pour ceux qui ont le privilège des Femmes. Ce n'eſt pas tout : quiconque attaque les Infamies, les Vices & les Préjugés de ſon Siècle, ne ſauroit prendre aſſez de meſures, pour appaiſer un Lecteur,

toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il croit voir en ſoi,

Or malgré la Satire, on trouve moyen d'appaiſer les alarmes d'un Lecteur de ce caractère, par le ſecours des Notes ou Remarques au bas de la page. En peignant un Scélérat, déja connu pour tel dans le monde, on doit le nommer

ſans

ſans miſéricorde, à l'exemple de Mr. *Pope*, qui en a agi ainſi envers *François Charters*, mort en Ecoſſe depuis quelques années; & c'eſt-là le moyen le plus ſûr d'éviter la perſécution des *Charters* vivans. J'ai donc pris ce parti, qui me ſemble judicieux, & le Lecteur peut être perſuadé, que les *Etres de Raiſon*, qu'il rencontrera dans mes Epîtres, ſont des *Etres de Raiſon*. Pour preuve de ma ſincérité, j'excepte mes Compatriotes, c'eſt-à-dire ceux qui continuent de vivre en *Sauvages*, malgré les moyens qu'ils ont de devenir des *Hommes*. J'honore & je révère les mérites des hommes de mon Païs; en revenche qu'il me ſoit permis, en faveur de ma bonne & charitable intention, de dire quelques vérités dures, mais ſalutaires à ma pauvre Patrie, & principalement au ſujet de ſes Enfans, qui n'ont à peine que la figure humaine. Si j'outre par fois la matiére, mes Compatriotes ſenſés, loin de m'en blâmer, m'en rendront graces: ils ne pren-

prendront aucune part à la querelle des Sots; au contraire ils traduiront, ou feront traduire en Langage du Païs, mon Epître en queſtion. En ce cas, je les ſupplie de ſupprimer l'Article qui concerne le Beau-Sexe de notre Païs, parce que les Belles n'entendent pas raillerie ſur ce chapitre, & prendroient peut-être des contre-vérités pour des reproches inſupportables. Je déclare ici en Proſe, que tout ce que j'ai dit en Vers au ſujet de nos Femmes, ne regarde abſolument que les laides Roturiéres; cette déclaration ſuffit.

TABLE
DES
EPITRES DIVERSES

Contenues dans ce Volume.

I. Epitre à ALCESTE, le Misantrope, Pag. 1
II. —— à TARTUFE, 25
III. —— à JOURDAIN, 48
IV. —— à SGANARELLE Médecin malgré lui. 68
V. —— à GEORGE DANDIN, 88
VI. —— à GERONTE le Testateur, 105
VII. —— à SANCHO PANÇA, 131
VIII. —— à PARTRIGE, 152
IX. —— au CHEVALIER MARTIN, 169
X. —— au GRAND DIAMANT, 185
XI. —— à MA PATRIE, 203
XII. —— à PIERRE MARTEAU, 251

EPITRE I.

A

ALCESTE

LE

MISANTROPE.

Humani generis mores tibi noſſe volenti
Sufficit una domus, paucos conſume dies, &
Dicere te miſerum, poſtquam illinc veneris, aude.

Juven. Sat. XIII. Verſ. 159. & ſeqq.

Voulez-vous bien connoître le caractère de tout le Genre Humain? Une ſeule Maiſon ſuffit pour cela; paſſez y quelques jours, & vous verrez qu'il y en a dans le Monde de plus malheureux que vous.

NE nous abaiſſons point juſqu'à haïr les Hommes:
Si dans un ſens, Alceſte, ils ſont ce que nous ſommes;
Sache qu'en haïſſant ceux qu'on doit mépriſer,
Souvent on s'avilit pour ſe tyranniſer.

Il eſt auſſi conſtant, que la Miſantropie,
Loin d'être une vertu, n'eſt qu'une maladie;
Qui tourmentant l'Eſprit, gagne bien-tôt le Corps;
Et nous ôte aux Vivans, ſans nous rejoindre aux Morts.
Quand même un Scélérat, prodigue de parjures,
Noirciroit ma candeur à force d'impoſtures,
Je le mépriſerois, bien loin de le haïr:
Quand par un vrai Judas je me verrois trahir,
Je ne voudrois jamais l'honorer de ma haine,
Ni, pour le divertir, me donner la migraine;
Le plus vil des Humains (*) pourra m'aſſaſſiner,
Mais ne parviendra point juſqu'à me chagriner.

Ce

(*) *Le plus vil des Humains* &c.] Ἐμὲ δ' Ἄνυτος καὶ Μέλητος ἀποκτεῖναι μὲν δύνανται βλάψαι δ' οὔ. Anyte & Mélite peuvent bien me tuer, diſoit Socrate, mais ils ne peuvent pas me chagriner.

Ce flegme peu commun, qui paſſe ta croyance,
N'eſt pas un Don heureux que j'eus dès ma naiſſance:
Ce n'eſt qu'un fruit tardif de l'arriére Saiſon,
Dont je ſuis redevable à la ſeule Raiſon.
Dans l'*Avril* de mes jours, vif, pétulant, colère,
J'oſois preſque imiter ce Grec atrabilaire (*),
Qui ſur le Mont Hymette exhalant ſon chagrin,
Voulut armer le Ciel contre le Genre Humain.

(*) *J'oſois preſque imiter ce Grec atrabilaire*] Timon le Miſantrope, dont parle Lucien, après avoir mangé tout ſon bien avec des ingrats qui ne le regardoient pas dans ſa miſére, ſe retira ſur le Mont Hymette, où il crioit ſans ceſſe à Jupiter: „ Grand Dieu, „ pourquoi es-tu devenu ſi froid & ſi lent à punir les cri- „ mes, comme ſi tu étois ſourd & aveugle de vieilleſſe, & que „ tu ne viſſes & n'entendiſſes plus les forfaits qui ſe commet- „ tent tous les jours. . . . Reveille-toi donc, Fils de Satur- „ ne & de Rhée, d'un ſommeil plus long que celui d'Epimé- „ nide, & rallumant ton Foudre ſur le Mont Oeta, écraſes-en „ les impies, ſi tu ne veux pas qu'on croye que tu ſois mort, „ comme on le publie en Créte, & que tout ce qu'on dit de „ toi ne ſoit que fable & que fiction poëtique. “

Depuis que l'Homme ſeul fait mon Etude unique (*),
Depuis que je connois cet Animal oblique,
Rien ne m'étonne plus; &, ſoit dit entre nous,
Je vois peu de Mortels dignes de mon courroux.
Alceſte, raiſonnons. Si nulle Cataſtrophe
Ne doit jamais frapper un Eſprit philoſophe,
Si le Sage, content & libre dans les fers,
Doit voir d'un œil tranquile écrouler l'Univers,
De quel front ôſes-tu, Déclamateur frivole,
Contre les Mœurs du tems épuiſer l'hyperbole?

Et

(*) *Depuis que l'Homme* &c.] *The propre ſtudy of mankind is Man*, dit l'Illuſtre Mr. Pope dans la ſeconde Epitre de ſon *Eſſay ſur l'Homme*, Ouvrage traduit en Proſe Françoiſe par Mr. de *Silhouette*, & en vers par Mr. du *Reſnel*, Abbé des *Sept-Fontaines*. Il faut avouer que cette Traduction en vers eſt un Chef-d'Oeuvre en ſon eſpèce.

Et quels sont tes griefs (*) ? un Juge mal instruit,

Ou peut-être ignorant, ou, si tu veux, séduit (†),

En faveur d'un Faquin souillé d'énormes crimes,

A su te dépouiller de tes Biens légitimes:

Le Chicaneur armé de tes propres Effets,

En te calomniant couronne ses forfaits;

Le Public prévenu par ce Fourbe exécrable,

Le prend pour ce qu'il est, mais te trouve coupable.

Ce n'est pas tout: L'Amour, autre insigne Trompeur,

Afin de t'achever, dispose de ton cœur;

Une Veuve coquette, & non moins médisante,

Te plaît, reçoit tes vœux, te desarme & t'enchante;

(*) *Et quels sont tes griefs ?*] Voyez le Misantrope, Act. V. Scène I. où il expose ses griefs.

(†) . . . . . *Un Juge mal instruit,*
Ou peut-être ignorant, ou, si tu veux, séduit]
Judex aut male instructus, aut plane indoctus, aut turpiter corruptus,

Te joue, & te trahit même si lâchement,
Juſqu'à te refuſer l'honneur du Sacrement.
Ce ſont-là des griefs, dont ta bile échauffée,
Contre le Monde entier, croit ſe faire un Trophée;
Mais, parmi les Chrétiens, quel eſt l'heureux Païs (*),
Où des Plaideurs volez, où des Amans trahis,
Ne te fourniroient pas mille preuves infames
De la perverſité des Juges & des Femmes?
Ce qu'on voit tous les jours arriver ſous nos yeux,
Ne doit pas t'émouvoir, ni te rendre hargneux.
Thémis a du céder ſon Empire à Laverne,
La Reine des Brigands eſt la Thémis moderne.

La-

(*) *Mais parmi les Chrétiens, quel eſt l'heureux Païs,*] Soit dit à la honte des Chrétiens. Il n'eſt point de Païs, où les Tribunaux judiciaires ne deshonorent le Chriſtianiſme. Parmi les Turcs & les Barbares, les différends ſe terminent en peu de jours; mais parmi les Chrétiens, les Procès durent de Siécles ſans finir.

Laverne aux doigts crochus prononce ſes Arrêts (*)

En ſon jargon fatal, ſuivant ſes interêts.

Par nos cris douloureux, par nos plaintes amères,

Nous donnons du chagrin à nos amis ſincères;

Nous ennuyons tous ceux qui ſont indifférens,

Et cauſons de la joye aux ennemis préſens.

J'atteſte ce grand DIEU, Juge de tous les Juges,

Que, ſans que l'on daignât chercher des ſubterfuges,

Sans forme de Procès, j'ai vu m'eſcamoter

Un bien, qu'à moi vivant, Dieu ſeul pouvoit ôter.

(*) *Laverne aux doigts crochus* &c.] Mercure n'étoit pas le ſeul que les Grecs & les Romains invoquoient pour leurs larcins: il auroit été trop embaraſſé; on lui donna pour compagne une Déeſſe, que les Grecs appelloient *Praxidicé*, & les Latins *Laverna*, dit Mr. *Dacier* ſur l'Ode X. du Livre I. d'Horace. Un Juriſconſulte, grand Critique, croit que le mot *Praxis*, qui ſignifie *Pratique*, doit ſon origine à la Déeſſe *Praxidicé*.

En vain, pendant dix ans, un *Patru* formidable (*)
Fit voir de tous les Droits le plus inconteſtable,
Jamais il ne parvint, quoiqu'il fût grand Docteur,
Au bonheur de plaider. Mon lâche Uſurpateur,
Ce traître, en m'égorgeant à l'aide d'un complice,
A ſu pétrifier la timide Juſtice.
Alceſte, avec plaiſir je ſubirois ton ſort,
Qui s'eſt laiſſé piller en ce bas Monde, a tort.
Je conſens que mon Droit cédant à la Chicane,
Sur quelque coup de l'Art le Juge me condamne,
Mon devoir m'impoſant la fin de ce Procès,
Il ne m'importe plus quel en ſoit le ſuccès (†);

Mais

(*) *En vain, pendant dix ans, un Patru formidable*] Olivier Patru, Doyen de l'Académie Françoiſe & Avocat au Parlement, s'eſt rendu célèbre par ſa probité & par ſes Plaidoyers, dont on a fait pluſieurs Editions.

(†) *Il ne m'importe plus quel en ſoit le ſuccès*] Alceſte

Mais j'ai beau m'expliquer, l'affreuſe Politique
Me refuſe à ſon tour cette reſſource unique,
Et mon Juge honteux de n'oſer décider,
Me réduit, par orgueil, à plaider ſans plaider.
Je doute que Gayot déterre en Normandie (*)
Une Cauſe pareille à cette Comédie;
Mais ne préſume pas, que pour ſavoir voler,
On ait par ce moyen l'art de me déſoler.
Quiconque à mes dépens ſe damne eſt trop à plaindre,
C'eſt un Fou furieux, qu'en effet je dois craindre;

en perdant ſon Procès, perdit vingt mille Francs; mais il ceſſa de plaider, & ce bonheur n'arrive pas à tout le monde. C'eſt des Procès qu'on pourroit preſque dire, que leur fin n'eſt jamais mauvaiſe.

(*) *Je doute que Gayot* &c.] Le Sr. Gayot de Pitaval, Avocat au Parlement de Paris, publie des *Recueils de Cauſes célèbres avec leurs Jugemens*. Ces Recueils ſont eſtimez, inſtructifs & amuſans.

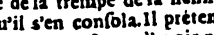
Et pour m'en delivrer, lui céder ſans regrets
Des Biens que le Hazard prêta ſans interêts.
Si la Juſtice eſt ſourde, & ne porte ſon Glaive
Que ſur des Malheureux nez pour mourir en Grève (*),
Si, malgré ſes ſerments trahiſſant ſon Devoir,
La Cour oſe abuſer de ſon triſte Pouvoir,
Je ne prends plus à cœur des lâchetés pareilles,
Dont chacun chaque jour m'étourdit les oreilles.
Un Prêtre charitable, un Juge homme de bien,
Sont deux rares Oiſeaux dans le Monde Chrétien:
L'un s'engraiſſe en chantant, l'autre à force d'Epices (†);
Et nous ſerons toujours les dupes de leurs vices.

A

(*) *Que ſur des Malheureux nez pour mourir en Grève,*] Place publique à Paris, où l'on exécute des Malfaiteurs.

(†) *L'autre à force d'Epices*] C'eſt de quoi feu Mr. Boivin l'aîné auroit pu être garant. Ayant fait une acquiſition en

A quelque excès pourtant qu'ils puissent se porter;
Le Sage souffre tout, sans jamais s'emporter;
Et si nous aspirons, Alceste, au rang des Sages,
Par un juste mépris, vangeons les Brigandages.
Passons au second point. Voyons si le Bon-Sens
Nous permet de haïr ces Animaux plaisans,
Qu'à l'exemple d'Adam, nous nommerons Hommesses (*):
Je ne suis pas surpris qu'on en fît des Déesses,



Au

Normandie, il eut un Procès contre l'Abbaye de la Trappe, pour une Redevance de 24. sols seulement, dont il ne vouloit pas que son Fief de la Coypelière fût chargé. Il fut condamné, & ces 24. sols de rente lui coûtèrent plus de 12. années de procédures & de sollicitations, & 12000. Livres de fraix. Il faloit une Philosophie de la trempe de la sienne pour s'en consoler aussi aisément qu'il s'en consola. Il prétendoit avoir gagné son Procès pendant douze ans, & ne l'avoir perdu qu'un jour. *Hist. de l'Acad. Roy. des Inscr. & Bell. Lettr.* Tome III. pag. 665. Edit. d'Amst. chez François Changuion.

(*) *Qu'à l'exemple d'Adam nous nommerons Hommesses*] Il est assez étonnant, que dans les Dictionnaires on ne trouve point le mot *Hommesse*, quoiqu'il soit dans toutes nos Bibles. Le mot Hébreu est *Ischa*, formé d'*Isch*, c'est-à-dire Homme.

Au tems qu'aux bords du Nil le plus noir des Démons
Fit au Peuple crédule adorer ſes Guenons ;
Mais qu'en nos jours encor l'Ennemi de nos Ames
Nous porte à la fureur d'idolâtrer les Femmes,
C'eſt ce qui me ſurpaſſe, à ne te point mentir,
Et c'eſt auſſi de quoi j'aime à me divertir.
S'il eſt doux d'être aſſis ſur un charmant Rivage(*),
Et de voir les Nochers menacés de nauffrage,
Eſſuyer les horreurs de la Mer en courroux,
Aujourd'hui j'oſe au moins me vanter qu'il m'eſt doux

De

(*) *S'il eſt doux d'être aſſis ſur un charmant Rivage, Et de voir &c.*]
Il eſt doux, lorſqu'on eſt ſur la Terre-ferme, de voir la Mer agitée par les vents, exercer ſa fureur ſur des malheureux : non que l'infortune d'autrui donne du plaiſir, mais parce qu'il eſt agréable de ne ſe pas voir expoſé au même danger.

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis
E Terra magnum alterius ſpectare laborem:
Non quia vexari quemquam eſt jucunda voluptas,
Sed, quibus ipſe malis careas, quia cernere ſuave eſt.
Lucret. Lib. II, ℣. 1. & ſeqq.

De contempler du Port tous ces Forçats honnêtes,
Qui dans les Eaux de Tendre affrontent des tempêtes (*).
Plutôt que de croupir en de folles amours,
J'aimerois mieux plaider le reste de mes jours,
Et devant les Dandins, & tous leurs Subalternes,
Me voir sans cesse en proye aux Rimbêches modernes:
Oui, quand du haut des Cieux quelque Divinité
M'offriroit sa tendresse & l'immortalité,
Tel que le fin Ulysse, à ce bonheur suprême,
Je saurois préférer celui d'être à moi-même.

Non

(*) *Qui dans les Eaux de Tendre* &c.] Dans la I. Partie du Roman de Clélie, on a figuré la Carte du Pais de *Tendre*; dont le dessein est allégorique, pour marquer les divers genres de *Tendresse*. On peut trois de la tendresse par 3. causes différentes: l'*Estime*, la *Reconnoissance* & l'*Inclination*. C'est pourquoi cette Carte représente trois Rivières, qui portent ces 3 noms, & sur lesquelles sont situées trois Villes nommées *Tendre*; savoir *Tendre* sur Inclination, *Tendre* sur Estime, & *Tendre* sur Reconnoissance, &c.

Non qu'on ne puiſſe encor, par un heureux hazard,
Trouver même à Paris une Belle ſans fard,
Un Cœur ſincère & pur, dont la vertu divine
Convertiroit enfin le plus fier Miſogyne,
Mais quoi! pour découvrir un Treſor ſi charmant;
Il faut des yeux de Lynx, & non ceux d'un Amant.
Autant que *Réaumur* ſe connoît en Inſectes (*),
Je me connois, Alceſte, en Femelles ſuſpectes;
Je dis qu'une Coquette, eût-elle mille appas,
Eſt indigne des Vœux du dernier des Goujats.

Tu

(*) *Autant que Réaumur ſe connoît en Inſectes.*] Le célèbre Mr. Réaumur de l'Académie Royale des Sciences, a donné au Public des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes.*

Tu dois en convenir. Conviens encor de même,

Que ſi tout Homme aimoit, *comme il faut que l'on aime* (*):

Si, dis-je, la Vertu gagnoit ſeule nos cœurs,

Les Femmes auroient ſoin de réformer leurs mœurs;

Ne pouvant qu'à ce prix s'attirer nos hommages,

Au moins par vanité nos Filles ſeroient ſages.

Tandis qu'impunément les Phrynés, les Laïs,

Pourront deshonorer leur Sexe & leur Païs,

Et trouver néanmoins des Ames aſſez baſſes,

Pour ſe charger après de leurs ſales Carcaſſes:

Tant

(*) *Que ſi tout Homme aimoit, comme il faut que l'on aime.*] Dans la Scène III. Act. IV. la Coquette *Célimène* dit à ſon Amant le Miſantrope: *Non, vous ne m'aimez pas, comme il faut que l'on aime.*

Tant que les Souverains trouveront des Sujets
Diſpoſez à prêter, ſouvent ſans interêts,
Leurs dociles Moitiés (*), dignes d'autre épithéte :
Tant que la Veuve enfin en brillante Coquette,
Terminera ſon Deuil, ſans manquer d'Epouſeurs ;
Je ſoutiendrai toujours, en dépit des Cenſeurs,
Que par l'éclat honteux de leurs lâches foibleſſes,
Nos Foux, nos maudits Foux, corrompent les Hommeſſes.
Ce Sexe décrié ſe rendroit vertueux ;
Sans doute, ſi le nôtre étoit moins vicieux ;

On

(*) *Tant que les Souverains trouveront des Sujets*
Diſpoſés à prêter, ſouvent ſans interêts ;
Leurs dociles Moitiés &c.
Lorſqu'Amphytrion apprit, que le Grand Jupiter étoit le Galant de ſa femme, il s'écria ſagement :

Pol me haud paniter,
Scilicet boni dimidium mihi dividere cum Jove.
Un Partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui deshonore.

Dans l'un comme dans l'autre on doit blâmer le crime,
Mais la Femme de bien mérite notre eſtime.
Excuſe ma candeur, Alceſte, il eſt certain
Qu'un Mortel bilieux qui hait le Genre Humain,
Et veut pourtant ſubir le joug du Mariage,
Montre peu de bon ſens, & beaucoup de courage.
Quand l'Eſprit le plus doux, quand l'homme le moins prompt,
Tel qu'un bon Hollandois, peint par Saint Evremont (*),
Dans les bras d'une Agnès, auſſi douce qu'aimable,
S'eſtime trop heureux, n'étant pas miſérable,

(*) *Tel qu'un bon Hollandois, peint par Saint Evremont*] Saint Evremont dit qu'en Hollande les maris payent la fidélité de leurs femmes d'un grand aſſujettiſſement; & que ſi quelqu'un, contre la coutume, affectoit l'empire dans la maiſon, la femme ſeroit plainte de tout le monde, comme une malheureuſe, & le mari décrié comme un homme *de très-mauvais naturel.*

Et paſſe toutefois en ſon lit conjugal,

Les nuits à reciter des Vers de Juvénal (*),

Qu'auroit fait, Juſte Ciel! après dix ans de couche,

Au dos de Célimène un Alceſte farouche?

L'Hymen a ſes douceurs, malgré les faux plaiſans;

Mais il faut dire auſſi que dans un certain ſens,

L'Hymen, le ſeul Hymen contracté ſans ſottiſe,

C'eſt l'Hymen annuel du Doge de Veniſe (†).

Rends

(*) . . . . *des Vers de Juvénal*] Il faut convenir que certain Vers de Juvénal ſont excellens pour cela. Par exemple; ceux-ci de la Sat. VI. *v.* 30. & ſuiv.

Ferre potes dominam, ſalvis tot reſtibus, ullam?
Cùm pateant altæ caligantesque feneſtræ?
Cùm tibi vicinum ſe præbeat Æmilius Pons?

Eſt-il bien vrai que vous preniez une femme? Quelle Furie, quel Démon vous poſſéde? Quoi! n'y a-t-il point à Rome de corde? N'y a-t-il point de fenêtre, d'où vous puiſſiez vous jetter la tête la premiére? N'avez-vous pas à votre porte le Pont Æmilien, ſi commode pour ſe précipiter dans la Riviére? Aimez-vous mieux vous ſoumettre au dur eſclavage d'une femme?

(†) *C'eſt l'Hymen annuel du Doge de Veniſe.*] Encore ne laiſſe-t-il pas d'être ridicule.

Rends graces au Deſtin, qui, payant tes vertus,
Voulut bien à propos te benir d'un refus,
Et te mettre en état de pouvoir à ton aiſe
Maudire hautement les Matrones d'Ephèſe.
Né ſournois & chagrin, tu n'aurois pas moins tort
De chercher un Deſert, pour y faire le mort.
Sans la plus fine fleur de la Philoſophie (*),
On n'y ſauroit goûter les charmes de la vie:
On y tournoye en vain, les Soucis devorans
Sont, pour nous rattraper, autant de Chiens courans (†).

(*) *Sans la plus fine fleur de la Philoſophie*] Sans ce qu'on appelle en Langue ſatanique: Φιλοσοφίας ἄκρον ἄκρον.

(†) *On y tournoye en vain, les Soucis devorans*
Sont, pour nous rattraper, autant de Chiens courans]
Théognis donna des ailes aux Chagrins, & aux Soucis des hommes
Φροντίδες ἀνθρώπων ἴλλαχον πτερὰ ἠπεῖα ἴκτεσι.
Horace les fit monter ſur des Vaiſſeaux & des Courſiers.
. . . . . *ſed Timor, & Minæ*
Scandunt eodem, quo dominus; neque

Plutôt que de t'enfuir devant l'humaine engeance,
Alceſte, pique-toi d'une mâle conſtance.
Lorſqu'un Caton nouveau, conſultant ſa Raiſon,
Tire, en ſe poignardant, ſon Ame de priſon;
Nous l'accuſons d'abord d'un manque de courage;
Que dois-je, à ton avis, penſer d'un Demi-Sage,
Qui, pour avoir peut-être injuſtement ſouffert,
S'enterre tout vivant dans un affreux Deſert?
Je ne prendrai jamais pour un trait de ſageſſe,
La preuve d'un dégoût engendré par foibleſſe;

Ce

Decedit ærata triremi, &
Poſt Equitem ſedet atra Cura.
Horat. Carm. Lib. III. Od. 1. ℣. 40, & ſeqq.

Ce malheureux a beau faire: les menaces des Furies vangereſſes de ſes crimes le perſécutent par-tout: elles ne ſortent point du Vaiſſeau où il s'embarque; & s'il monte à cheval, l'affreux Chagrin ſe met en croupe, & ne quitte point ſon Cavalier. Après cela, il me ſemble qu'il peut bien m'être permis de métamorphoſer les Soucis en Chiens courans, qui ont bon nez, & bonnes jambes pour nous pourſuivre.

Ce n'eſt point par valeur que nous tournons le dos,
Le Fuyard qui ſe cache n'agit point en Héros.
Prétends-tu, Fanfaron, pouvoir de bonne grace
Abandonner un Fort, dont l'Ennemi te chaſſe?
Demeure, & ſache enfin, qu'à force de ſouffrir,
L'Homme apprend les deux Arts de vivre & de mourir.
Je plains le Fortuné qu'aucun malheur n'afflige,
Il me ſemble en effet que le Ciel le néglige;
Je ſuis tout glorieux de pouvoir me vanter
De mille & mille maux, que j'ai pu ſupporter.
Endure, ſans t'aigrir, tous ceux que Dieu tolère.
Et contre tes défauts épuiſe ta colère.
Triſte Eſclave des Sens, déplorable pécheur,
Garde-toi de gronder contre le Ciel vengeur.

S'il te paroît trop lent à punir le coupable,
Cette heureuſe lenteur me paroît adorable;
Et, quoiqu'homme de bien, je ne provoque pas
Le Ciel à foudroyer les crimes d'ici-bas.
Crois-tu que le Méchant, qui triomphe & proſpère,
En inſultant le Juſte, au ſein de la miſère,
Echappe dans ce Monde à tous les châtimens?
Chargé de nos mépris il vit dans les tourmens.
De quelque rang qu'il ſoit, la Juſtice divine
Lui ſuſcite un Bourreau dans ſa noire poitrine;
Et ce Bourreau cruel autant qu'ingénieux,
Souvent d'un Paradis fait un Enfer affreux.
Alceſte, beniſſons le Fou qui nous opprime,
Ce Fou nous rend heureux, dans le tems qu'il s'abîme;

Trop

Trop fier pour t'attriſter, ſans haine, ſans chagrin,

Voi les horreurs du Siècle, où tout finit enfin.

Plus outragé que toi, je mourrai ſans rancune,

Parmi les deſtructeurs de toute ma fortune;

Je borne ma vengeance à leur faire ſentir,

Qu'un cœur content de peu, eſt trop grand pour patir.

De nos Concitoyens ſi la Race eſt perfide,

Imitons noblement l'exemple d'Ariſtide (*);

Et ſi nos Callias ſont plus riches que nous (†),

Rendons de notre ſort les gens de bien jaloux.

(*) *Imitons noblement l'exemple d'Ariſtide*] Il fut banni d'Athènes, parce qu'il étoit juſte.

(†) *Et ſi nos Callias* &c] Callias, riche Vilain, Couſin d'Ariſtide. Entre autres forfaits, on lui reprocha, comme un crime capital de n'avoir point aſſiſté ſon parent dans ſa misère. *Plutarque* aſſûre, qu'il n'y eut perſonne, qui ne ſortit de cette Aſſemblée plus amoureux & plus jaloux de la pauvreté d'*Ariſtide*, que des richeſſes de ſon Couſin.

J'ai dit. Et c'eſt le cœur imbu de ces Maximes,
Alceſte, & non l'Eſprit qui prêche dans ces Rimes ;
Daigne, au moins en faveur de leurs bonnes leçons,
Mettre mes Vers au rang de nos vieilles Chanſons (*).

(*) *Mettre mes Vers au rang de nos vieilles Chanſons.*] Le Miſanthrope, Act. I. Scène II. en juge intègre, condamne au Cabinet le Sonnet d'Oronte, & lui préfère une vieille Chanſon du tems de Henri IV.

EPITRE II.

A

TARTUFE.

Utinam non eſſent inter Chriſtianos, qui & Philoſophorum fucos, & Phariſæorum hypocriſim ſuperarent! . . . . Quod nomen olim fuit infamius, quam Hiſtrionum? Ethnicorum Leges ſubmoverunt ab honoribus, qui fabulam ſaltaſſent in Theatro, & hoc ſceleratiſſimum Hiſtrionum genus occupat omnes Orbis honores, nuſquam non exercens hiſtrionicam, in Conjugiis, in Fœderibus Principum, in Aulis Regum ac Cæſarum.

Eraſm. in Lingua.

Plût à Dieu qu'il n'y eût point parmi les Chrétiens des gens plus maſqués que les Philoſophes, & plus hypocrites que les Phariſiens! . . . . . Il n'y avoit point dans le Paganiſme de nom plus infame que celui d'Hiſtrions : & les Loix étoient ſi ſévères à leur égard, qu'il ſuffiſoit d'avoir monté ſur le Théâtre pour être exclus des Honneurs ; mais aujourd'hui ce ſont des maudits Forceurs qui poſſédent les premières Dignités de l'Europe, & qui jouent leurs indignes rôles dans les Mariages des Princes, dans leurs Alliances, dans leurs Traités, & dans les Cours des plus grands Monarques.

Tartufe, ſavez-vous qu'un Comique mordant,
Cenſeur toujours heureux de ſon Siècle impudent,
Prenant le contrepied du vil Ariſtophane(*),
Vous dépeignit jadis d'un pinceau ſi prophane,
Qu'aujourd'hui même encor les Sages & les Sots
Appliquent votre nom à tous les faux Dévots?
Oui, lorſqu'à la Vertu l'Impoſteur rend hommage,
On dit qu'il tartufie, & c'eſt le beau langage(†).

A

(*) *Prenant le contrepied du vil Ariſtophane.*] Moliére joua Tartufe l'hypocrite, & Ariſtophane joua *Socrate*, le plus ſage des Mortels.

(†) *On dit qu'il tartufie &c.*] Ce mot eſt comique & de raillerie; c'eſt faire le faux Dévot. Si l'on veut faire aujourd'hui quelque choſe, il faut un peu *tartufier*, dit Richelet.

A vous parler ſans fard, de quel front pourroit-on
Excuſer votre audace envers le bon Orgon ?
L'Eſprit le plus ſubtil y perdroit ſa fineſſe :
Toutefois étant juſte, il faut que je conſeſſe,
Que vous me paroiſſez aujourd'hui moins affreux.
Non que je ſois dévot, ou du nombre de ceux,
Qui, faintement épris d'un zèle charitable,
Voudroient juſtifier Eve, Adam & le Diable ;
Les Monſtres que l'Enfer a vomi parmi nous,
Sont tels que ſans horreur on peut ſonger à vous.
Quand je penſe, Tartufe, aux Farceurs de l'Europe,
Je deviens hypocondre, & preſque miſantrope.
Mais bien-tôt la Raiſon reprenant le deſſus,
Je contemple à mon gré les hommes corrompus ;

Ainſi

Ainſi qu'un Curieux avec ſoin examine
Ce qui porte le nom d'Inſecte ou de Vermine,
Qu'on me montre un Dévot qui ne ſoit pas laſcif (*),
Fourbe, avare, orgueilleux, ingrat, vindicatif,
Je m'engage auſſi-tôt à réſoudre de même
Du Cercle & du Quarré l'impertinent Problême.
C'eſt à tort qu'on vous crut le plus noir des mortels,
Pour avoir ſu former des Projets criminels.
Euſſiez-vous fait tomber dans la faute charnelle
Elmire & Marianne, & la Dame Pernelle (†):

Euſ-

(*) *Qu'on me montre un Dévot qui ne ſoit pas laſcif, Fourbe, avare, orgueilleux, ingrat, vindicatif*]
Les vrais Dévots ſont ceux qui cachent & dérobent au Public toutes les preuves extérieures de la parfaite dévotion. Diſons donc hardiment, que tous les Dévots, connus pour tels de tout le monde, ſont de lâches Hypocrites; à coup ſûr laſcifs, fourbes, avares, orgueilleux, ingrats & vindicatifs.

(†) *Elmire & Marianne, & la Dame Pernelle.*] *Elmire*, femme d'*Orgon*, *Marianne*, fille d'*Orgon*, & Dame *Pernelle*, mere d'*Orgon*.

Euſſiez-vous ſu, pour prix de ſa crédulité,
Réduire encore Orgon à la mendicité;
En vous je n'aurois vû qu'un Dévot ordinaire,
Peu digne d'occuper le Pinceau de Moliére.
Vous leveriez au Ciel & les mains & les yeux,
Si je vous apprenois à quel deſordre affreux,
A quel débordement le Clergé s'abandonne,
Sans que, grace à nos mœurs, cette Hydre nous étonne,
Sous le maſque d'un Saint un Scélérat vieilli (*),
Monſtre aux pieds des Autels, dans l'ombre énorgueilli,

Fit

(*) *Sous le maſque d'un Saint un Scélérat vieilli.*] Le Pere Girard de lubrique mémoire, dont le Procès imprimé eſt entre les mains de tout le monde. Pourquoi donc, dira-t-on, rimer ici ſon Hiſtoire ? C'eſt qu'on ne ſauroit trop le plaindre de l'impunité des Hypocrites. Les Forfaits du P. Girard ne deshonorent point les *Jéſuites*, ce n'eſt que l'impunité de ce Monſtre ſouſtrait au feu, qui flétrit la Société :

Nigra Cohors, quorum quidquid non dicitur, ars eſt !
Noire Cabale, chez qui tout eſt art ou crime !

Fit voir à l'Univers jusqu'où l'humaine audace
Pousse enfin ses fureurs dans la Secte d'Ignace.
Long-tems ce Fourbe adroit haranguant les Pécheurs,
Monta de crime en crime au comble des horreurs.
Du Démon de la chair Emissaire exécrable,
Il devint au Beau-Sexe un Guide abominable;
Et par les traits maudits d'un mystique Sermon,
Il traîna l'Innocence aux pièges du Démon.
En vain, en le formant, la prudente Nature
Répandit la laideur sur sa maigre figure,
Par l'horrible secours d'un Bruvage infernal,
Ce Spectre décharné, sous l'Habit monacal,
Sut fasciner les yeux de ses tristes Victimes,
Et cueillir sourdement les fruits de ses Maximes (*).

Non

(*) . . . . *les fruits de ses Maximes.*] Abandonnez-vous, & laissez faire. Maxime mystique du P. Girard.

Non moins ſavant en l'art de perdre un fruit d'Amour,
Ce Pere empoiſonneur oſa fruſtrer du jour
Tous les fardeaux vivans, auxquels il donna l'être,
Et que ſouvent encore il diſpenſa de naître.
Le Ciel laſſé permit qu'enfin ce Séducteur,
Démaſqué par le tems, parût en ſa laideur.
La Juſtice en frémit, & ſur ce miſérable
Leva d'un bras vengeur ſon Glaive formidable;
Le Peuple s'attendoit qu'un Trône de fagots (*)
Recevroit dignement le Roi des faux Dévots;

Mais

(*) *Le Peuple s'attendoit qu'un Trône de fagots.*] Les Ecoliers des Jéſuites mêmes ſe promettoient ce ſpectacle, ils trouvoient dans le nom de *Jean Baptiſte Girard*, l'Anagramme que voici:

Abi Pater, ignis ardet.
Allez, Pere, le feu eſt au Bucher.

Mais une Puiſſance ſupérieure en décida autrement. Ce Jéſuite évita le Bucher fatal, comme un Saint calomnié; & des Juges qui l'avoient condamné au feu, furent exilez pour

Mais ô Justice! ô Tems! le Santon Catholique,
Des flammes du Bourreau, sauva son corps étique.
En vertu d'un Arrêt, par la Brigue extorqué,
Il se vit innocent, & de nouveau masqué;
La Fièvre l'étranglant, au défaut du Tonnerre,
Son Cadavre inhumé deshonore la Terre!
Comme un Chef de Brigands, par sa Troupe escorté,
Se livre à cent forfaits, sûr de l'impunité;
Un Cafard soutenu par sa noire Cabale,
Se plonge dans la fange, & se rit du scandale.
Heureux, pourtant heureux, les crédules Mortels,
Si tous leurs Histrions n'étoient que sensuels,

Si,

l'honneur de la Société. L'Avocat *de la Cardière*, une des pénitentes du P. Girard, eut le même destin. Les Polissons disoient que ce Pere n'avoit obtenu sa grace, qu'en considération des soins qu'il avoit pris d'empêcher que ses enfans ne vinssent au monde.

si ; ſoigneux de cacher leurs débauches infames ;
Ils ne bravoient le Ciel, qu'aux dépens de leurs Ames !
Nous ſavons que par-tout ces dangereux Eſprits,
Reſſemblent conſtamment aux Sépulcres blanchis (*),
Qui, par *dehors* ſi beaux, ſont, ſuivant l'Ecriture,
Pleins d'oſſemens de Morts, & pleins de toute ordure.
Le Scrutateur des reins de ſon doigt éternel,
Pour nous en faire horreur, les peint au naturel ;
Et dans nos tems pervers le Bigot eſt modeſte,
Tant qu'il n'eſt qu'adultère, & convaincu d'Inceſte.

(*) *Reſſemblent conſtamment aux Sépulcres blanchis* &c.] Voyez l'Evangile ſelon St. Matth. Chap. XXIII. Quoique les Saintes Ecritures fourmillent, pour ainſi dire, de traits affreux contre les Hypocrites, il n'y a cependant point de Pays Chrétien, qui n'en ſoit infecté. Les Anglois diſent de leurs Libertins, qu'ils ſont bien heureux de vivre en Angleterre, parce qu'en tout autre Pays ils ſe verroient obligez d'être Hypocrites.

Mais, ô qu'il s'en faut bien, qu'un tel Tiſon d'Enfer
Borne ſon infamie aux crimes de la chair!
C'eſt peu de ſuborner les Femmes & les Filles,
Un Papelard ruſé devore vingt Familles,
Et la gloire de Dieu, qu'il cite à tout propos (*),
N'eſt qu'une Mine d'or, ouverte aux faux Dévots.
Le faux Devot paîtri du limon le plus ſale
Ne voit rien au-deſſous de ſon ame vénale:
Quoique gonflé d'orgueil, l'eſpoir du moindre gain
Le rendra plus rampant, qu'un Juif qui meurt de faim:
Vous ne ſauriez, Tartuſe, inventer de baſſeſſes,
Qu'il ne veuille ſubir par la ſoif des richeſſes.

De

(*) *Et la gloire de Dieu qu'il cite à tout propos*] Il eſt étonnant que nous ayons des idées de Dieu aſſez fauſſes, pour nous imaginer que nous pouvons par nos richeſſes contribuer à ſa gloire. Cependant c'eſt ce que les Dévots ne ceſſent de nous prêcher.

De tous les Animaux c'eſt le plus gracieux,

Son air eſt prévenant, il ſemble officieux,

Mais de l'homme de bien, hélas! c'eſt l'antipode,

Un Saint Jean au dehors, au dedans un Hérode (*).

Le ſeul Dieu qu'il adore, & qu'il croit ſage & bon,

N'eſt pas un Dieu de pâte, en forme de jetton,

C'eſt un Dieu plus puiſſant, le Tyran de la Terre,

C'eſt le Dieu pour lequel nos Rois ſe font la guerre.

Soit pour théſauriſer, ainſi que ces Oiſeaux,

Qui, nez larrons publics, nous volent des joyaux,

(*) *Un Saint Jean au dehors, au dedans un Hérode.* Ce Vers eſt emprunté de *St. Bernard*. Ce Pere de l'Egliſe en faiſant le Portrait d'Abeillard, dit, *Homo ſibi diſſimilis: intus Herodes, foris Joannes; totus ambiguus.* C'eſt un homme qui ne s'accorde pas avec lui-même; c'eſt un Hérode au dedans, un St. Jean au dehors, ou pour mieux dire, un *ambigu* qu'on ne ſauroit définir.

Ou soit pour assouvir ses Passions secretes,

Le Bigot, à tout prendre, a toujours les mains prêtes.

Nos Peres étonnez ont vu le Cardinal (*)

Se charger saintement du métier d'Annibal (†),

Et zélé Défenseur de Troupes hérétiques,

Armer un bras sacré contre des Catholiques.

Plus d'un Dragon mitré, deserteur de l'Autel,

Fit dans le Champ de Mars briller son naturel;

Un

(*) *Nos Peres étonnés ont vu le Cardinal*] Le fameux Cardinal de la Vallette. En 1635. l'Empereur ayant fait assiéger la Ville de Mayence, dont les Suédois s'étoient rendus Maîtres, sous la conduite du Grand Gustave, le Cardinal de Richelieu, autre grand Capitain Cardinal, envoya au secours des Suédois Luthériens, le Cardinal de la Valette, à la tête d'une Armée, & les Impériaux, bons Catholiques Romains, leverent effectivement le siège, à l'approche de cette guerrière Eminence.

(†) *Se charger saintement du métier d'Annibal*] Annibal, Ennemi juré des Romains dès l'âge de 9. ans.

Un Evêque Allemand, domptant sa Capitale,
Fit trois fois bombarder sa propre Cathédrale (*).
Il est vrai qu'en nos jours ces Masques disparus,
S'ils flétrissent l'Histoire, au moins n'existent plus.
Nous voyons cependant des Prélats mercenaires,
Qui, sans courrir les Mers, sont d'étranges Corsaires;

(*) *Un Evêque Allemand domptant sa Capitale,*
Fit trois fois bombarder sa propre Cathédrale.]
Bernard de Galen, Evêque de Munster, sa Patrie. On lit le passage suivant dans le Commentaire Philosophique de Bayle Disc. prél. p. 94 Ed. 1713. *Quelques Tailles douces ... ont couru, à ce qu'on dit, de l'Evêque de Munster*, Bernard de Galen, *où on lui voyoit sur la tête une moitié de Mitre & une moitié de Casque: une Crosse d'une main & un Sabre de l'autre: une moitié de Rochet & une moitié de Cuirasse sur le corps, & ainsi du reste à proportion: faisant sonner* le monte à Cheval, *à la moitié de sa Messe*, & la Charge, *à l'endroit, où il auroit fallu donner la Bénédiction & l'*Ite *Missa est.* Il est certain qu'il fit par trois fois bombarder la Ville de Munster, & que les Bourgeois, pour en conserver la mémoire, firent mettre en leurs Drapeaux ces trois mots honorables :

GALen InCenDIt VIbeM.

qui marquent l'an 1657. Durant un de ces Bombardemens, un Prêtre, qui étoit devant l'Autel occupé à dire sa Messe, fut renversé par une Bombe, qui ne respecta pas même le Dieu, que l'Evêque devoit adorer. Voyez l'*Histoire de Bernh. de Galen*, tant en François qu'en Hollandois.

Ou qui, grands Partisans, font d'aussi beaux Exploits,
Que tous ceux de *Kleinboltz*, & ceux de *la Croix* (*).
De plus d'un Libertin, de plus d'un franc Athée,
La noble intégrité sera toujours vantée (†);
Mais j'ose défier tous les Peuples sensés,
D'avoir des Gens dévots & non intereſſés.
Comparons nos Béats, décriez dans le Monde,
A ces noirs Fainéants de Race vagabonde,
Qui, connus pour Fripons, prédisent à chacun
Mille & mille Bonheurs, dont il n'arrive aucun;

Ce-

(*) *Que tous ceux de* Kleinholtz *& ceux de* la Croix] Kleinholtz & la Croix deux fameux Partisans au service de France.

(†) *De plus d'un Libertin, de plus d'un franc Athée,*
La noble intégrité sera toujours vantée.
Des Barreaux en France & Spinosa en Hollande, donnérent, par exémple, des preuves indubitables de leur *desinteresſement*. Voyez leurs Articles dans *Bayle*.

Cependant, à bon compte, ils demandent l'aumône,
Et, ſont-ils les plus forts, ils n'épargnent perſonne.
Nonobſtant leur décri, ces Traîtres ſavent l'Art
D'enſorceler les Grands, qu'ils trompent tôt ou tard;
Ils ſavent emporter ſur la foi des grimaces,
Les Emplois lucratifs, les Honneurs & les Graces.
Quand je vois le Grimaud, auſſi faux qu'ignorant,
Indigne d'occuper le Poſte de Laurent (*),
Régir toute une Cour, & lui ſervir d'Oracle,
Je penſe que Satan opére ce Miracle;
Et qu'en montrant ſon Fourbe aux Sages conſternez,
Il dit : *Adorez-moi, vous ſerez couronnés* (†).

(*) *Indigne d'occuper le Poſte de Laurent*] Garçon de Tartuffe, qui profeſſoit le Cagotiſme parmi les Servantes d'Orgon.

(†) *Il dit. Adorez-moi, vous ſerez couronnés*] Cela ſe pourroit bien, puiſqu'il fit une propoſition bien plus impertinente à Notre Sauveur même. Voyez St. Matth. Chap. IV. ℣. 9.

En effet aujourd'hui, pour bruſquer la Fortune,
L'infame Hypocriſie eſt la route commune;
Au moins en mon Païs, ainſi qu'en plus d'un lieu,
On obtient tout de l'Homme en ſe jouant de Dieu.
Comme on voit que le Peuple, au péril de ſa vie,
Du ſage Médecin follement ſe défie,
Et court aux Charlatans ſur des tréteaux montés;
De même nous voyons des Princes hébêtés
Préférer aux vertus du Mortel le plus digne,
Les geſtes & le jeu d'un Impoſteur inſigne.
Mais s'il eſt dur pour nous, que les Phariſiens
Uſurpent les Honneurs, ſe gorgent de nos Biens,
Il faut avoir, Tartufe, un fond de patience,
Pour ſupporter encor leur maudite arrogance.

Quel

Quel Eſprit tranſcendant pourroit approfondir
L'orgueil d'un ſaint Farceur, qui vient de s'agrandir ?
Il ſe croit auſſi-tôt un noble Phénomène,
Et l'homme merveilleux que cherchoit Diogène;
Témoin le fier Troſſet (*), le plus vilain des Sots,
Qui ne ſut de ſa vie aſſembler quatre mots.
Cependant à l'Egliſe étant bon Pantomime,
On le prit bonnement pour un Eſprit ſublime;
Et lui qui n'entend point le Latin d'*A Kempis* (†),
S'eſt fait nommer le Chef des Prêtres de Thémis.

(*) *Témoin le fier Troſſet.*] *Similis Jumentis, quæ prorſus interemunt*: Semblable aux Bêtes brutes, qui périſſent entiérement, dit le Prophête Roi, Pſ. XLIX. ℣. 22.

(†) . . . . . *le Latin d'A-Kempis.*] Dans le Lutrin de Deſpréaux, Alain, ce ſavant homme, entend, dit-on, le Latin d'A-Kempis; mais le fier *Troſſet* ne l'entend certainement pas. On peut dire qu'il abuſe du Privilège qu'ont ſes ſemblables d'être ignorans.

Voulez-vous éprouver, pour plus de certitude,
Juſqu'où peut en nos jours aller l'ingratitude?
Imitez mon exemple. Avec zèle & ferveur
Ouvrez à des Cafards & la Bourſe & le cœur:
Que, trouvant tous les jours en vous un Hôte aimable,
Pour eux & leurs amis ils réglent votre table;
Vous conviendrez qu'Eſope a bien philoſophé,
Dans le Conte connu du Serpent réchauffé.
Engraiſſer le Bigot: au lieu d'une Sangſue,
C'eſt s'appliquer ſoi-même un Scorpion qui tue.
Offenſer le Bigot: c'eſt, en deſeſpéré,
Provoquer les horreurs d'un Supplice aſſûré.
Vous pouvez inſulter la Majeſté divine,
Sans craindre là-deſſus que quelqu'un vous chagrine;

Mais

Mais dans tout l'Univers, ſi quelque Individu
Imite un Papelard, c'eſt un homme perdu.
Apprenez que le Ciel vient de purger le Monde
D'un Auteur, Eſprit fort (*), ſi non Eſprit immonde,
Qui, *déclarant* la guerre à Dieu dans ſes Ecrits,
Blaſphéma librement, & n'eut point d'ennemis.
Mais le jour qu'il oſa tourner la Batterie
Contre les fiers Cagots, qui mangent ſa Patrie,

Du

(*) *D'un Auteur, Eſprit fort*, &c.] Du Comte de *Paſſeran*, connu par quantité d'Ouvrages ſottement impies, & qui pourtant ne lui cauſérent pas la moindre peine. Mais ce Comte Savoyard s'aviſa enſuite d'attaquer les faux Dévots, & de vouloir anéantir la Hiérarchie de l'Egliſe; & c'eſt ce qu'on ne lui pardonna point. Il fut dépouillé de ſes Biens & de ſes Emplois, & ne ſe ſauva qu'à peine hors de ſa Patrie. On l'a vu en France, en Angleterre & en Hollande toujours perſécuté, & ſans reſſource. Il mourut, ſi je ne me trompe, au mois de Nov. 1738. à la *Haye*, après avoir fait mille baſſeſſes pour ſe réconcilier, non avec ſon Dieu; mais avec les Prêtres & les Moines. Il déteſta tous ſes Ecrits ſans exception, & partit pour ce même Purgatoire dont il s'étoit tant raillé.

Du haut de ſa Fortune il ſe vit culbuté,
Errant & fugitif, proſcrit, perſécuté;
Et n'ayant nul appui contre la ſainte Bande,
Il mourut comme un lâche au ſein de la Hollande.
Le Corps des faux Chrétiens eſt un Corps d'enragés,
Qui lave dans le ſang ſes Membres outragés;
Il faut, pour échapper aux traits de ſa vengeance,
D'autres efforts que ceux de l'humaine prudence.
Ces Oppreſſeurs ſacrés, ſachant ſur les Autels
Aiguiſer leurs poignards, frappent des coups mortels;
Ils ont par-tout ſur nous les mêmes avantages
Qu'auroient nos Grenadiers ſur des Hurons ſauvages.
Tels ſont tous nos Dévots, & s'il eſt ſous les Cieux
Un Etre plus méchant, plus faux, plus furieux,

C'eſt

C'eſt la Femme dévote, Amazone ſacrée,

Ou plutôt du Démon Prophéteſſe inſpirée.

Aux Vices des Cafards, elle ajoûte en ſon cœur

Tous les défauts du Sexe, & ſa propre noirceur.

Si la Sphinx, en ſon tems ſi funeſte à la Grèce (*),

Fut Femme, Aigle & Lion, la Fourbe en ſon eſpèce

Eſt Femme & Crocodile, eſt le Monſtre en un mot,

Qui ne reſpecte rien, ſinon le faux Dévot.

La Bigote ſe rend d'autant plus redoutable,

Qu'elle entre en des détails, dont l'Homme eſt incapable.

Elle

(*) *Si la Sphinx en ſon tems ſi funeſte à la Grèce.*] Chacun ſait la Fable de ce Monſtre, Femme, Aigle & Lion. Des Auteurs diſent que ce fut une Flote, qui s'empara de la Béotie, & infeſta le Païs Thébain, ſous la conduite d'une méchante Femme.

Elle a plus d'Eſpions & plus de Rapporteurs
Que n'en ont à Madrid tous les Inquiſiteurs :
Plutôt que de manquer un Coup qu'elle médite,
Le Bourreau recevroit l'honneur de ſa viſite ;
Habile à comploter, à former des Partis,
Elle ſéduit les Grands, & corrompt les petits.
S'agit-il de ſauver un Traître ſacrilège ?
La Sainte en fait un Saint, le prône & le protège.
S'agit-il d'abîmer l'Innocent qui déplaît ?
La Sainte en fait ſoudain un Scélérat complet.
Parcourrez l'Univers, aux dépens des Dévotes,
Tout Païs fournira d'étranges Anecdotes ;
Et j'en fournirois même ici ma bonne part,
Si je ne ſavois pas qu'un *Sage-babillard*,

Fût-

Fût-il un vrai Socrate, eût-il mille mérites,
Doit craindre le Poiſon, s'il mord les Hypocrites.
C'eſt vous les peindre aſſez, que de vous avouer
Qu'au prix d'eux, ſans rougir, on pourroit vous louer.
Depuis *le jour* honteux, qu'une Femme ruſée
Vous rendit du Public la Fable & la riſée,
Vous prites le parti de ne paroître plus
Aux yeux des bonnes gens ſi lâchement déçus.
Mais nos vils Impoſteurs, hardis en leurs diſgraces,
Recevroient mille affronts, ſans changer de grimaces;
Et de tous les Pécheurs, de tous les Scélérats,
Le Bigot eſt le ſeul, qui ne s'amende pas.
Sachez me démentir, Tartufe, en honnête homme,
Amendez-vous enfin, j'irai le dire à Rome.

EPI-

EPITRE III.

A

JOURDAIN.

On ne ſe choiſit point ſon Pere.
Par un reproche populaire,
Le Sage n'eſt point abbatu;
Oui, quoique le Vulgaire en penſe,
Jourdain, *la plus vile naiſſance*
Donne du luſtre à la Vertu.

De la Motte Houd.

Ourdain, n'aſpire point au rang de Gentillâtre.
Le Bourgeois anobli, vrai ſujet de Théâtre,
N'eſt ni chair ni poiſſon, & ne quadre aujourd'hui,
Qu'avec des Gens marqués au même coin que lui.

Ri-

Rimons, à ce propos, certaine Fable ancienne,
Que j'appris autrefois d'un Philoſophe à Vienne.
„ Un Souriceau, honteux d'être né Souriceau,
„ Voulut changer d'état, & devenir Oiſeau.
„ L'Inſecte fit aux Dieux des priéres ſi belles,
„ Qu'il conſerva ſon poil, & qu'il obtint des ailes;
„ C'eſt la Souris-Oiſeau, c'eſt cet Oiſeau-Souris,
„ Qui, groteſque Animal, n'excite que nos ris".
Je te laiſſe le ſoin de commenter ma Fable,
La Morale en eſt ſaine, auſſi-bien que palpable.
Mais quand, par ton argent, tu pourrois à la fin
De la Chauve-ſouris t'épargner le deſtin,
Le Fils doit-il rougir du Métier de ſon Pere?
Jourdain, ouvre les yeux, reviens de ta chimére;

Crois-moi, le gros Marchand, utile Roturier,
Exerce en ſon Comptoir le plus noble Métier.
C'eſt un Héros ſenſé ſur la Terre & ſur l'Onde,
Et qui ſeul fait rouler les richeſſes du Monde.
C'eſt par ſa probité, que puiſſant ſans éclat,
Pere de l'Abondance & l'appui de l'Etat,
Le ſeul Marchand produit des Treſors innombrables,
Qui n'éxiſtent jamais, & ſont inépuiſables.
Comptons ces Malheureux, qui périroient de faim,
Si le ſage Marchand ne leur donnoit le pain;
Nous ſerons convaincus, que l'homme qui trafique,
En digne Citoyen, ſoutient la République.
Que vois-tu donc de bas & d'ignominieux,
Jourdain, dans le Commerce, où vivoient tes Ayeux,

Où la Fortune, encor prodigue en récompenſes,
Offre aux Mortels prudens des richeſſes immenſes?
Pourquoi, Jourdain, veux-tu fruſtrer tes Deſcendans
Du droit de s'enrichir en Bourgeois importans?
Pourquoi leur impoſer le Joug de la Nobleſſe,
Qu'on ne peut ſecouer ſans honte & ſans baſſeſſe?
Né d'illuſtres Parens, mon Nom m'eſt un fardeau,
Qu'il faut qu'avec honneur je porte en mon tombeau;
Dupe d'un préjugé qui m'exclut du Commerce,
Des chimères d'autrui, malgré moi, je me berce;
J'ai beau conſidérer le bonheur du Marchand,
Si je penſe en Anglois, j'agis en Allemand (*).

(*) *Si je penſe en Anglois, j'agis en Allemand.*] En Angleterre, où le Bon-Sens triomphe, le Commerce ne dégrade point; & dans tous les autres Païs de l'Europe la Nobleſſe, ivre de chimères, abhorre le Négoce. Un Gentilhomme Alle-

Pour révérer des Morts, ſuivant un faux Syſtême,

Je trahis des Vivans, je me trahis moi-même;

L'Hermine meurt de faim, pour ne ſe point ſalir;

Je reſte malheureux, de peur de m'avilir.

Conçois le triſte état de l'Homme de naiſſance;

Qui contre la Fortune épuiſe ſa conſtance,

Qui, voyant tout l'Orgueil de ſa Maiſon déçu,

Voudroit pouvoir cacher quel ſang il a reçu.

Le

mand ſe croiroit ſur-tout deshonoré par le Métier du Négociant, tandis que les Princes d'Allemagne négocient & vendent comme ils le trouvent à propos pour leurs interêts. Le Gentillâtre même vend les fruits de ſa Terre; mais il n'oſeroit entrer dans le Commerce, pour y faire une fortune conſidérable. En Hollande la Nobleſſe penſe de même, quoique voiſine de l'Angleterre. Cependant les Hollandois conviennent, que leur République ne ſubſiſte que par le Commerce. Pourquoi donc n'imitent-ils pas les anciens Habitans de Carthage, République marchande & guerriére en même tems? Les plus conſidérables de la Ville ne dédaignoient pas de faire le Négoce, & d'augmenter par-là les forces de l'Etat; mais en Hollande, le Noble ne ſonge qu'à mettre les Emplois lucratifs dans ſa Famille. On lui conſeille de lire avec attention l'Hiſtoire ancienne de Mr. Rollin. Tom. I. *Hiſt. des Carthaginois.*

Le Chêne foudroyé, privé de ſa verdure,
Fait dans un Parc riant une affreuſe figure;
Mais le Noble abîmé dans ce monde inſolent,
Jourdain, c'eſt un ſpectacle encor plus deſolant.
Le Bourgeois opprimé, par cent routes faciles,
Contre les coups du Sort ſait trouver des aſyles.
Sans flétrir ſes Parens, ſans choquer ſes Amis,
Porin, de Conſeiller, devint petit Commis;
Comme on croit qu'un Denys, ayant fini ſon rôle,
De ſuperbe Tyran, ſe fit Maître d'Ecôle.
En cultivant quelque Art au gré de ſon talent,
Le Bourgeois ſe diſtingue, & ſe rend opulent;
Pour peu qu'il ſoit ſavant (*), ſon ſavoir le fait vivre,
Il s'érige en Auteur, il vend plus d'un ſot Livre.

(*) *Pour peu qu'il ſoit ſavant*, &c.] Le Bourgeois médio-

Le Noble desœuvré ne s'avise jamais

D'exercer les Beaux-Arts, sans tomber en des fraix (*).

Fût-il un Phidias, un Apelle, un Orphée,

Des Savans de son tems fût-il le Coryphée,

Sans un bonheur plus rare encor que son savoir,

Comment parviendroit-il à se faire valoir?

Jadis le Noble exempt de ce qu'on nomme Etude,

Osoit cesser d'être homme, & dans sa solitude

Imi-

crement lettré se tire aisément d'affaire: il se fait Médecin, ou Avocat:

——— *Solet hic defendere causas*
Nobilis indoctè. ———

Que diroit-on en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne & en Hollande, d'un Homme de naissance qui se feroit Avocat ou Médecin? Cependant toutes ces Nations conviennent que l'Avocat & le Médecin exercent des professions très-honorables. Quelle contradiction!

(*) *D'exercer les Beaux-Arts, sans tomber en des fraix.*] Les Beaux-Arts sont presque tous des Ecueils dangereux pour un Homme de qualité sans fortune. Ils l'engagent dans de grandes dépenses, lui consument un tems considérable, & ne lui fournissent que des amusemens stériles.

Imiter le Bléreau, qui s'engraiſſe en Eté,
Et dort durant l'Hyver, en ſa loge emboité;
On exigeoit de nous les Vertus militaires,
Et l'on nous diſpenſoit d'acquérir des lumiéres.

Mais ces tems ne ſont plus; aujourd'hui le Hobreau
Commence à tourmenter ſon fils dès le berceau.
L'Enfant bégaye encore, & ſon rigide Pere
Le livre à la merci d'un Pédagogue auſtère,
Qui brutal & pédant, hargneux comme un Mâtin,
A grands coups de férule inculque le Latin.
A peine initié dans les Langues ſavantes,
L'Ecolier malheureux (*) doit aux Langues vivantes

(*) *L'Ecolier malheureux* &c.] Le François pourroit-il aujourd'hui ſe diſpenſer d'apprendre la Langue Angloiſe, & l'Anglois, pourroit-il ſe diſpenſer d'apprendre la Langue Françoiſe? Tous les autres Peuples ſe trouvent obligez d'apprendre le François & l'Anglois, s'ils veulent lire de bons Ou-

S'adonner ſans relâche, afin d'étudier

Tous les Livres divers, qu'on a ſu publier.

En ce Siècle éclairé, c'eſt peu qu'un Gentilhomme

Poſſéde les Auteurs de la Grèce & de Rome:

C'eſt peu de digérer Ariſtote & Platon:

S'il ne devore auſſi Deſcartes & Newton,

Bernoulli, Leibnitz, Wolff, Keill, Clarcke, Bayle & Locke;

Ce n'eſt qu'un ignorant, dont le Savant ſe moque.

En effet, aujourd'hui, que les Cieux ſont ouverts,

Avec le grand Newton, meſurer l'Univers,

Comprendre, ainſi que lui, cent vérités ſi belles,

Des Ouvrages de Dieu tracer des Plans fidèles:

En-

vrages. Saint Evremont diſoit en raillant, qu'il falloit ſavoir l'Eſpagnol, uniquement pour lire Don Quichotte.

Enſuite, à la clarté de la ſaine Raiſon,

Examiner ſon Ame en ſa noire priſon,

Débrouiller le fatras de ſon Hiſtoire obſcure,

Enfin, du Corps humain connoître la ſtructure;

Ce ſont-là *des* devoirs (*), dont les Nobles aiſés,

Et maîtres de leur tems, ne ſont plus diſpenſés.

On doit, en s'appliquant aux Sciences abſtruſes,

Encor ſacrifier aux Graces, comme aux Muſes;

(*) *Ce ſont-là des devoirs*, &c.] Dira-t-on que j'exige ici trop d'un jeune Seigneur opulent & deſœuvré? Je m'en rapporte au célèbre Mr. *Locke*, qui dans ſon *Traité de l'Education des Enfans*, ne fait pas grace aux jeunes Gentilshommes. J'exige d'eux une legére connoiſſance de l'Anatomie, parce qu'il eſt honteux de n'avoir pas une juſte idée de la ſtructure du Corps humain. Locke veut encore que les gens de condition apprennent des Métiers; mais j'avoue qu'en cela je ne ſuis pas trop de ſon ſentiment. En revanche, je conviens que ce grand Homme n'avance rien par rapport à la Poëſie qui ne ſoit très-ſenſé.

Si ſaperem, doctas odiſſem jure Sorores.

Si je faiſois bien moi-même, je ne m'amuſerois pas à faire ma cour aux Muſes.

Sans les Graces, Jourdain, l'Homme de qualité,
Même en ſon Cabinet, n'eſt qu'un Pédant croté.
C'eſt lui qui doit ſur-tout ſavoir les Belles-Lettres,
Amuſement ſi doux, ſi cher à nos Ancêtres;
Mais que j'oſe en nos jours nommer un vrai travail,
Dont je te ferois peur, par le moindre détail.
Et quand tu ne voudrois qu'étudier l'Hiſtoire,
Tu conviendrois bien-tôt que c'eſt la Mer à boire (*).
Puiſqu'il n'eſt point permis qu'on ignore les Loix,
Gardons-nous d'oublier l'étude de nos Droits.

Tu

(*) *Tu conviendrois bien-tôt que c'eſt la Mer à boire.*] Pour Monſieur Jourdain, s'entend. Il eſt vrai cependant que l'étude de l'Hiſtoire devient inſenſiblement pénible. Ceux qui dans deux mille ans d'ici cultiveront les Belles-Lettres, trouveront de quoi ſe remplir la mémoire. L'Abbé Lenglet du Freſnoy nous a donné, en 5 Volumes aſſez épais, une *Méthode pour étudier l'Hiſtoire.*

Tu peux t'en délivrer, en gagnant à la guerre,

Une Jambe de bois avec un œil de verre;

Mais ſans ce dur Métier, qui, ſoit dit en paſſant,

Ne vaut pas le repos du bon Négociant,

L'Uſage veut encor que tu ſois grand Juriſte (*);

Et c'eſt à mon avis, le fardeau le plus triſte,

Et le plus rebutant qu'on puiſſe imaginer,

Pour troubler le Chrétien, pour le faire damner.

N'ignorons-nous plus rien? nous eſtimons-nous ſages?

Jourdain, c'eſt le vrai tems de faire nos Voyages.

Pour

(*) *L'uſage veut encor que tu ſois grand Juriſte.*] Il n'eſt pas permis d'ignorer les Loix, & la Juriſprudence nous eſt avantageuſe dans l'occaſion; mais il faut qu'on m'accorde auſſi, qu'elle devient aſſommante, lorſque, par exemple, elle ne nous ſert qu'à nous éclairer ſur la conduite de la plûpart des Juges, & de ceux dont ces Meſſieurs dépendent. L'ignorance des Loix ſeroit une belle Source de conſolations, ſi l'on pouvoit l'acquérir comme on en acquiert la connoiſſance.

Pour voir de hauts Clochers, des Palais, des Châteaux,
Des Aqueducs, des Ponts, des Jardins, des Tombeaux,
Nos Peres curieux mangeoient de groſſes Sommes ;
Nous devons voyager, mais pour voir les grands Hommes (*).
Ce n'eſt qu'en voyageant, que l'Homme ſe défait
De tant de préjugés ſucés avec le Lait.
L'Etranger nous inſtruit, & même nous découvre
De grandes vérités, qu'on n'apprend point au Louvre.
Pour connoître le Monde, il faut le voir, Jourdain,
Et par les Nations juger du Genre Humain.

Ce

(*) *Nous devons voyager, mais pour voir les grands Hommes.*] L'Homme de condition doit voyager, & voir du moins la moitié de l'Europe. Les Anglois & les Allemands, à la honte des autres Nations, ſont grands voyageurs ; mais comment voyagent-ils ? *Pour voir de hauts Clochers* &c. Je reviens encore ici au Traité de l'*Education des Enfans par M. Locke*. Que tout Pere y liſe l'Article XXVII. § CCXIX, concernant les Voyages. Trad. par M. Coſte.

Ce n'eſt pas tout, Mon Cher, en quittant la Roture,
Il faut changer d'eſprit, ainſi que de figure.
Si le Noble nouveau ſe dément une fois,
S'il nous laiſſe entrevoir, qu'il fut jadis Bourgeois,
Si ſon air eſt groſſier, ſon langage ruſtique,
Chacun ſe rit tout bas du Courtaud de Boutique.
Avant que de ſonger à te faire anoblir (*),
Charge les Gens de Cour du ſoin de te polir;
Apprens à bien penſer, à t'exprimer de même,
Rends-toi par tes vertus, tout digne que l'on t'aime,
Et

(*) *Avant que de ſonger à te faire anoblir.*] On ne condamne point en cette Epitre les gens de mérite, qui, à l'exemple de *Spanheim*, de *Puffendorff* & de *Leibnitz*, acceptent, je dis *acceptent*, des Lettres d'anobliſſement; on ne condamne que les *Jourdains*, qui, fondez ſur la Bourſe, ſans mérite & ſans talens, renoncent au Négoce de leurs riches Ayeux, pour ſe faire anoblir par des Princes, qui vendent des Titres, en Marchands de Nobleſſe.

Et borne ton orgueil à mériter l'honneur
De sortir du Néant, pour être gros Seigneur.
Mais je t'entends déja : tu crois que pour médire
Des nouveaux Anoblis, j'aiguise ma Satire ;
Que pauvre, & pourtant fier de mes Seize Quartiers,
Je drappe, en rimaillant, les riches Roturiers.
„ A quoi bon, *diras-tu*, par une sotte Fable,
„ Etouffer dans les gens le desir si louable
„ De s'accroître en honneurs, & d'obtenir un rang,
„ Que la Noblesse, à tort, ne croit du qu'à son Sang?
„ Réparer le défaut d'une vile naissance,
„ C'est toujours un devoir, non une extravagance.
„ *Tu me diras qu*'envain je tâche d'établir
„ Que ce sont les Vertus qui doivent anoblir.

„ Qu'on

„ Qu'on fait comme en nos jours la Pareſſe & les Vices,
„ Loin de nous faire horreur, ne ſont que nos délices,
„ Et que partant de nous on ne peut éxiger
„ Ces Vertus, qu'aujourd'hui nous oſons négliger".
Répondons ſans aigreur : l'amour du vrai m'inſpire.
Si donc la Vérité m'arrache une Satire,
Avocat du Bon-Sens, je m'en lave les mains,
Et reſpecte d'ailleurs le moindre des Humains.
Ennemi de l'Orgueil, j'eſtime & je révére
Le Fils, le digne Fils, qui ſurpaſſe ſon Pere;
Mais lorſque l'argent ſeul, dans le Négoce acquis,
Fait le nouveau Baron, le Comte, le Marquis,
Je dis à ces Seigneurs, deſerteurs de Mercure,
Que tout Titre acheté n'eſt qu'une groſſe injure.

Je conviens volontiers, que, par un lâche abus,

Nous ſommes tous exemts de prouver des vertus;

Et qu'un Sot ſans mérite, en faveur de ſes Titres,

A Cologne, à Strasbourg, entre dans des Chapitres (*),

Où le Fils du Grand Turc ſe verroit refuſé,

Quand même par le Pape il ſeroit batiſé.

Je

(*) *A Cologne, à Strasbourg, entre dans des Chapitres.*] Citons ici l'éloquent Balzac d'hyperbolique mémoire. „ Advouons, *dit-il*, „ que les Allemands ſont de plaiſantes gens en cela, (*en fait de Nobleſſe*) & que leur délicateſſe va juſqu'à l'excès & à la „ ſuperſtition. Pluſieurs Souverains d'Italie auroient bien de „ la peine à paſſer pour Gentilshommes parmi eux, ſi on leur „ demandoit les huit quartiers qu'il faut monſtrer du côté du „ Pere & de la Mere. Je vai plus avant; & il me ſouvient „ d'un eſtrange mot, que j'ai ouï dire en pareille occaſion. „ L'Empereur des Turcs, quelque grand Seigneur qu'il ſoit, „ n'eſt pas Gentilhomme du côté de ſa Mere. Si donc un de „ ces Princes Turcs ſe faiſoit batiſer, & qu'il lui prît envie „ de ſe faire Chanoine de Cologne ou de Strasbourg, le Cha- „ pitre auroit droit de s'oppoſer à ſa Réception, juſqu'à ce „ qu'il ſe fût fait diſpenſer; & s'il le recevoit après cela, ce ne „ ſeroit que par faveur & par privilège.“ *Différ.* de la Nobleſſe. Tom. II. *in folio.* Mais j'oſe ajouter que les Chapitres en Allemagne ſe révolteroient plutôt contre le St. Siège, que de recevoir un Membre non qualifié. On exige rigoureuſement des preuves de Nobleſſe: on n'éxige jamais des preuves de Vertu; c'eſt l'uſage. Le Chevalier d'Her**** c'eſt-à-dire Mr. de Fontenelle, *compte toutes les Laïdes pour roturières*; comptons tous les hommes ſans vertu, pour des hommes de la lie du Peuple.

Je dis plus. Je conviens, qu'en faveur de ſa race,
A plus d'un *Don Juan* la Juſtice fait grace:
Qu'à la honte du Siècle, à la honte des Grands,
La Fortune ne rit qu'aux Nobles ignorans;
Que tel oſe obtenir tout ce qu'il ſe propoſe,
Qui pourtant ne ſait pas s'il parle Vers ou Proſe.
Mais de grace, Jourdain, ſi tu ſais ton devoir,
Des lâchetés d'autrui veux-tu te prévaloir?
Si je ſuis ignorant, ſi je ſuis mépriſable,
Crois-tu que mes défauts te rendront excuſable?
Que *jamais le* Public ne demande pourquoi
Jourdain eſt Gentillâtre, anobli par le Roi?
Que plutôt le Public ſe demande ſans-ceſſe:
Pourquoi Jourdain n'eſt pas du Corps de la Nobleſſe?

Rougir de ſes Parens; c'eſt déja mériter
Le mépris ſouverain, qu'on vouloit éviter.
Quand le fameux *Rouſſeau* ſeroit mon propre frere (*)
Quand pour tous les Mortels ce ſeroit un Myſtère,
Loin d'en faire un ſecret, par-tout j'irois crier:
Qu'on m'admire, je ſuis le fils d'un Savetier!
Un aveu ſi ſenſé me combleroit de gloire,
Et ſi quelqu'un daignoit douter de mon hiſtoire,
Quel doute conſolant pour un cœur généreux,
Qui ſent que la Vertu rend l'Homme précieux!
La baſſe extraction relève le mérite,
Et prête un grand éclat à la ſaine conduite;

Et

(*) *Quand le fameux Rouſſeau ſeroit mon propre frere.*] On reproche à *Rouſſeau*, qu'étant Fils d'un Savetier, il eut honte de l'être. Si c'eſt une calomnie; d'où vient que *Rouſſeau* ne s'en juſtifie point? S'il eſt vrai que ſon Pere fut un miſérable Savetier, pourquoi ce Poëte ne s'en glorifie-t-il pas?

Rouſſeau, la plus vile naiſſance
Donne du luſtre à la Vertu.

Et la haute naiſſance obſcurcit quelquefois
De belles qualitez & de nobles Exploits.
Ne ſois donc plus honteux du ventre de ta Mere,
Oſe avouer, Jourdain, le Métier de ton Pere.
Si jamais le Sultan te nomme Grand-Vizir,
Ne diſſimule point, donne toi le plaiſir
D'étonner le Sérail, & dis d'un ton de Maître:
Je ſuis fils de Marchand; je fais gloire de l'être.

EPITRE IV.

A

SGANARELLE,

MÉDECIN MALGRÉ LUI.

Si Fortuna volet, fies de Rhetore Conſul,
Si volet hæc eadem, fies de Conſule Rhetor.

Juven. Sat. VII. verſ. 196, & 197.

La Fortune n'a qu'à dire, elle fait quand elle veut
D'un Pédant un Conſul, d'un Conſul un Pédant.

BRûlez tous vos Fagots, & ſoyez Médecin,
Tel, en votre faveur, eſt l'ordre du Deſtin;
Vous devez obéir, fortuné Sganarelle,
Balancer, ce ſeroit vous déclarer rebelle.

Si vous concevez peu, comment un Villageois,
Que le Ciel ne créa que pour couper du bois,
Puiſſe être par hazard tiré de ſon Village,
Et devenir ſoudain un rare Perſonnage,
Sachez que la Fortune eſt en droit d'opérer
Des Miracles plus grands, pour nous deſeſpérer.
Je ne veux point ici, miſérable Copiſte,
Etaler du Savoir, vous dreſſer une Liſte
De Faquins couronnés, qui ſur le Trône aſſis,
S'acquittant d'un Métier qu'ils n'avoient point appris,
Régnoient plus noblement que des Rois légitimes.
Nous ne comptons jamais nos fautes pour des crimes,
Et le Siécle indulgent, ſe plaît à colorer
Les ſottiſes de ceux, qu'il nous fait honorer.

Nous avons vu monter à des Postes illustres
Les Gredins les plus lourds, les plus indignes Rustres,
Qui plus obscurs que vous & moins civilisés,
Sont haïs, il est vrai, mais toujours encensés.
Ministres tout-puissans, Médecins politiques,
Ils devoient extirper nos maux épidémiques,
Et le premier d'entr'eux s'y prit, ou peu s'en faut,
Comme vous à guérir la Femme de Thibaut (*).
La divine Thémis, autrement la Justice,
En son Temple si saint reçoit plus d'un Jocrisse.

Tel

(*) *Comme vous à guérir la Femme de Thibaut.*] Voyez la Scène II. Act. IV. *du Médecin malgré lui*, où la Femme de Thibaut étoit hydropique, sujette à des convulsions, & avoit encore vingt autres maux à la fois; cependant *Sganarelle* ne donna qu'un petit morceau de fromage au fils de la malade, avec ordre de le faire avaler à sa mere.

Tel qui n'apprit jamais ſon Rudiment par cœur (*)
Gobe, en Juge affamé, les Huitres du Plaideur;
Et quoique convaincu de ſa craſſe ignorance,
Ne nous attendons pas qu'il jette ſa Balance.
Car pourquoi voudroit-il, ſottement ſcrupuleux,
Se ſevrer d'un Emploi qu'il trouve avantageux,
Le bon Droit n'étant point le but qu'il ſe propoſe?
Ce ſont les vils Auteurs de ſa métamorphoſe.
Qui répondront à Dieu de leur choix criminel.
Lorſqu'un Mulet mitré brait devant quelque Autel,
Ce n'eſt pas l'Animal que le Public condamne,
La honte n'en revient qu'au Conducteur prophane.

(*) *Tel qui n'apprit jamais ſon Rudiment par cœur*] Sganarelle dit qu'en ſon jeune âge, il a ſu ſon Rudiment par cœur. Acte I, Scène I.

Un Fat peut éviter les pièges du Flatteur,
Mais dès qu'aux yeux du monde, un puiſſant Protecteur
Veut bien le revêtir d'une Charge honorable,
Ce Fat peut-il prévoir, qu'il en eſt incapable?
Peut-il, en ſon bonheur, former quelque ſoupçon
Du faux diſcernement d'un généreux Patron?
Poſons que par miracle il ſe rendît juſtice;
Voulez-vous qu'à l'inſtant il rejette un Office,
Qu'on offriroit peut-être à plus grand ſot que lui?
Quand, pour tout dire enfin, tout s'achete aujourd'hui
Quand, par un triſte abus, que l'uſage authoriſe,
A la Cour, à la Guerre, & même dans l'Egliſe,
On vend aux plus offrans les ſuprêmes Honneurs;
Quand vous trouvez par-tout des ignorans-Docteurs,
Vou-

Voulez-vous vous piquer de ſentir des ſcrupules,
Autrefois très-ſenſés, aujourd'hui ridicules?
L'état d'un Savantas, qui s'eſt fait Médecin,
Doit être bien affreux, s'il ſe croit aſſaſſin,
Si parmi les Chalands, que le Parque lui livre,
Il compte des amis, qu'il voudroit laiſſer vivre!
Mais le ſage Ignorant, qui ſait qu'il ne ſait rien,
Loin d'être empoiſonneur, tel qu'un faux Galien,
Se gardant de miner nos forces naturelles,
Fait, en ne faiſant rien, les cures les plus belles.
Vous avez du babil, c'eſt aſſez pour guérir
Ceux qui ſeront encor diſpenſés de mourir.
Rentrez dans la Forêt, cherchez y des Racines,
Il ne tiendra qu'à vous de les nommer divines;

A la faveur du nom vous dupperez les Sots,
Et toujours en effet vous vendrez des Fagots.
Vous pourrez à bon prix briller dans les Gazettes,
Les Scribes du Public vanteront vos Recettes,
Et vous verrez bien-tôt arriver des Sequins,
Des Roubles, des Ducats & des Livres-ſterlins;
Fuſſiez vous Huguenot, Juif, Quacker, Janſéniſte
Fuſſiez-vous Franc-Maçon, ou fuſſiez vous Bayliſte,
Entant que vil mortel, le Saint Pere attrappé,
Enverra vingt *Agnus*, pour chaque *Recipe*.

Ou je vous connois mal, ou bien, cher Sganarelle,
Vous aimez fort le gain, amorce naturelle;
Vous imitez les Rois qui ſe plaiſent à gagner,
Et ſont de gros Marchands, payez pour bien régner.

Mais

Mais seriez-vous d'humeur à quitter la Bouteille,
Pour tondre vos Moutons, & pour prêter l'oreille
Aux jeunes Libertins, aux *Gèvres*, aux *Argans* (*),
Aux Veuves sans amis (†), aux Femmes sans enfans?
Toujours de vos pareils, soit dit sans vous déplaire,
La *haine du* travail est le vice ordinaire:
Chacun de vous se croit du Néant arraché,
Pour vivre en fier Prélat, qui mange un Evêché.
Si le Poste est gênant, où le Hazard vous place,
Le dégoût vous saisit, vous faites la grimace;

Et

(*) . . . . *aux Gèvres, aux Argans.*] Le Procès imprimé du Marquis de Gèvres, avec Madame la Marquise son Epouse, est entre les mains de tout le monde. *Argan* c'est le malade imaginaire de *Molière*.

(†) *Aux Veuves sans amis.*] Le Veuvage, pris dans le sens rigoureux, doit être mis au nombre des maladies humaines. *Viduitas ipsa morbus.*

Et c'eſt ce qui vous rend l'horreur des gens de bien,
Qui voudroient travailler, & qui ne gagnent rien.
Songez que par un Sort pour nous impénétrable,
Nous jouons rarement un rôle convenable.
La Fortune eſt quinteuſe, & fait dans un inſtant
D'un Pédant un Conſul, d'un Conſul un Pédant.
Tâchez de vous pouſſer, vous deviendrez peut-être
De Charlatan Elu, d'Elu Seigneur & Maître.
Remarquez, s'il vous plait, qu'on nous met ſur les bras
Toujours quelque fardeau, qui ne nous convient pas,
Par le même deſtin qu'on obtient d'ordinaire
La femme dont l'humeur à la nôtre eſt contraire.
Médecin malgré vous, apprenez qu'aujourd'hui
Nous voyons ſur ſon Trône un Roi, Roi malgré lui (*),

Un

(*) . . . . *un Roi, Roi malgré lui.*] Le Vers mérite une

Un Roi qui trocqueroit ſon Sceptre & ſa chemiſe
Contre le Froc pûant de Saint François d'Aſſiſe.
Mais quoi! Sa Majeſté ne ſauroit parvenir
Au ſale Capuchon, qu'un gueux peut obtenir;
Tandis qu'un Innocent, né pour chanter des Pſeaumes,
Dit trente *Ave* par jour, pour gagner trois Royaumes!
Médecin malgré vous, ſachez que tant de Grands
Sont Grands en dépit d'eux, & tels à leurs dépens,
Que le Diable boiteux (*) ſeroit vraiment à plaindre,
S'il ſe trouvoit réduit à vous les bien dépeindre.

O

Note. Ce Roi, Roi malgré lui, eſt le fameux *Théodore*, Baron de *Neuhoff* & Roi de Corſe. Il a tant de fois proteſté, qu'il n'étoit Roi que malgré lui, & par pure commiſération, qu'on auroit tort de ne pas l'en croire. Il eſt également certain, qu'il ſouhaiteroit fort de trocquer ſa Couronne contre le Froc de St. François, ſi l'interêt de ſes Sujets ne s'oppoſoit à cette belle réſolution.

(*) *Que le Diable boiteux* &c.] Le Diable boiteux eſt un petit Roman ſatirique, où ce Diable enleve les toits des Maiſons, pour faire voir à un Curieux les deſordres d'une Ville.

O que n'ai-je le front, & le pinceau malin,
Du Doyen mordicant, qu'on encenſe à Dublin!
Je peindrois ces Bâtards de la folle Fortune,
Qui paſſent pour des Fils de Mars & de Neptune;
Qui ſervent pour la Solde (*), & portent le Harnois,
Comme vous votre Robe, & Bavardin ſa Croix.
Ici je vous peindrois, ſi j'étois ſatirique,
Le Prêtre au deſeſpoir de n'être plus Laïque,
Et le Laïque outré de n'être que Chrétien,
Et condamné partant à louer Dieu pour rien.

Ici

(*) *Qui ſervent pour la Solde* &c.] Déplorable Métier, & dont le Poëte Antiphane n'ignora pas la miſère.

Ὃς ἵνεκα τῆς ζῆν ἤρξε τ' ἀποθανούμενος.
Miles qui vitæ cauſâ ſe auctoratmori.
C'eſt un Soldat malgré lui.

Ici je vous peindrois la douleur & la honte
Du Comte & du Marquis, d'être Marquis & Comte ;
Sans pouvoir ſoutenir leurs Titres onéreux.
Je vous peindrois l'état d'un Mortel généreux,
Qui *malgré lui* nommé l'Organe de ſon Maître,
S'en voit l'Ambaſſadeur, ſans trouver de quoi l'être.
Je vous crayonnerois l'Homme de probité (*)
A la Cour *malgré lui* par ſon ſort arrêté,
Qui doit, pour ſubſiſter d'un ſalaire aſſez mince,
Souſcrire aveuglement aux crimes de ſon Prince.

Je

(*) Des Logiciens ſcrupuleux découvriront peut-être une contradiction manifeſte dans ce Vers & les trois ſuivans, & j'avoue que je ne puis m'en diſculper, qu'en aſſûrant, que d'autres Logiciens ſoutiennent abſolument le contraire. Qu'ils s'accordent.

Je me peindrois enfin, pour finir mes Portraits ;
Chargé, dès le berceau, d'un métier que je hais ;
Qui me convenant moins qu'à vous la Médecine ;
Loin d'être lucratif. me coûte & me chagrine.
Admirez mon deſtin dès l'âge de quinze ans ;
Je fuyois le grand monde & ſes plaiſirs bruyans.
Au fond d'un vieux Château priſonnier volontaire ;
Je perdis mes beaux jours en jeune Solitaire ;
Amoureux d'un repos à mon bonheur fatal ;
Je n'y voyois qu'Horace, ou Perſe ou Juvénal ;
Et me rendis bien-tôt le jugement ſi juſte,
Que Virgile à mes yeux parut plus grand qu'Auguſte.
Funeſte illuſion ! Source de mes malheurs !
Tandis que des Benêts parvenoient aux Grandeurs,

En

En flattant un Miniſtre, ou bien une Maîtreſſe,
Je feuilletois Lucain, j'étudiois Lucrèce,
Je négligeois les Grands que j'aurois pu fléchir,
Homére avec ſes Dieux devoit ſeul m'enrichir.
De l'Auteur de mes jours trompant la vigilance,
J'ai ſuivi mon penchant avec tant de conſtance,
Qu'au-deſſus des périls, c'eſt depuis trente Hyvers,
Obſédé d'un Démon, je fais de méchans Vers;
Et me ſeche à choiſir des Phraſes cadencées,
Pour dire à mon prochain des vérités ſenſées.
Non que j'oſe eſpérer d'entrer par mes efforts,
Comme un Membre eſtimable, en cet illuſtre Corps (*),

(*) —— *en cet illuſtre Corps.*] L'Académie Françoiſe établie par Edit du Roi, l'an 1635.

Qui depuis plus d'un Siècle, avec tant de droiture,
Couronne les Héros de ſa Littérature.
L'Orgueil n'eſt pas mon vice, & faute d'autre Emploi,
Je me verrai toujours Poëte *malgré moi.*
C'eſt l'Arrêt de mon Sort; cloué ſur un Pupitre,
Je dois vous addreſſer *malgré moi* cette Epître;
Semblable en mon délire à ces foibles Eſprits,
Qu'on voit ſur le Tombeau du Bienheureux *Paris* (*)
Commettre, *en dépit d'eux*, tant de triſtes folies (†),
Je rime en forcené mes étranges ſaillies.

Quand

(*) ——— *du Bienheureux Paris.*] Quand le Public n'auroit pas le précieux Recueil des Miracles de *St. Paris*, compilé par Mr. de *Montgéron in-4°.* avec figures, on n'oublieroit pas les extravagances de l'Abbé *Becheran*, qui ouvrit le premier à Paris, ſur le Tombeau de ce prétendu Saint, la Scène par ſes belles Convulſions. Il danſa ſur le Tombeau de ce Diacre une Danſe, où entroit un pas nommé le *Saut de Carpe*, qui plût tellement aux Badauts de la Ville, que les Spectacles ordinaires en patirent, au grand préjudice des pauvres Comédiens.

(†) —— *tant de triſtes folies.*] Le Livre de Mr. de Montgéron eſt

Quand même entre deux draps je goûte un doux repos;
Aux dépens de nos Foux, je rêve de bons mots;
Et ſi le juſte Ciel n'a pitié de mon Ame,
Je pourrai en mourant lâcher quelque Epigramme.
Travaillons toutefois, Sganarelle, au hazard,
Sans nous aſſujettir aux Préceptes de l'Art.
Vous guérirez par fois vos Malades crédules,
Je rendrai vainement les miens plus ridicules.
Mais le mauvais ſuccès ne doit pas empêcher
Le Juge de punir, le Curé de prêcher:
Et le Vice inſolent à la barbe du Sage,
Ne doit pas rallentir ſon généreux courage;

excellent en ſon eſpèce, c'eſt-à-dire pour humilier l'Eſprit humain; on peut dire de ce bon Magiſtrat, qu'il eſt le Don Quichotte des Jéſuites.

Tant pis pour l'Insensé, qui rencontre un Miroir,
Et ferme les deux yeux, de crainte de se voir.
Si le Public se plaint de vos forfanteries,
Si le Sot irrité maudit mes rêveries,
Offrez-vous, Sganarelle, à changer de Métier,
A quitter le Chapeau, pour saisir un Mortier (*):
J'abdiquerai d'abord l'ingrate Poësie,
Ainsi qu'un Prosélite abjure une Hérésie;
Pourvû qu'on me choisisse un Office assez doux,
Pour oublier les Sots, les Fourbes & les Foux.
De ceux dont on est craint, on peut beaucoup prétendre,
Mais des Amis du tems, il ne faut rien attendre;

Vous

(*) ——— *pour saisir un Mortier.*] Un Mortier est un Bonnet de velours noir, rond, plat & large, bordé par en haut d'un large galon d'or, que les Présidents au Parlement de Paris font gloire de porter, entr'autres marques de leur dignité.

Vous êtes Médecin, vendez donc chérement
Le Pouvoir redouté de nuire impunément.
Je ſai que lorſqu'on doit ſa fortune à ſa femme,
Le Vulgaire incivil croit cette voye infame:
Et que plus d'un Railleur dira mal à propos,
Que ſans *Martine* (*), encor vous feriez des Fagôts.
Scrupule ſuranné! Pourquoi le Catiniſme
Seroit-il plus honteux, que n'eſt le Népotiſme?
Et qu'importe aujourd'hui, par quels heureux moyens
On ſort de la miſére, on gagne de gros Biens?
Je pourrois vous citer vingt illuſtres Familles,
Qui tirent leur éclat des femmes & des filles;

(*) *Que ſans Martine* &c.] *Martine*, femme de *Sganarelle*, trouva par hazard l'heureux moyen de faire ſon mari Médecin malgré lui.

La Sultane au Sérail nomme le Grand-Vizir ;
Et le Miniſtre Turc s'en vante avec plaiſir.
Pour monter aux grandeurs la meilleure poſture ,
Auprès d'un Jupiter c'eſt celle d'un Mercure.
Si l'honneur s'en reſſent, l'orgueil s'en applaudit,
Le Mercure effronté redouble ſon crédit ;
Et prend un Vol ſi haut, qu'il s'exempte d'entendre
Les bruits injurieux que Momus fait répandre.
Ainſi nous avons vu de la Pourpre honoré
L'Intendant des Plaiſirs d'un Prince évaporé.
Votre Chapeau, Docteur, n'éteint point votre gloire,
Vous pouvez, ſans rougir, écouter votre Hiſtoire ;
Martine a ſu donner, en ſe vangeant de vous,
Un exemple à ſon Sexe, & des leçons à nous.

Je

Je ne ſuis point flatteur, quoique je ſois Poëte,

D'un cœur ſincère & pur ma plume eſt l'Interprête;

Et ſi vous en doutez, parlez à vos pareils,

Ils donneront du poids à mes foibles conſeils;

Mais conſultez ſur-tout *Robert* ce galant homme,

Non le Faiſeur de Paix, mais *Robert* l'Econome (*).

(*) *Non le Faiſeur de Paix* &c.] Dans la Scène II. Act. I. du *Médecin malgré lui*, un Mr. Robert s'aviſe de vouloir raccommoder Sganarelle avec ſa femme. Ce Robert étoit ſi grand Econome, qu'il raffina même ſur la Sauſſe *au pauvre homme*, en inventant celle qui porte à préſent le nom de *Sauſſe à Robert*.

EPITRE V.

A

GEORGE DANDIN.

Felix, quem faciunt aliorum Cornua cautum!

Owen. Epigr. 147. L. I.

Heureux celui qui sait profiter de l'exemple des maris trahis & deshonorés!

NE vous plaignez pas tant, ami George Dandin,
Tout Epoux qui murmure, augmente son chagrin;
Plus il laisse entrevoir qu'il souffre le martyre,
Plus aux Railleurs du tems il fournit de quoi rire;
Quiconque a mal choisi son ingrate Moitié,
Nous semble par-là même indigne de pitié.

Je

Je veux bien toutefois, en Chrétien ſecourable,
Tâcher de ſoulager votre playe incurable.
Déja les yeux ouverts, vous ſentez que l'orgueil
Fondé ſur vos Ecus, fut votre ſeul écueil.
Trop riche pour l'état où le Ciel vous fit naître,
Vous eutes, par malheur, de quoi payer un Maître,
Qui, ſous le nom d'Epouſe, entrant en votre lit,
Et quittant à regret ſon Rang qu'on vous vendit,
Dans les bras d'un Amant, dont elle eſt adorée,
Deshonore l'Epoux, qui l'a deshonorée.
Faut-il s'en étonner? n'eſt-ce donc pas le lot
Du Riche ambitieux, qui ſe marie en Sot?
Que peut-il eſpérer de l'honneur d'une Fille,
Qui, ſignant ſon Contract, avilit ſa Famille?

La Femme eſt toujours femme, en ſon beſoin urgent,
Elle immole à l'Amour encor plus qu'à l'Argent.
Peut-être avez-vous cru, Dandin, que la Nobleſſe,
Comme de vanité, regorgeoit de ſageſſe;
Et qu'un Honneur muni de trente-deux Quartiers,
Soutiendroit les aſſauts de mille Avanturiers?
Vous n'êtes, en ce cas, que doublement à plaindre,
Et de vos fiers Parens vous avez tout à craindre.
Qui vous nomme ſon Gendre, & le fait à regret,
Eſt, ſous le nom de Pere, un ennemi ſecret.
C'eſt en vain que ſans Dot vous prites votre Belle,
On ne s'en ſouvient plus à la moindre querelle,
Et le Noble, entêté de ſa bonne Maiſon,
Voit toujours contre vous ſa Fille & la Raiſon.

Heu-

Heureux en vos malheurs, encor ſi le Beau-Pere,
De vos enfans futurs Curateur volontaire,
En homme de naiſſance amoureux de procès,
Ne s'aviſe un beau jour de ſaiſir vos Effets;
Et de ne vous laiſſer, de tout votre Héritage,
Qu'un *Revenu* modique, en guiſe d'appanage!
Je ne plaiſante point, je connois des Epoux,
Malgré leur qualité, plus maltraitez que vous.
Ils ne ſe plaindroient pas de leurs maux domeſtiques,
Et ſouffriroient en paix les affronts chimériques,
Si, pour ſe conſoler du plus ſanglant mépris,
Ils tiroient un pour cent des Biens qu'on leur a pris,
Tandis qu'on eſt encor le Maître de la Bourſe,
Ainſi que vous, Dandin, on n'eſt pas ſans reſſource.

Quand

Quand l'Eſprit a compris l'art de philoſopher,
L'Or, ce puiſſant Métal, nous aide à triompher :
S'il ne rompt pas les nœuds d'un Hymen qui nous gêne,
Il a l'heureux moyen d'en allonger la Chaîne ;
Et le Public diſcret a ſoin de ménager
Le digne *Amphitryon*, chez qui l'on va manger.
Parmi ſes raretés, Paris envoit à Londres,
Pour changer de climat, ſes Epoux hypocondres ;
Et, ſur le même pied, Londres rend à Paris,
Par un juſte retour cent fois plus de maris.
C'eſt vous en dire aſſez. Vous répondrez peut-être,
„ Qu'on ne ſort point ainſi du lieu qui nous vit naître ;
„ Que le François, ſur-tout, ſe réſoud rarement
„ A quitter ſon Païs, ſon unique Elément

„ Que

„ Que ſi le Huguenot ſortit nud de la France,

„ Il n'y fallut pas moins qu'un fond de Conſcience: "

Eh! bien, reſtez, Dandin, reſtez chez vous en paix,

Si votre heureux Foyer a pour vous tant d'attraits.

Vous ne trouverez pas en votre Anti-Lucrèce,

Pour vos Champs paternels, cet excès de tendreſſe;

Expliquez-vous d'abord en Epoux obligeant,

Elle ira loin de vous dépenſer votre Argent.

Pour ſe voir en repos, pour le bien de ſon Ame,

C'eſt à force d'Ecus, qu'on doit bannir ſa Femme.

A quoi ſert le Mammon? peut-on mieux l'employer?

Vous nagez dans les biens, pourquoi donc vous noyer (*)?

Laſſ.

(*) —— *pourquoi donc vous noyer?*] Dandin finit la Comédie en diſant aux Spectateurs: *Lorſqu'on a comme moi épouſé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre.*

Laiſſez, Dandin, laiſſez le ſecours des Riviéres
A ces triſtes Epoux de riches Héritiéres,
Qui comptant ſur l'Hymen d'engloutir des Treſors;
De leurs chiches Moitiés ne touchent que les corps.
On lit que St. Zuirard (*), ſous le poids d'une Chaîne,
Paſſoit toutes les nuits dans le tronc d'un vieux Chêne,
Qui, de tous les côtés de clouds pointus garni,
Offroit toujours au Saint un tourment infini.

Sans

c'eſt de s'aller jetter dans l'eau la tête la première. C'eſt le conſeil de *Juvénal*, Sat. VI, ℣. 30, & ſuiv.

(*) *On lit que Saint Zuirard* &c.] Selon la Légende, ce Saint entouré d'une groſſe chaîne, jeûnoit extraordinairement & travailloit de même. Il paſſoit les nuits dans le tronc d'un Arbre garni de pieux pointus, & il s'étoit fait une couronne de bois, qu'il mettoit ſur ſa tête, où il y avoit de petites piérres ſuſpendues en quatre endroits, afin que lorſque le ſommeil feroit pancher ſa tête, une des piérres lui donnât des coups pour le réveiller. Voyez les *Vies des SS. Peres des Deſerts*, imprimées à Anvers en 1717. Tom. IV. p. 113. Fig. 253.

Sans doute il dormoit mal en ſa loge bizarre;
Mais croyons qu'un mari, dans le lit d'une avare,
Couché ſur du duvet, dort moins & ſouffre plus,
Qu'un Saint Zuirard aſſis ſur tous ſes clouds pointus.
Vous changeriez bien-tôt de plainte & de langage,
Si vous deviez, Dandin, gémir dans l'eſclavage,
Où, depuis douze Hyvers, nous avons vu languir
Le meilleur des Mortels, ſans qu'il puiſſe y périr.
Pour s'enrichir ſoudain par ce Canal immonde,
Qui porta, comme on croit, le Péché dans ce Monde,
Il choiſit, en bravant la crainte des remords,
La Fille d'un *Craſſus*, le Pere des Treſors.
Mais avant que d'unir leurs triſtes deſtinées,
Tel que le bon Jacob, il ſervit ſept années.

Quand

Quand l'Avarice, enfin, couronnant ſes amours,
Finit ſon Célibat, ainſi que ſes beaux jours :
O qu'il ſe crut heureux en méritant de l'être !
„ Je ſuis, ſe diſoit-il, le ſeul & digne Maître
„ De tant de Millions, lentement amaſſez
„ Par de ſobres Parens, damnez, mais trépaſſez.
Qu'ils hurlent à jamais dans l'infernal Orcheſtre,
J'aurai dans ce bas Monde un Paradis terreſtre.
Déja l'eſprit rempli des Projets les plus beaux,
Il bâtit des Palais, fonda des Hôpitaux,
Du haut des Galetas il tira les Poëtes,
Et du fond des Cachots les Priſonniers pour dettes.
Il s'impoſa d'un Roi les nobles fonctions :
Il offrit aux Savans de groſſes Penſions :

Il deſtina ſur-tout des preſens magnifiques
Pour ceux qui, s'embrouillant dans les Mathématiques,
Après un long travail, n'auroient de quoi manger,
Ceux qui raffineroient ſur l'Art de naviger,
Ainſi que de raiſon mis au rang des grands Hommes,
Devoient toucher par an, Dieu ſait, combien de Sommes (*).

(*) —— De peur que quelque Riche miſérable ne ſe ſcandaliſe de ce qui vient d'être dit dans les vers précédens, rapportons ici des Vers de *Phèdre*, tant de fois citez en pareille occaſion:

Suſpicione ſi quis errabit ſua,
Et rapiet ad ſe, quod erit commune omnium,
Stulte nudabit animi conſcientiam.

L'Original de ce Portrait n'eſt plus parmi les Vivants. Ce fut un Homme de mérite & de ſavoir. A la veille d'épouſer une Fille riche de quelques millions, il aſſûra ſes amis qu'il employeroit ſes richeſſes à l'avancement des Arts & des Sciences. Il ſe maria: ſon Bien aſſez conſidérable ſe mêla parmi les millions; & le *Mecenas* prétendu ne diſpoſa plus de la valeur d'une Guinée. Que les Femmes avares ſont pernicieuſes pour la République des Lettres!

Mais que ces beaux Projets, formez dans un inſtant,
Rentrérent, juſte Ciel! bien-tôt dans leur néant!
La Nymphe aux Millions, ſous les yeux de ſa mere,
De ſon prodigue Epoux dompta le caractère,
Et, par un coup d'eſſai le privant de ſon Bien,
Lui permit d'inventer l'Art de vivre de rien.
Pour pouvoir d'autant mieux vaquer à cette Etude,
On lui fit reſpirer l'air d'une Solitude,
Où dans un vieux fauteuil tranquilement aſſis,
Il pût voir les paſſans, au travers d'un chaſſis.
„ Ne vous figurez point, *lui diſoit l'Hypocrite*,
„ Qu'ici vous paſſerez vos beaux jours en Hermite,
„ Un Oncle moribond, dont je dois hériter,
„ Vêcut toujours ainſi; vous devez l'imiter.

„ Il

„ Il eſt plus opulent encor qu'il n'eſt bizarre,

„ Nous aurons tout ſon Bien, s'il peut vous croire avare.“

Le trop crédule Epoux goûta cette raiſon,

Et ſur ce riche eſpoir reſta dans la priſon.

De ſes vaſtes deſſeins, retardez par prudence,

Il amuſa long-tems ſa juſte impatience:

S'il garda ſes habits ſoixante & douze mois,

Il changea d'Almanac pour la ſeptième fois;

Lorſque l'Oncle éternel, en Uſurier tenace,

Rendit ſon Ame à Dieu de très-mauvaiſe grace.

Si Dieu la prit ou non? jugez, je n'en ſai rien,

L'Egliſe eut ſon vieux corps, la Nièce eut tout ſon Bien:

Et l'on ne douta point qu'après cet Héritage,

Le politique Oiſeau ne ſortît de ſa Cage;

Mais on devina mal, l'infortuné Hibou,
Payé d'autres raiſons, demeura dans ſon trou.
Pouvoit-il, ſans pécher contre la bienſéance,
D'abord lever le maſque, avec tant d'impudence ?
D'ailleurs, n'avoit-il point encore à ménager
La Mere de ſon Eve, ardente à ſe vanger ;
Et qui d'un trait de plume, à jamais déplorable,
Pouvoit tirer raiſon d'un Gendre irraiſonable ?
En ſage, en bon Enfant, il prit donc ſon parti,
Ne ſe plaignant qu'au Ciel d'être ſi mal loti.
Il commença dès lors, mais trop tard, à comprendre,
Que l'Hymen a ſes droits pour qui ſait les défendre;
Mais que ces droits ſacrés par lâcheté perdus,
Sans un rare bonheur, ne ſe recouvrent plus.

Il osa toutefois s'attendre à ce Miracle ;
Il se promit bien-tôt le ravissant spectacle
D'un lugubre Convoi, dont les énormes frais
Amusent le Public, & se font sans regrets.
La Mort eut en effet pitié de sa misére ;
Il vit d'un œil sec mourir sa Belle-mere,
Et renaître aussi-tôt l'espoir le plus trompeur,
Qui soit jamais entré dans l'esprit d'un Rêveur.
Il sut s'imaginer que sa fiére femelle,
Se rangeant doucement sous sa juste tutelle,
A son Seigneur & Maître offriroit à genoux
La clé du Coffre fort, l'ornement des Epoux.
Excusez, cher Dandin, si ma plume modeste
Du sort d'un tendre Ami supprime ici le reste ;

L'Honneur de notre Sexe éxige d'oublier
Ce qu'un noble courroux me feroit publier.
Contentez-vous enfin & d'apprendre & de croire,
Que cet Epoux martyr, dont j'ébauche l'hiſtoire,
Plus malheureux que vous, ſouffre ſans murmurer,
Ce qu'un Eclave Turc ne pourroit endurer.
J'ignore, ſi chez lui, Chartreux involontaire,
Ainſi qu'on le prétend, il fait mauvaiſe chère,
Je n'ai pu découvrir ce myſtère odieux;
Mais ſon Marchand de vin, homme intègre & pieux,
Qui jadis de lui ſeul tira de bonnes ſommes,
Le déclare aujourd'hui le plus ſobre des hommes.
Il n'en faut point douter. J'ai vu des Libertins,
Grands Donneurs de Repas, de Bals & de Feſtins,

Qui,

Qui, devenus Epoux d'avares Héritiéres,
Ne diſpoſoient alors que de leurs Tabatiéres,
Et fruſtrez des plaiſirs qu'ils s'étoient tant promis,
Craignoient de rencontrer leurs intimes amis.
Quand le cœur eſt vilain dans une femme riche,
Ce n'eſt que de ſon corps, qu'elle n'eſt jamais chiche;
Aphoriſme moral, ſi conforme au Bon-Sens,
Qu'on devroit en Latin l'apprendre aux jeunes gens.
N'eſt-il pas ſcandaleux de comprendre les Nôces
Parmi nos Sacremens, & parmi nos Négoces;
Que de ſes doigts impurs un Prêtre oſe benir
Un Pacte, que le Ciel ne ſauroit que punir?
J'ai pitié d'un Petus, qui, digne d'une Arrie,
La cherche, & cependant rencontre une Fulvie;

Mais je vois de ſang froid, que dis-je ? avec mépris,
Ces Trafiquans dupés, ces Contractans-Maris,
Qui dans un choix honteux, dicté par l'avarice,
Marchandoient la Fortune, & trouvent leur ſupplice.
Le Ciel eſt toujours juſte, il eſt toujours benin,
Un Fat ambitieux doit ſouffrir en Dandin :
Un Harpagon gémir dans l'affreuſe Indigence :
Le Sage s'écrier : Juſtice & Providence !

EPITRE VI.

A

GÉRONTE

LE

TESTATEUR,

ONCLE

Du Légataire univerſel (*).

Quod non vetat Lex, hoc vetat fieri Pudor.
Senec. Troas, Act. II.
L'Equité ne permet pas tout ce que la Loi tolére.

Heureux quiconque en paix, content du Néceſſaire,
Meurt, comme on doit mourir, ſans Témoins, ſans Notaire;

(*) J'addreſſe cette Epitre à *Géronte* le Teſtateur, Oncle du *Légataire univerſel*. La Comédie qui porte ce titre, & qui eſt de la façon de *Regnard* a ſu plaire, quoiqu'elle choque la Régle principale.

Qui juſte & généreux, ſans dettes, ſans procès,
Laiſſe aux vrais Héritiers ſes Biens & ſes Effets!
L'Ouvrage, qu'à mon ſens, l'homme le plus habile
Doit trouver dangereux, autant que difficile,
Géronte, c'eſt celui qu'on nomme Teſtament (*);
Ouvrage, où la candeur, où le diſcernement,
L'équité, le bon choix, une prudence inſigne,
Doivent également briller en chaque ligne.

Un

(*) *L'Ouvrage* &c.] Un Juriſconſulte Allemand, nommé *Struckius*, a écrit un gros Traité in-4°. *de Cautelis Teſtamentorum*, Ouvrage très-eſtimé, dont le commencement roule ſur les difficultés de teſter validement, & de prévenir les diſputes. L'Auteur, jadis Profeſſeur en Droit à *Hall* en Saxe, aſſûre que, ſuivant l'expérience, les Juriſconſultes les plus éclairez ſont préciſément ceux qui font par fois les Teſtamens les plus équivoques: *Experientia teſtis eſt, peritiſſimos etiam Juriſconſultos controverſiſſima conſcripſiſſe Teſtamenta.* Qu'il me ſoit permis de rapporter ici un Conte de Juriſconſulte. On debite qu'un riche Vieillard conjura un Matador en Juriſprudence, de lui dreſſer la Minute d'un Teſtament que perſonne n'oſât *impugner*; mais que le Juriſconſulte trouva la choſe impoſſible. Notre Seigneur, dit-il, nous en a laiſſé un qui cauſe des diſputes éternelles, comment veut-on que l'Homme faſſe un Teſtament, qui ne ſoit pas ſujet à la chicanne?

Un Sot peut acquérir des Treſors ſuperflus ;
Mais l'art d'en employer les amples Rèvenus,
Et d'en bien diſpoſer au ſortir de la vie,
Cet art, ſi peu connu, demande un grand génie.
Quel Conte, dira-t-on ; un grain de jugement
Suffit en tout Païs, pour faire un Teſtament ;
Le moindre des Grimauds qui vivent de la plume,
Nous apprend là-deſſus les Loix & la Coûtume !
Sans doute, & cependant il arrive par fois,
Que tel ſe pique fort de poſſéder les Loix,
Qui, diſtrait ou confus, Teſtateur olographe,
Au lieu d'un Teſtament, ne fait qu'une Epitaphe ;
Et par le ſeul oubli d'une formalité,
Prive de tout effet ſa propre volonté.

Pour

Pour peu qu'on ſoit infirme, économe, ou bizarre,
Quand on penſe à la mort, tout notre eſprit s'égare:
Toutes nos paſſions, conduites par la peur,
Se donnent rendez-vous au fond de notre cœur;
Et pour ſe maintenir, y font tant de tumulte,
Que le Bon-Sens s'éteint dans le Juriſconſulte.

Mais quand nous pourrions, au gré de nos ſouhaits,
Teſter validement, ſans d'odieux aprêts,
Je ne plaindrois pas moins tout Etre raiſonnable
Réduit à partager un Bien conſidérable.
Nous riſquons en teſtant le Salut & l'Honneur,
L'Eſtime du Public & notre bonne odeur:
Nous riſquons de damner, par nos dons téméraires,
Et tous nos Héritiers, & tous nos Légataires (*);

Nous

(*) *Nous riſquons* &c.] Ces Vers ne ſont certainement pas

Nous rifquons de damner encor ces Malheureux,
Auxquels nous ne laiſſons que nos triſtes adieux.
Pour bien développer ces vérités fatales,
Il faudroit pour le moins vingt Epitres morales;
Mais conſulte plutôt, Géronte, ce Docteur,
Qui loge en ta poitrine, & qui n'eſt point menteur.
Il t'apprendra ſoudain que la Loi Naturelle
Abhorre ces Decrets, nés dans notre cervelle,
Qui voudroient t'accorder le Privilège affreux
D'être à la fois ingrat, injuſte & frauduleux.
L'Equité nous défend ſous d'éternelles peines,
Les Abus tolérés par des Règles humaines (*).

Je

les plus beaux du monde; cependant je conſeille aux gens, prêts à teſter, de les apprendre par cœur. *Teſtamenta hominum, ſpeculum morum.* Plin. Ep. XVIII. Lib. VIII. Les Teſtamens des hommes ſont le Tableau de leurs mœurs.

(*) *L'Equité nous défend* &c.] *Non omne quod licet, honeſtum*

Je ſuis homme & Chrétien; un pere, à mon avis;
Ne ſauroit ſans horreur, exhéréder un fils.
Le fils peut encor moins deshériter ſon pere:
Le frere de ſes Biens n'oſe exclure ſon frere (*):
Quiconque t'appartient, dès qu'il eſt indigent,
Acquiert, par la Nature, un droit ſur ton Argent.
Il eſt juſte & ſéant, qu'un Pere de Famille
Ait un pouvoir ſacré ſur ſon fils, ſur ſa fille:
Puniſſons nos enfans, mais, par humanité;
Ne les réduiſons point à la mendicité.

Qu'on

eſt. Dig. Lib. L. Tit. XVII. *de Reg. diverſ. Leg.* CXLIV. Tout ce qui eſt permis par les Loix, n'eſt pas honnête. *Summum Jus, ſumma Injuria. Cic.* La juſtice dans ſon extrême rigueur eſt une extrême injuſtice. C'eſt de quoi les Gens de Loi tombent d'accord; mais le Juge ne déclarera point malhonnête une action indigne d'un honnête homme, dès que cette action ſera fondée en Droit.

(*) *Le Frere de ſes Biens* &c.] Préférer un étranger à ſon frere, ou à ſa ſœur, c'eſt abſolument choquer la Nature.

Qu'on nous rende plutôt le droit abominable
De verſer notre ſang, s'il nous paroît coupable:
En me perçant le cœur, on finit mes tourmens;
Mais qui m'ôte le pain, me punit trop long-tems.
C'eſt un Tyran couvert d'une fauſſe juſtice,
Qui, même après ſa mort, fait durer mon ſupplice;
Et par ſa cruauté m'oblige à recourir
Peut-être à cent forfaits, avant que de périr.
L'Indigence aux abois, mere de tant de crimes,
Creuſe au plus clairvoyant d'effroyables abîmes.
Ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'à tout le Genre Humain
Le Sauveur enjoignit de demander le Pain (*);

Et

(*) *Ce n'eſt pas ſans raiſon* &c.] Il eſt conſolant pour les particuliers de voir que les Monarques Chrétiens ne ſont pas diſpenſés de demander leur *Pain quotidien* au ſouverain Etre.

Et que le ſage *Agur*, redoutant la miſére,

Pria Dieu de pouvoir trouver le néceſſaire.

Nous ne péchons pas moins, lorſque l'Ambition,

Ou bien, à ſon défaut, la Prédilection,

Nous aveugle en faveur de quelque Perſonnage (*),

Habile à ſuccéder, ſavant dans le partage,

Doué d'un eſtomac à bien-tôt digérer

Les Morceaux les plus durs qu'on puiſſe devorer.

Un Favori pareil, Directeur de caprices,

Dicte à ſon Teſtateur ſes propres injuſtices:

Ainſi

(*) *Nous aveugle &c.*] Dans preſque toutes les Parties de l'Europe, les Peres enrichiſſent leurs Fils ainés ou favoris, aux dépens des autres enfans. Dans les Maiſons Souveraines c'eſt une néceſſité, & les Cadets y deviennent les Sujets des Ainés; mais parmi les particuliers devroit-on ſuivre la même Maxime? Le droit d'aineſſe eſt ſans contredit un droit *ſacré*; mais les abus en ſont auſſi pernicieux que ridicules. Qu'on conſulte le célèbre *Puffendorff*, *Droit de la Nat. & des Gens*, Liv. IV. Chap. XI. §. 8.

Ainſi qu'un Archiduc, un Dauphin, un Infant,
Il monte ſur ſon Trône, en Prince triomphant;
Et condamne en ſon cœur l'odieuſe maxime
Qui daigne à chaque enfant marquer ſa légitime.
Mais ô que l'Homme eſt fou! qu'il ſait peu réfléchir!
Rend-on heureux tous ceux qu'on a ſoin d'enrichir?
Périſſe avec ſes loix la dure Politique,
Qui, ſur le frêle eſpoir d'un honneur chimérique,
Dépouille des Cadets en faveur d'un aîné,
Souvent peu digne encor de ceux dont il eſt né!
On ſait que rarement le fils d'un Pere illuſtre (*)
Soutient un Nom fameux, lui donne un nouveau luſtre,

(*) *On ſait que rarement le fils* &c.] L'Hiſtoire malheureuſement ne vérifie que trop le Proverbe ancien: *Heroum Filii noxæ.* Voyez les Adages d'Eraſme.

Et qu'un Fat, surchargé des Biens de ses Ayeux,
Est mille fois plus fat qu'un Fat qui nâquit gueux.
Nos vœux ne changeant point l'ordre des Destinées,
Les soins d'éterniser nos races, nos lignées,
Sont vains ou superflus, sont par fois criminels;
Et n'embarassent point des Hommes immortels (*).
Ce ridicule orgueil, fut-il même louable,
Ne peut te dispenser d'être au moins équitable;
Tu dois toujours agir envers tes Héritiers,
Comme un bon debiteur avec ses créanciers.

Le

(*) *Et n'embarassent point des Hommes immortels.*] Je ne compte pas mourir sans enfans, disoit Epaminondas en mourant; *Leuctres & Mantinée, sont pour moi deux Filles illustres, qui ne laisseront point périr mon Nom. Charles* XII. & le Prince *Eugène* ne s'embarassérent point du soin de revivre dans leurs enfans: & l'illustre *Nepton*, Héros d'une autre espèce, mourut à l'âge de 85. ans, sans s'être jamais approché d'aucune femme. Cependant on sait qu'un Baron Allemand, se voyant Prêtre & le dernier de son auguste Maison, se transporta à Rome, & demanda au Pape la permission de se marier, afin d'empêcher l'extinction de sa famille. Mais le Pape renvoya le Baron Prêtre en sa Patrie, en lui disant sechement: *La vostra Casa non è la Casa d'Austria.*

Le Code a beau parler, s'il eſt conſtant, Géronte,
Qu'à Dieu de tous nos Biens nous devons rendre compte:
Te ſeroit-il permis, ſuivant le Sens-commun,
D'être avare ou prodigue à l'égard de quelqu'un;
De teſter, en un mot, Maître de tes richeſſes,
Selon tes Préjugez, ou ſuivant tes foibleſſes?
Conformons-nous aux Loix, ſans nous en prévaloir (*),
C'eſt-là, ſans contredit, notre premier devoir.
Si le Légiſlateur ſouffre que je me vange (†),
Je deteſte en Chrétien ce bénéfice étrange;

(*) *Conformons-nous* &c.] C'eſt ſur cette grande Maxime que roule cette Epître.

(†) *Si le Légiſlateur* &c.] Il eſt lâche de ſe vanger en teſtant; mais il eſt juſte de refuſer ſon Bien à ceux qui s'en ſont rendus abſolument indignes l'approuve, par exemple, cet Oncle qui, pour reprocher délicatement à ſon Neveu le larcin que celui-ci lui avoit fait d'une Aſſiette d'argent, s'exprima en ces termes dans ſon Teſtament: *Je lui laiſſe onze Aſſiettes d'argent, il ſait bien pourquoi je ne lui légue pas la douzième.* C'eſt Gayot de Pitaval qui rapporte cette Hiſtoire, *Cauſ. célèb.* T. III.

Ou s'il faut en ce Monde imiter le Mondain,
J'écouterai ma gloire, & non le Droit Romain.
Qui ſe vange en teſtant, n'a qu'une ame de boue,
Et de quelque vertu que d'ailleurs on le loue,
C'eſt un lâche vangeur, qui dans ſon Teſtament
A ſa propre infamie élève un Monument.
Que te dirai-je ici, de ces Pécheurs prodigues,
Qui finiſſant leurs jours en de ſales intrigues,
Font au lit de la mort, par des legs ſcandaleux,
Révolter leurs Parens & le Public contre eux?
Un Monſtre, toujours riche en promeſſes flatteuſes,
Fut vingt ans le Tyran de deux Sœurs vertueuſes,
Et les deshérita, pour doter une Iris,
Indigne d'habiter un Temple de Cypris.

J'ai

J'ai pourtant vu le Corps de cet homme parjure,
Honoré d'un Cercueil & de la Sépulture :
Je dois même avouer, malgré tout mon orgueil,
Que de ce Scélérat j'ai pu porter le deuil (*);
Et demande humblement pardon de la ſottiſe,
Si quelque homme d'honneur encor s'en ſcandaliſe.
Peut-être on compteroit tous les méchants Ecrits,
Qu'on imprime en Hollande, à Londres, à Paris;
Mais pourroit-on compter les Inſtrumens perfides,
Qui font frémir d'horreur, & ſont pourtant valides?
O Mœurs! ô Tems! ô Loix! l'Oncle pécunieux
Promet par vingt ſermens ſon Bien à ſes Neveux.

(*) *J'ai pu porter le deuil.*] Le Deuil tient un rang conſidérable parmi les extravagances humaines; mais la ſottiſe, ſemble complette, lorſqu'on prend un habit noir à l'honneur d'un Monſtre dont on déteſte la mémoire.

Ce n'eſt plus un ſecret. L'Oncle même en fait gloire,
Tous les Pyrrhons du tems ſont forcez de l'en croire;
Il meurt, & le Public apprend que le Paillard
Ne pilla les Manans, que pour ſon ſeul Bâtard.
Combien de Foux pieux, combien de Sots crédules
Vont enrichir ces Nids, que nous nommons Cellules,
Où tant de vils Oiſeaux, de plumage divers,
Dérobent leurs Forfaits aux yeux de l'Univers?
C'eſt voler ſes parens (*), c'eſt mal ſervir l'Egliſe,
C'eſt plonger les Humains dans la fainéantiſe,

Que

(*) *C'eſt voler ſes parens* &c.] *Rapina eſt largiri malè uſuris quod debebatur præſenti neceſſitati proximorum; unde mihi videntur vix excuſari poſſe à peccato capitali, qui Sumptibus immodicis aut extruunt, aut ornant Monaſteria ſeu Templa, quum tot viva Chriſti templa fame periclitentur, nuditate horreant, rerumque neceſſariarum inopiâ diſcrucientur.* Etaſm. *Colloq Conviv. Relig.* C'eſt commettre un vol & une rapine de faire du bien à ceux qui en abuſent, par la raiſon que c'eſt divertir & détourner des

Que de jetter nos dons en ces ſombres Couvents,

Palais où la Molleſſe étrangle ſes Enfans.

Que n'ai-je aſſez de bien! plus juſte & plus utile,

A tous les Mendiants j'ouvrirois un Azyle,

Où, ſuivant leur devoir, ils pourroient à nos yeux

Et louer le Seigneur, & travailler pour eux.

L'aveugle Vanité, ſi féconde en chiméres,

Sait au lieu de Priſons (*), fonder des Monaſtères;

deniers dus à la preſſante néceſſité des véritables Pauvres. Sur ce fondement-là je bâtis une Thèſe qui vous paroîtra peut-être outrée: mais qui ne laiſſe pas d'être bien juſte; la voici. Ceux qui donnent des Sommes immenſes pour bâtir, ou pour orner, & pour enrichir des Monaſtères & des Temples, ſe rendent coupables devant Dieu, & à peine peut-on ne leur pas imputer un péché capital & mortel: c'eſt-là ma Propoſition, & la preuve en eſt facile & claire. En effet, il eſt certain & inconteſtable, qu'on devroit indiſpenſablement employer cet argent-là à réparer tant de Temples vivans de *Jéſus-Chriſt* qui ſont en danger de mourir de faim: qui tremblent de froid par la nudité; & qui enfin vivent dans une ſouffrance continuelle par la privation des choſes les plus néceſſaires à la vie.

(*) *Sait au lieu de Priſons* &c.] C'eſt un Spectacle bien ridicule, qu'une Ville pleine de Couvents; mais qui n'a point

Et le Moine ruſé, pour augmenter ſes fonds,
Arrache de gros legs aux riches moribonds.
Par ce Feu purgatif qu'inventa l'Avarice,
Et qui vaut au Clergé tous les Feux d'artifice,
Le Confeſſeur hardi d'un poltron-Teſtateur
Fait, malgré ſa Famille, un nigaud Fondateur.
N'oublions point ici, ces plus grands Foux encore,
Qui, faute de Parens ainſi que d'Ellebore,
Dans le Treſor des Rois tranſmettent leurs Ecus,
Afin qu'on parle d'eux, lorſqu'ils ne ſeront plus (*).

D'au-

de Maiſon de correction, point de Maiſon de force. Le *Raſphuys* & le *Spinnhuys* à Amſterdam ſont deux Couvents, qui, par rapport à l'utilité publique, effacent tous les ſuperbes Monaſtères de Naples, qui ſont au nombre de deux cens.

(*) *Afin qu'on parle d'eux, lorſqu'ils ne ſeront plus.*] Ces Potteurs d'eau à la Rivière brillent ordinairement dans les Gazettes. J'en ai connu deux, qui certainement n'eurent jamais raiſon d'oublier les Pauvres.

D'autres, pleins d'embaras, occupent leurs Notaires,
Et preſque tous les Mois changent de Légataires.
Liſons leurs Teſtamens revus & corrigés,
Toujours de mal en pis nous les verrons changés;
Par la triſte raiſon, que l'humaine prudence,
Eſt d'un foible ſecours contre notre inconſtance.
Tel, de peur de choiſir un Héritier ingrat,
Vit dans l'incertitude, & meurt *ab inteſtat*;
Et tel, n'oſant teſter qu'au bout de ſa carriére,
S'en acquitte ſi mal, en ſon heure derniére,
Qu'il *brouille* pour jamais des parens bons Amis,
Et ne laiſſe du Bien qu'aux Supôts de Thémis.
En nos jours c'eſt à quoi le Teſtateur s'expoſe,
Il a beau s'exprimer en bonne en claire Proſe,

Sur un Point mal placé la Chicane à cent yeux
Bâtit le fondement d'un Procès ruïneux.
La Probité, Géronte, eſt tellement bannie,
Que ſur l'omiſſion d'une cérémonie (*),
On caſſe un Teſtament, & c'eſt toujours le Mort,
Des Vivants mépriſé, qui ſeul a tout le tort.
Profite qui voudra par des fautes ſemblables,
Les volontés des Morts me ſeront reſpectables;
Que

(*) *Que ſur l'omiſſion d'une cérémonie.*] Le célèbre Mr. *Barbeyrac*, dans deux Diſcours ſur *la Permiſſion & ſur le Bénéfice des Loix*, a fait voir, qu'un honnête homme ne peut pas toujours ſe prévaloir des Droits & des privilèges que les Loix lui donnent. „ C'eſt une grande illuſion aux particuliers, dit-il „ en ſon dernier Diſcours, de s'imaginer que l'obſervation ou „ l'omiſſion des Formalités du Barreau, quelles qu'elles ſoient, „ puiſſent jamais donner un vrai droit de retenir ce que l'on „ devoit, ou de s'approprier ce qui ſeroit ſans cela revenu à „ autrui légitimement. Dans un autre endroit du même Diſ„ cours, pagg. 42 & 43. Edit. de l'année 1717. où l'Auteur approuve la caſſation d'un Teſtament invalide ſelon les Loix, il veut pourtant que le Légataire n'y perde rien, ſur-tout ſi le legs lui a été fait pour de juſtes cauſes, „ pour reconnoître, par „ exemple, des Services importans qu'il a rendus au Défunt. „ Que le Teſtament, *dit-il*, ſoit caſſé alors; mais que le legs „ ſubſiſte, & que la Juſtice céde ſes droits à l'Humanité. "

Que le Juge prononce ou pour ou contre moi,

La loi du Teſtateur, eſt ma ſuprême Loi.

Quand je ne craindrois pas la vengeance divine,

Voudrois-je raiſonner moins noblement que Pline?

Ce généreux Conſul refuſa conſtamment

De trouver un défaut dans quelque Teſtament;

Tout Acte, ſous ce nom, ſacré pour ce digne homme,

Eut toujours plus de poids, qu'aucun Decret de Rome (*).

Ce

(*) Un Citoyen de la Ville de Côme inſtitua *Pline le Jeune* ſon Héritier, & légua à la Ville de Côme, leur commune Patrie, un quart de la Succeſſion, & enſuite fixa ce quart à quatre cent mille Seſterces. Or en ce tems-là il n'étoit pas permis de laiſſer des Legs à une Ville. Cependant Pline trop généreux pour s'en prévaloir, paya le legs à ſa Patrie. *Hoc ſi jus aſpicias, irritum: ſi defuncti voluntatem, ratum & firmum eſt. Mihi autem defuncti voluntas (vereor quam in partem Juriſconſulti quod ſim dicturus accipiant) antiquior Jure eſt*, &c. Si l'on conſulte la Loi, *écrivit-il à Calviſius*, le legs eſt nul. Si l'on s'en tient à la volonté du mort, le legs eſt valable; & la volonté du mort (je ne ſai comment les Juriſconſultes prendront ceci) eſt pour moi plus ſacrée que la Loi, ſur tout

Ce Pline eſt mon Héros, ce Pline eſt mon Docteur,

Et ſi je dois citer encore un grave Auteur,

Le Sage m'avertit de n'être pas trop juſte (*),

J'en croirai Salomon, ce Conſeiller auguſte.

Mais

Jorſqu'il s'agit de conſerver à notre Patrie le bien qu'on lui a fait. Et dans une autre occaſion à Annien: *Ego propriam quandam Legem mihi dixi, ut defunctorum voluntates, etiamſi jure deficerentur, quaſi perfectas tuerer Conſtat autem, Codicillos iſtos Aciliani manu ſcriptos. Licet ergo non ſint confirmati Teſtamento, à me tamen ut confirmati obſervabuntur.* Ep. XVI. Lib. II. Je me ſuis fait une Loi particuliére là deſſus, c'eſt de ne trouver jsmais aucun défaut dans la volonté des morts, quoi qu'en puiſſent dirent les Formalités. Les Codiciles dont il s'agit ſont certainement écrits de la main d'Acilien. C'en eſt aſſez pour oublier avec lui, qu'ils doivent être confirmés par ſon Teſtament, & pour les exécuter comme s'il en avoit fait la cérémonie. La Lettre X. du Livre IV. à Sabinus mérite encore d'être citée en troiſiéme lieu. Une Dame Romaine l'avoit fait héritier conjointement avec ce *Sabinus*, & quoiqu'il ne parût par aucune diſpoſition du Teſtament que cette Dame avoit affranchi Modeſtus ſon Eſclave, elle lui avoit cependant laiſſé un legs en ces termes: *Je légue à Modeſtus, à qui j'ai déja donné la liberté*, &c. C'eſt ſur quoi *Sabinus* demanda l'avis de *Pline*, qui lui répondit noblement: *Conſuli cum prudentibus, convenit inter omnes nec libertatem deberi, quia non ſit data; nec legatum, quia Servo ſuo dederit; ſed mihi manifeſtus error videtur, ideoque puto nobis quaſi ſcripſiſſe ſe credidit.* J'ai conſulté nos Maîtres. Tous prétendent que nous ne devons à cet Eſclave, ni la liberté qui ne lui a point été donnée, ni le legs dont l'Eſclave du Teſtateur, & qui reſte ſon Eſclave, eſt incapable. Mais moi, je ne doute pas que *Sabine* ne ſe ſoit trompée; & je ſuis perſuadé que nous ne devons pas héſiter à faire ce que nous ferions, ſi elle avoit écrit ce qu'elle croyoit écrire La fin de cette Lettre eſt très-touchante & digne de Pline.

(*) *Le Sage m'avertit de n'être pas trop juſte.*] *Ne ſis nimium*

Mais aux Humains du tems prêcher l'humanité,

C'eſt pouſſer leur Orgueil juſqu'à la cruauté;

La Brebis en bêlant, par ſon triſte langage,

Loin d'attendrir le Loup l'irrite davantage.

J'ai vu le Magiſtrat (*) bizarrement Chrétien,

Vouloir concilier *Chriſt* & *Tribonien*,

Mais j'ai vu le Plaideur, à ſon Maître rebelle,

Rapiner ſur la foi d'une antique Novelle.

Que

juſtus : Ne ſois pas trop juſte *dit le Sage*, Ch. VII. verſ. 16. c'eſt-à-dire : ne fais pas trop valoir ton droit contre le Prochain à la rigueur des Loix humaines. C'eſt l'explication la plus ſenſée, dont ce paſſage ſoit ſuſceptible.

(*) *J'ai vu le Magiſtrat* &c.] Beau Spectacle pour des yeux tant ſoit peu philoſophiques! Le Juge conſciencieux, ſe voyant contraint de prononcer ſelon la rigueur des Loix, accorde à l'avarice ſes demandes infames, dans le même tems qu'il avertit le Plaideur avare, que ſes prétentions fondées ſelon le Droit, ne ſont pas fondées *in Foro conſcientiæ*, devant le *Tribunal de la conſcience*. C'eſt ce qui arrive tous les jours dans les Païs Chrétiens; mais le Turc n'a garde de décider un différend par une Sentence contraire à l'eſprit de l'Alcoran.

Que l'Avare eſt heureux ! Il a pour lui ſa Loi
Il eſt juſte pour elle, infâme ſelon moi.
Encor, Géronte, encor on prendroit patience,
Si l'Homme à chicaner bornoit ſon impudence ;
Les meilleurs Teſtamens aujourd'hui ſont ſujets,
A demeurer toujours des Papiers ſans effets.
Je ne te parle point de ceux que l'on ſupprime ;
Puiſqu'on a découvert l'art d'empêcher ce crime (*);
Mais celui de forcer un Héritier puiſſant,
A payer, par exemple, un legs intéreſſant,
Géronte, ſi tu ſais cet art ſi difficile,
Daigne me l'enſeigner, il me ſeroit utile.

Il

(*) *L'art d'empêcher ce crime.*] Les diverſes précautions qu'on prend d'ordinaire, en certaines circonſtances, pour empêcher la ſuppreſſion des Teſtamens, ſont des preuves manifeſtes de l'infamie du Siècle. *O turpem Humano Generi fraudis ac nequitiæ publicæ confeſſionem* ! Senec. de Benef. L. III. Cap. XV. O que cet aveu eſt honteux pour le Genre humain!

Il me conviendroit mieux, en mes triſtes revers,
Que le maigre talent de bien tourner des vers.
Il eſt vrai qu'un mortel de nulle conſéquence
Peut ſe flatter encore, avec quelque apparence,
Qu'un jour ſon héritier reſpectera ſes loix.
Mais les Riches, les Grands, les Princes & les Rois,
S'ils oſent l'eſpérer, ils couvent des chimères,
Et rendent malheureux leurs pauvres Légataires.
J'ai lu dans un Bouquin qu'un Monarque Perſan
Fit en mourant des legs à chaque Courtiſan;
Et qu'encore que la Somme en fût aſſez modique,
Son Fils, ſon Succeſſeur, ſon Héritier unique,
J'ajoute de mon chef le Roi des Chicaneurs,
Déclara que les Rois étant toujours Mineurs,

Le Teſtament royal, pourvu d'un Codicille,

Ne pouvoit qu'être nul, provenant d'un Pupille.

C'eſt ainſi que le Grand ſe moque du petit,

Et le Riche vilain du Pauvre ſans crédit.

De nobles ſentimens dignes d'une grande Ame,

On ne ſe pique plus en notre Siècle infame;

L'Interêt eſt le Dieu qui ſe fait adorer

Par ceux préciſément qui devroient l'abhorrer.

Veux-tu par des bienfaits récompenſer le zèle

D'un Parent, d'un Ami, d'un Serviteur fidèle?

Crois-moi, dès ce moment, ſans ſonger à teſter,

Va d'un devoir ſi ſaint toi-même t'acquitter (*).

Là

(*) *Va d'un devoir ſi ſaint toi-même s'acquitter.*] C'eſt un conſeil bien des fois donné; mais rarement ſuivi. J'avoue que les Donations entre vifs, ou à cauſe de mort, ſont encore ſujettes non-ſeulement à la chicane, mais à l'aperte injuſtice; cependant il s'en faut bien que la voye en ſoit ſi dangereuſe.

La bonne foi d'autrui peut nous être connue (*),
Mais auſſi s'altérer, dès qu'on nous perd de vûe:
Et la Mort, qui nous ferme & la bouche & les yeux,
Souvent du Fils ſoumis fait un ſéditieux.
Tu pâlirois d'effroi, ſi j'appuyois ma Thèſe
Par un Exemple affreux, qu'il faut que je te taiſe,
Qui prouveroit au moins qu'on ne doit pas donner
Aux hommes le moyen de pouvoir ſe damner (†).
Géronte, après cela, juge ſi la Prudence
S'oppoſe à mes conſeils. J'ai dit ce que j'en penſe;

(*) *La bonne foi d'autrui peut nous être connue.*] Pline dit à la fin de la Lettre X. Liv. IV qu'en choiſiſſant bien *ſes Héritiers*, on prend les précautions les plus ſûres; mais mon Héritier peut venir à mourir immédiatement après moi, & les Héritiers de mon Héritier ſont peut-être des gens ſans foi & ſans probité. C'eſt de quoi on a des exemples.

(†) . . . *un moyen de pouvoir ſe damner.*] Le Teſtateur qui charge ſon Héritier de payer quelques legs conſidérables, lui fournit ordinairement le moyen de ſe damner. Songez y Peres & Meres, qui voulez teſter.

Si l'on ne teſtoit plus, les Héros de Palais

Vivroient en vrais Savans, & mille gens en paix (*).

(*) *Si l'on ne teſtoit plus* &c.] S'il n'y avoit point de Teſtamens pour régler le droit des Héritiers, je ne ſai ſi l'on auroit beſoin de Tribunaux pour régler les différends des hommes; les Juges ſeroient preſque réduits à la triſte fonction d'envoyer au Gibet les Voleurs & les Incendiaires. En effet, que voit-on dans les Lanternes des Chambres, au Parquet, à la Porte ou dans la Salle du Magiſtrat? Sont-ce des Héritiers *ab inteſtat*? Non. Les Loix ont pourvu à leurs partages. On y voit les Teſtamentaires qui plaident en explication d'une clauſe ou d'un Article, les Perſonnes exhérédées, ceux qui ſe plaignent d'un teſtament fait avec loiſir, avec maturité par un Homme grave, habile, conſcienceux, & qui a été aidé d'un bon Conſeil, &c.

De la Bruyére.

EPITRE VII.

A

SANCHO PANÇA,

Ecuyer de *Don Quichotte de la Manche*, & Gouverneur, pendant un tems, de l'Iſle de BARATARIA.

Venturoſo aquel à quien el Cielo diò un pedaço de pan, ſin que le quede obligacion de agradecerlo à otro que al miſmo cielo.

D. Quix. P. ſeg. L. VIII. C. LVIII.

VIgilant Ecuyer du plus valeureux Maître,
Que jamais le Soleil en Eſpagne vit naître,
Sancho, quand tu diſois au meilleur des Griſons :
Mon Enfant (*), *tous les maux avec le pain ſont bons*,

(*) *Mon Enfant*, &c.] Sancho Pança réduit à quitter le Gouvernement de l'Iſle de *Barataria*, fut ſi malheureux la même

Tu ne disois que vrai ; l'Ane & le Philosophe,
A l'égard de la faim, sont d'une même Etoffe ;
Aux loix de la Nature également soumis,
Le Ventre est le plus grand de tous nos Ennemis.
Mais sais-tu quand le Pain est le plus délectable (*) ?
C'est quand ce n'est qu'au Ciel qu'on en est redevable ;
Le Pain, qu'on doit manger au service d'un Grand,
Est toujours bis & dur, fût-il & tendre & blanc.
Les Rois, ingénieux à dorer leurs Pilules,
Inventent tous les jours des Titres ridicules,

Pour

nuit, qu'il tomba avec son cher Grison dans une fosse profonde. Il pensa mourir de déplaisir, *dit l'Histoire*, quand il vit le lendemain son Ane couché, les oreilles abbattues, & faisant une fort triste mine. Enfin, après bien des lamentations, le bon Sancho tira de son Bissac un morceau de pain, & le donna au Grison, en lui disant : *Todos los duelos con pan son buenos. D. Quix.* P. II. L. VIII. C. LV.

(*) *Mais sais-tu quand le Pain* &c.] La Vérité contenue dans ce vers & le suivant, fait le sujet de cette Epître ; ainsi la matiére n'en étant pas nouvelle, on ne doit s'attendre à rien qui puisse avoir les graces de la nouveauté.

Pour cacher finement aux Sots ambitieux,

Ce que la Servitude a de plus odieux.

Mais *abrenuntio* : le Renard prêche aux Poules:

Marchand d'oignons, dit-on, ſe connoît en ciboules;

Je baiſe fort les mains à tous les gros Seigneurs,

Quand c'eſt pour m'aſſervir, qu'ils m'offrent des Honneurs.

Ami, j'ai vu le Loup. Malgré ſa bonne chere,

La Cour ſera pour moi le ventre de ma Mere:

Je n'y retourne plus: Chat échaudé craint l'eau;

Et je me promets bien de mourir dans ma peau.

Pain cuit & liberté (*), Sancho, c'eſt ma Deviſe:

Si je ſuis orgueilleux, je le ſuis à ma guiſe:

(*) *Pain cuit & liberté.*] Le vieux Proverbe dit : *Libertas & pain cuit*; mais le Bon-Sens veut qu'on diſe plutôt : *Pain cuit & libertas*.

A l'horreur d'obéïr aux caprices d'un Grand,

Je préfére l'honneur de vivre indépendant;

Au ſeul mot de *ſervir*, mon eſprit indocile

N'attache qu'une idée abſolument *ſervile*.

Nous devons nous munir contre la pauvreté;

Mais jamais aux dépens de notre liberté (*).

Sans elle, tout n'eſt rien, peu vaut tout avec elle:

Si mon mauvais Deſtin me vexe & me harcele,

Je

(*) *Mais jamais aux dépens de notre liberté.*] Juvénal demande à un homme qui va ſe marier:

Ferre potes dominam, ſalvis tot reſtibus, ullam?

Eſt-il bien vrai que vous preniez une femme? Quoi! n'y a-t-il point de corde à Rome? Sat. VI. v. 30. Je demanderois volontiers à un Eſclave de Cour:

Ferre potes dominum, ſalvis tot reſtibus, ullum?

Quel Démon vous poſſéde pour vous donner un Maître? N'y a-t-il pas aſſez de cordes à votre ſervice?

Heureux le mortel, qui peut dire ſincèrement avec un Poëte Latin:

Pauperiem, mollico ventreus, ſemper amavi,
Et rerum dominus, nil cupiendo, fui.

Content de peu j'ai toujours aimé la pauvreté, & je n'ai jamais manqué de rien, parce que je n'ai deſiré que ce qui dépendoit de moi.

Je me ſens aſſez fort, pour dire à mes Anons :

Mes Enfans, tous les maux avec le pain ſont bons ;

Et c'eſt ce qu'à mon ſens tout Pere raiſonnable

Devroit dire à ſes fils, en ſe mettant à table,

Quand le Ciel prend ſur lui le ſoin de nous nourrir,

Aux Faveurs d'un Mortel devons-nous recourir ;

Et, contre les attraits d'une foible eſpérance,

Troquer notre repos & notre indépendance?

Sancho, de bonne foi le troc n'eſt pas Chrétien,

C'eſt le parti qui reſte à qui ne reſte rien,

Un coup de deſeſpoir, que la miſére humaine,

Sans les erreurs du Monde, excuſeroit à peine.

En vain l'Homme de Cour, Animal glorieux,

Me vantant ſa fortune, affecte d'être heureux.

En vain il s'enrichit, ſon bonheur n'eſt qu'un Songe,
Comme il fait s'imbiber, on fait preſſer l'éponge:
A beau jeu, beau retour: il s'en mordra les doigts,
Le Diable, toujours Diable, eſt derriére la croix:
Tant va la Cruche à l'eau, qu'enfin elle ſe briſe;
Pain cuit & liberté, c'eſt ma bonne Deviſe.
Je ſai, Sancho, je ſai que plus d'un Ecuyer
A lieu d'être content de ſon joyeux métier,
Que plus d'un Serviteur, vraiment heureux de l'être,
Souvent s'érige encore en Maître de ſon Maître.
J'ai vu des Galopins, en Seigneurs transformés,
Qui s'engraiſſoient du ſang des Peuples opprimés,
Comme on voit en Eté des Chenilles écloſes,
En Papillons brillants, piller le ſuc des Roſes.

Mais les doigts de la main ne ſe reſſemblent pas.
Quand tous les jours de Dieu ſeroient des Mardis-gras,
Quand tout ce qui reluit ſeroit de l'or en barre :
Je ne veux point ramper ſous un Maître bizarre,
Qui, fier de ſon pouvoir, abuſant de ſes droits,
Pourroit me confier de très-vilains emplois ;
Et, pour comble d'horreurs, me rendre enfin complice
De ſes éxactions & de ſon injuſtice.
Un Auteur inconnu, mais homme de bon-ſens,
Compare aux gros Joueurs le Gros des Courtiſans :
Ils ſentent le péril, & rien ne les arrête,
N'ayant, *dit cet Auteur*, que leur Fortune en tête :
Ils ſouffrent conſtamment cent revers odieux,
Riſquant tout ce que l'Homme a de plus précieux,

Juſqu'à ce que trompés de toutes les maniéres,
Ils découvrent de l'Art les dangereux myſtères;
Et dès-lors, à leur tour habiles Compagnons,
De dupes, qu'ils étoient, ils deviennent fripons.
Changement naturel, ſoit dit en confidence,
Qui promet d'obéïr, promet plus qu'il ne penſe.
Souvent, quoique le cœur ſoit d'abord ferme en nous,
On ſuit le grand exemple, on hurle avec les Loups:
Et tel ſe croit encor tout auſſi pur qu'un Ange,
Qui, déja criminel, ſe veautre dans la fange;
Tel, Miniſtre à la Cour, pour le bien de l'Etat,
Fait, en homme d'honneur, des coups de Scélérat (*).
Mais,

(*) *Fait en homme d'honneur &c.*] Ce Vers auroit beſoin d'une petite Note; mais *à buen entender pocas palabras.* A bon entendeur, peu de paroles.

Mais, Sancho, ſi je plains ces Forçats déplorables,
Je ſouffre quand je vois des Sots inexcuſables,
Pour allonger d'un *Don* (*) leurs Titres faſtueux,
Tomber dans l'eſclavage au comble de leurs vœux.
Las d'être Rois chez eux par leurs propres richeſſes,
Ils cherchent des honneurs juſque dans les baſſeſſes.
Semblables aux Enfants, à ces jolis Poupons,
Qui contre des Jouets vont troquer leurs Bonbons;
Ils ſavent s'acheter, du Bien de leurs Ancêtres,
Des Noms extravagants, & ſouvent de ſots Maîtres.

Un

(*) *Pour allonger d'un* DON *&c.*] Le bon Sancho ne pouvoit ſupporter cette extravagance. Lorſqu'en qualité de Gouverneur on voulut lui appliquer le *Don*, il le rejetta avec un mépris inexprimable. *Yo imagino*, diſoit-il, *que en eſta Inſula deve de aver mas Dones que Piedras pero baſta. Dios me mantenga.* D. Quix. Part. II. Liv. VII. Chap. 45.

Un Fou, dans ſa Province à crédit honoré (*),
S'enfla de tant d'orgueil, qu'en jeune évaporé
Il quitta ſon Château, ſes navets & ſes raves,
Pour briller à la Cour, parmi d'autres Eſclaves.
Il n'y parut qu'en Fat; mais le Fat opulent,
Suivi d'un Coffre fort, y montra ſon talent.
A l'inſtant il obtint, en Seigneur de mérites,
L'Emploi de débaucher les Faquins-Paraſites;
Et s'acquitta ſi bien de cet illuſtre Emploi,
Qu'il mangea ſes Treſors, & ne ſut pas pourquoi?
Sur la foi d'un eſpoir fondé ſur ſon grand zèle,
Il devora ſes Fiefs, en Serviteur fidèle,

(*) *Un Fou dans ſa Province &c.*] Ce Fou n'eſt qu'un Etre de Raiſon, & ſi le Cenſeur en doute, qu'il relise ma Remarque ſur les Vers 99-116. de l'Epitre V.

Et s'endettant enſuite, il ſe trouve aujourd'hui
En proye aux Créanciers, non moins trompés que lui.
Ne crois pas toutefois, qu'abandonnant ſon Prince,
Le Fou deshabillé retourne en ſa Province:
Fier d'un large Ruban, qu'il a droit de porter,
Il n'eſt point de revers qu'il ne ſache affronter;
Plongé dans les horreurs de ſa conduite infame,
Comme il perdit ſes Biens, il veut perdre ſon Ame.
Que les Rois aviſés debitent leurs Rubans,
On ne me verra point au nombre des Chalands:
Je veux pondre mes œufs, foin de la Marchandiſe;
Pain cuit & liberté, c'eſt toujours ma Deviſe.
Je ne ſuis pas ſi fou de me laiſſer berner,
Dans l'eſpoir d'obtenir une Iſle à gouverner (*).

Quand

(*) *Je ne ſuis pas ſi fou* &c] Diſgrace connue de Sancho, qu'il reprochoit éternellement à ſon bon Maître.

Quand même mon Cheval ne seroit qu'une Bête ;
Libre sur mon paillier, je veux lever la crête,
Manger en paix chez moi mes Choux & mes Oignons ;
Ne connoître les Grands, qu'à peine par leurs noms ;
Et ne souffrir jamais, en mon petit Domaine,
Que le Bon-Sens pour Roi, que la Raison pour Reine.
Si je suis peu, Sancho, je suis ce que je suis,
Je n'ai que de beaux jours, & de plus belles nuits ;
Au sein d'une Famille, où mon amour m'attache,
Tous les jours sont pour moi des Nôces de Gamache (*).
Pour m'égayer l'esprit, mes murs sont tapissés
De cent Livres divers, avec choix amassés ;

Et

(*) ——— *des Nôces de Gamache.*] Riche Fermier, qui donna des nôces superbes, où le fidèle Ecuyer de *Don Quichotte* se trouva comme en son véritable élément.

Et comme j'appris d'eux, en mon Séjour champêtre,
L'Art de vivre content, ſans avoir lieu de l'être,
J'enſeigne, en m'amuſant, ce grand art à mon tour
Aux trois pauvres Marmots (*), qui me doivent le jour.
Pour prix de ma candeur, je puis peut-être encore
Compter deux vrais Amis, que j'aime & que j'honore,
Qui ſeroient ſans défaut en ce Siècle infecté,
Si l'un aimoit le Vin, l'autre l'oiſiveté.
Toujours Roger Bon-tems, je ris, je bois, je mange:
Je tire ſur le Ciel tant de Lettres de change,

Que

(*) *Aux trois pauvres Marmots* &c.] L'Ecuyer du *Roi*, dont le terrible nez fit tant de peur à Sancho, diſoit qu'il étoit entièrement réſolu de quitter le Métier d'Ecuyer errant, pour aller chez lui élever *ſes trois Enfans : Criar mis hijitos, que tengo tres, como tres Orientales Perlas. Dos tengo yo*, répondit d'abord Sancho avec vivacité, *que ſe pueden preſentar al Papá en perſona.*

Que de mon ſuperflu le Pauvre ſoulagé
Convient que mon Pain cuit vaut bien d'être mangé.
C'eſt vivre, c'eſt jouïr de ſon indépendance :
C'eſt de la volupté tirer la quinteſſence ;
Mais ne t'aviſe pas, digne Ecuyer errant,
De me prendre auſſi-tôt pour quelque Saint vivant (*).
Les Spectres & les Saints jouent d'étranges rôles,
Au Diable qui les voit, hors les Fous & les Folles.
Si je n'imite pas cet Animal mitré,
Que, pour être tondu, l'Egliſe feint châtré,

Qui

(*) *De me prendre auſſi-tôt pour quelque Saint vivant.*] Sancho ayant entendu de quelle maniére *D. Diego de Miranda* vivoit dans ſa Retraite, il le prit pour un Saint vivant, & ſe proſterna en bon Chrétien Eſpagnol devant ce ſage Campagnard. Il faut avouer que le Perſonnage de Sancho ſurpaſſe en quelque façon celui de D. Quichotte même. Ce ſeroit un défaut en tout autre Roman, & *Cervantes* s'en eſt apperçu, puiſque dans ſa Préface, Satire fine contre les Pédants, il dit au Lecteur deſœuvré : *Yo no quiero encarecerte el ſervicio que te hago en darte à conocer tan notable y tan honrado Cavallero : pero quiero que me agradezcas el conocimiento que tendras del famoſo* SANCHO PANÇA *ſu Eſcudero.*

Qui d'un riche Evêché (*), qui de vingt Prélatures,

Ne nourrit que des Chiens, & d'autres créatures :

Je ne ſuis qu'un Pécheur, mais un Pécheur ſoigneux

D'exercer les Vertus, dont il eſt amoureux ;

Et ſi la Liberté, Dame de mes penſées ;

M'accorde des faveurs, ces faveurs ſont penſées.

Qdand, ſuivant leur devoir, les Pontifes Romains,

En Peres généreux, *gratis* feront des Saints,

Parmi les Bienheureux, dignes de notre offrande,

Saint Sancho Gouverneur vivra dans la Légende.

(*) *Qui d'un riche Evêché* &c.] Autrefois les Evêques employoient ſi mal leurs richeſſes, que le célèbre H. *Grotius* en trouva l'Hiſtoire Eccléſiaſtique tout-à-fait ſcandaleuſe à lire: *Qui legit Hiſtoriam Eccleſiaſticam, quid legit niſi Epiſcoporum vitia?* Epit. p. 7. Col. 2. Certain Evêque, ſurchargé d'Abbayes & d'autres Bénéfices alla voir à Paris Mr. de Tonnerre Evêque de Noyon. Ce Prélat en reconduiſant l'autre, lui dit avec beaucoup de politeſſe : *Je ne puis trop vous honorer, car quand je vois tant de Dignitez ſur votre tête, je m'imagine voir un Cercle complet.*

Un Cœur, tel que le tien mérite tous les prix;

Plût au Ciel que les Rois, ou que leurs Favoris,

Connuſſent comme toi l'Equité naturelle,

Et jugeant nos Procès, te priſſent pour modèle!

Tout au rebours, mon Cher, c'eſt pour ſe divertir,

C'eſt pour tuer le tems, non pour ſe convertir;

Que Don Quichotte eſt lu, que même en nos Verdures (*),

L'Artiſan nous dépeint vos rares Avantures.

Je ne rougirai pas de t'avouer ici,

Qu'en me moulant ſur toi, j'ai vêcu ſans ſouci;

C'eſt

(*) ——— *que même en nos Verdures.*] Les Verdures, où les Avantures de D. Quichotte ſont repréſentées, ont encore la vogue. Quel honneur pour l'illuſtre *Michel de Cervantes*, qui mourut de miſére! Les Héros de ſon Roman ſont auſſi connus, qu'aucun Héros de l'Hiſtoire.

C'eſt de toi que j'appris, dès ma plus tendre enfance,
L'Art de perdre mon bien avec indifférence.
Et quand mes Ennemis demain viendroient en Corps
Saccager mon appanage, & m'en chaſſer dehors,
Sancho, j'en ſortirois gai, content & tranquille,
Comme on te vit entrer & ſortir de ton Iſle.
Cent baſſes au-deſſus de mes Perſécuteurs,
Si je crains des Tyrans, ce ſont ces fiers Docteurs,
Ces *Pedros Rezios* (*), ces Prêcheurs de diette,
Payez pour tourmenter mon malheureux ſquelette.
L'épouvantable nez de l'Ecuyer du *Bois*,
Me feroit moins de peur, que le vilain minois

(*) *Ces Pedros Rezios* &c.] Le *Dotor Pedro Rezio* de *Agüero*, natif du Village de *Tirteafuera*, entre *Caraquel* & *Almodobar*, fut le ſcrupuleux Médecin des Gouverneurs de *Barataria*.

De tout maudit Docteur, qui d'abord me condamne
A renoncer au Vin, pour boire une Ptiſanne;
Breuvage dégoûtant qu'inventa Lucifer,
Sans doute ſur l'eſpoir de crever dans l'Enfer.
Mais à bon Chat bon Rat: bien fin qui me rattrape;
Je ſerai plus têtu que la Mule du Pape.
Nargue des Médecins: vivent les bons Repas!
Tout Baume eſt, à mon goût, Baume de fier à bras.
Il ne peut m'importer, à quel mal je ſuccombe;
Car quand la Poire eſt meure, il faut bien qu'elle tombe.
J'attendrai cet inſtant, ſans craindre, & ſans ſonger
Par quels moyens nos jours pourroient ſe prolonger;
A tout compter, le Jeu ne vaut pas la chandelle.
S'il ne faut que mourir, c'eſt une bagatelle;

Je saurai m'acquitter de ce petit devoir,
Et dire à mes Amis : Adieu jusqu'au revoir.
Le Compliment est court, mais, quoiqu'encor vulgaire,
Pour plus d'un Courtisan très-difficile à faire ;
C'est, dis-je, un Opera pour le Peuple enyvré
Des Vanités du Monde, auquel il s'est livré.
Quand le Riche est réduit à quitter sa Famille,
Le Chameau doit passer par le trou d'une éguille.
C'est-à-dire en deux mots, que ce triste Animal.....
Mais finissons, de peur de nous expliquer mal ;
Et tenons nous pour dit, que, dans le grand Voyage,
Le Pauvre sur le Riche, a plus d'un avantage.
Oui, Sancho, mon Ami, sur cette Vérité,
Je ne demande au Ciel, que *Pain* & *Liberté*.

J'ai le Pain, grace au Ciel, & libre en ma Retraite;
Sans le secours d'autrui, ma fortune est parfaite;
Le Ciel en est l'Auteur, c'est à lui que je dois
Ce que doit le Vulgaire aux caprices des Rois.
Tout Bienfait perd son prix, & devient méprisable,
Si-tôt qu'à quelque Grand je m'en vois redevable:
Ce n'est qu'un Bien serré de mille nœuds secrets,
Qui captivant le cœur, l'accablent de regrets;
Souvent, pour éviter la noire ingratitude,
On tombe dans le crime & dans la servitude.
O Sancho! si jamais un Démon suborneur
Réveille en toi l'espoir de te voir Gouverneur,
Garde-toi de franchir le seuil de ta Cabane:
Gouverne tes Enfans, ta Thérèse & ton Ane;

Un Empire si doux vaut le plus grand Emploi,
Qu'un Noble en valetant puisse obtenir d'un Roi.
A qui s'inscrit en faux, j'oppose ma Devise ;
Pain cuit & *Liberté* ! tout le reste, est Sottise.

EPITRE VIII.

A

PARTRIGE,

Auteur célèbre d'un Ouvrage annuel, intitulé: *Almanac pour l'Année courante.*

El Cavallero pobre no lo queda otro Camino para mostrar que es Cavallero, sino el de la Virtud.
D. Quix. P. seg. L. V. C. VI.

Confident du Destin, Scrutateur des Planetes,

Partrige, enseigne-moi le Métier des Prophetes.

Je suis las d'éplucher, en mille Ecrits divers,

Les forfaits scandaleux des Grands de l'Univers.

Qui

Le Sr. Partrige, Astrologue Anglois, est si connu dans la République des Lettres, que je lui manquerois de respect, si j'affectois ici de vouloir le faire connoître. Ceux qui pourtant pourroient ignorer le mérite de ce grand Homme, n'auront qu'à consulter le *Babillard* & le *Conte du Tonneau.*

Qui lit l'Hiſtoire, lit la Satire de l'Homme,

Et j'aime trop mon tems en ſévère Econome (*),

Pour m'amuſer encore à me charger l'eſprit

De tout ce que *Rollin* compile & nous tranſcrit (†).

Tant que le juſte Ciel me permettra de vivre,

Un Teleſcope en main, le Ciel ſera mon Livre;

Et ſi je puis ſous toi, Partrige, profeſſer

Un Art que l'ignorant ſe plaît à mépriſer,

Bien-tôt nous prouverons aux Pédans-Géomêtres,

Que ſi, par le ſecours de nos ſeuls Thermomêtres,

(*) *Et j'aime trop mon tems* &c.] *Cujus unius honeſta avaritia eſt.* dont la ſeule épargne eſt honnête, dit Sénèque.

(†) *De tout ce que Rollin compile* &c.] L'Hiſtoire Ancienne de Mr. *Rollin* eſt un Ouvrage qu'on ne ſauroit aſſez louer, ni trop recommander aux jeunes gens. C'eſt de cet illuſtre *Neſtor*, qu'on peut dire avec *Quintilien* : *Supereſt adhuc & evernat ætatis noſtræ gloriam, Vir Seculorum memoria dignus.* Voici encore un homme qui fait honneur à notre Siècle, & dont le nom mérite d'être marqué au coin de l'immortalité.

Un Fat prédit du tems les changemens divers,
Le Sage, aux yeux duquel tous les Cieux ſont ouverts,
Sur des Calculs éxacts, non moins que ceux d'Euclide,
Déchiffre l'Avenir, d'une façon ſolide.
Je ſuis du Grand Cardan Diſciple ſtudieux (*),
La Lune en plein midi ſe préſente à mes yeux.
C'eſt elle qui m'apprit, en tournant ſur ſon axe,
Que la Pologne encor ſe joindroit à la Saxe;
Que l'Italie en feu recevroit d'autres Loix;
Et que l'Europe ainſi verroit de nouveaux Rois.
C'eſt encor peu: j'ai vu clairement dans Mercure
De *Mercy* foudroyé l'imprudente Avanture;

Dans

(*) *Je ſuis du Grand Cardan* &c.] Cardan ſe vantoit de voir toujours la Lune, même en plein midi. Feu Mr. Leibnitz en faiſoit un cas ſingulier, auſſi-bien que de *Cyrano de Bergerac*.

Dans Jupiter, j'ai vu les Cortes enragez,
Et demander un Roi, qui pourroit les vanger.
Cent fois j'ai vu dans Mars le Sort de la Lorraine (*),
Destinée à l'honneur de doter une Reine:
Et j'oſe me vanter d'avoir vu dans Vénus,
Par des Bonnets fourrez ces Turbans abbattus.
On dira qu'à chaque dit je vante mes lumiéres,
Que preſque en tous les lieux des hommes ordinaires,
La Gazette à la main, ſans autres Inſtrumens,
Ont prédit avec moi tous ces Evénemens.

(*) *Le Sort de la Lorraine.*] Les Politiques ont bien pu prévoir le Sort de la Lorraine. Mais, excepté les Astrologues, perſonne n'a prévu que les Habitans de l'Iſle de Corſe, au lieu de prendre de juſtes meſures pour la Liberté, imiteroient les Grenouilles de la Fable: juſqu'ici on peut dire: *Rana Ranam vidit, alacris ille ſaltu ſuper ſum Tigillum.* Conf. l'Hydre. *Pauci noſtri illius ſaltu ſuperati, quos dehinc aſpero corripere copit ſingulos*, dit-on un jour les Habitans de Gênes.

Frivole objection! Chicane puérile!
Tel a su bien juger; donc suis-je malhabile?
Ou croit-on suffisans des effets du Hazard,
Pour sapper aussi-tôt les Fondemens d'un Art?
Nous n'avons pas pour nous le Bon-Sens, je l'avoue,
Et contre la Raison notre Système échoue (*);
Mais si ce franc aveu doit nous humilier,
Si sur ce point chacun cherche à nous décrier;
Qu'on dise donc aussi que la plûpart des Prêtres,
Ou sont des Idiots, Partrige, ou bien des Traîtres.
Quoi!

(*) *Nous n'avons pas pour nous* &c.] Les Philosophes qui avouent d'eux-mêmes que leurs Systêmes choquent le Bon-Sens, sont au moins estimables par leur rare sincérité, & par l'hommage qu'ils rendent à l'Evidence. Les vrais Astrologues ne se contentent pas de convenir que leur Systême est au-dessus de la Raison, ils avouent volontiers qu'il est contre la Raison. Si je ne me trompe grossiérement, il y a quelque chose de noble dans une confession de cette nature.

Quoi! lorſqu'un Animal (*), burleſquement vêtu,
Me ſoutient que ſes doigts ont l'énorme vertu
De créer ſur le champ, par un Myſtère étrange,
Des Etres increés, qu'il adore & qu'il mange,
Ce Théophage affreux ſera cru ſur ſa foi!
Et dès que je ſoutiens que j'ai vu, que je voi
Le Sort de l'Univers écrit dans les Planetes,
On me reprochera de conter des Sornettes!
Ou le Prêtre eſt en droit d'inſulter au Bon-Sens.
Nous trouverons toujours de ſecrets Partiſans,

Et

(*) *Quoi! lorſqu'un Animal* &c.] Ce n'eſt qu'à regret que je m'exprime de la ſorte; mais comme les Partiſans du Syſtême de la Tranſubſtantiation ne ménagent pas leurs termes, en parlant de l'Aſtrologie Judiciaire, j'eſpére qu'on me pardonnera l'aigreur de l'expreſſion. Il eſt certain que l'Aſtrologie Judiciaire eſt reſpectable par ſon ancienneté; ſi elle a eu le malheur de tomber dans le mépris, c'eſt la Réformation qui en a été la principale cauſe.

Et je me trompe fort, Partige, ou bien l'Eglise,
Pour ſon propre interêt, ſous main nous favoriſe.
Nous avons le talent d'intimider les Sots (*),
A des Foux alarmés nous rendons le repos :
Et ſans nous expliquer, ſemblables aux Cometes,
Nous faiſons treſſaillir les plus illuſtres Têtes ;
Rome a beſoin de nous, voudroit-elle aujourd'hui,
Preſque ſur ſon déclin, rejetter notre appui ?
Ce qui me rend confus, me ſurpaſſe & m'afflige,
C'eſt qu'en toutes les Cours je vois qu'on nous néglige.

Et

(*) *Nous avons le talent d'intimider les Sots.*] Jean *Stoffler*, Aſtrologue Allemand, dénonça un grand Déluge pour l'année 1524, & jetta la terreur dans toute l'Europe. Les Princes, les Savants mêmes, en furent intimidés. Voyez *Bayle*, Art. de *Stoffler*. En Angleterre vers le milieu du Régne de la Reine Anne, nos Aſtrologues firent prodigieuſement du bruit ; & il n'y a pas long-tems qu'en Hollande le Peuple fut tellement alarmé, ſur une ſimple prédiction, que les Magiſtrats furent obligés de prendre des meſures pour le raſſûrer.

Et que nos Souverains ſont aſſez imprudens,

Pour placer des Nigauds parmi leurs Confidens.

Puis-je voir ſans chagrin, que mon auguſte Maître,

Ce Prince ſi clément, qu'il en ceſſe de l'être (*),

A ſa honte éternelle, & pour notre malheur,

Conſulte un Violon (†), conſulte ſon Tailleur;

Et ſouvent ſur l'avis d'un ſeul Valet de Chambre (‡),

Hazarde le Salut d'un Corps dont je ſuis Membre?

Puis-

(*) *Ce Prince ſi clément* &c.] Ce Prince ſi clément eſt encore un Etre de raiſon. Je n'ai pas l'honneur de ſervir, mais, à l'exemple de mes Freres en Apollon, qui ſe forgent des Maîtreſſes en l'air, je me donne ici un Maître, qui n'exiſte que dans mon imagination poétique.

(†) *Conſulte un Violon*] Martial diſoit que pour faire fortune à Rome, il falloit être Violon Epig. 56. Liv. 5.

(‡) *Et ſouvent ſur l'avis d'un ſeul Valet de Chambre*] En tout tems Meſſieurs les Valets de Chambre ont eu beaucoup de crédit ſur les Princes. L'infame *Ptolomée*, Roi d'Egypte, avoit à ſon ſervice un Favori nommé *Pothin*, qui étoit Valet de chambre & Premier Miniſtre. Voyez *Plut. Vie de Pompée.*

Puis-je voir ſans douleur, qu'un chetif Ecrivain,
Qui griffonna jadis pour un morceau de pain,
En Miniſtre d'Etat, ou plutôt d'induſtrie,
Se gonfle d'arrogance, & pille ma Patrie?
O qu'il eſt triſte & dur de tolérer un Fat,
Qu'on érige à la Cour en Pivot de l'Etat,
Tandis qu'un noble Eſprit, plongé dans l'infortune,
S'occupe à contempler les Phaſes de la Lune?
La Prudence des Grands ſur-tout doit éclater
Dans le choix des Sujets qu'ils daignent conſulter(*);

Et

(*) *La Prudence des Grands ſur-tout doit* &c.] C'eſt de quoi *Machiavel* avertit les Princes. Faute d'un Machiavel Italien, nous citerons en Latin le paſſage: *Non eſt minimi momenti in Miniſtrorum delectu habendo Principis acre judicium, cum ad eorum electionem illius de prudentia judicium fiat. Primo enim omnium, quam de Principe ducunt homines conjecturam, ab iis potiſſimum capiunt quos circum illum verſari cognoſcunt.* C. XXII. Il importe extrêmement à un Prince de bien choiſir ſes Miniſtres; parce qu'on juge d'abord de ſon mérite par celui des perſonnes qu'on voit qu'il honore de ſa confidence.

Et d'où vient, mon Cher, voyons-nous tant de Cuiſtres,
De Fous & d'Ignorans, transformés en Miniſtres ?
La plus forte raiſon que je ſache en donner,
C'eſt que nos Souverains, nés pour nous gouverner,
A ce pénible emploi ne voulant point deſcendre,
Ils en laiſſent le ſoin à qui veut bien le prendre.
Or le Faquin hardi ſait l'art d'eſcamoter
Les Rênes de l'Etat, dès qu'il les voit flotter.
Soudain Maître abſolu, Diſtributeur des Graces,
Il décharge les Siens du poids de leurs Beſaces :
Ce n'eſt que dans les Siens qu'il rencontre à la fois
Tous les Talents requis, pour bien ſervir les Rois ;
Ajoutons, que la peur d'une chûte ſubite
L'oblige d'écarter le dangereux mérite.

Ainſi qu'un Florentin bannit en ſage Epoux
Les Rivaux pétulans, dont il ſe ſent jaloux:
Le Favori craintif, dans les Conſeils du Maître
N'admet que des Grimauds, indignes d'y paroître;
Les Sots ont parmi nous, à peu près, le bonheur,
Qu'ont les Nègres châtrés auprès du Grand-Seigneur.
Tout eſt bien cependant, ſi j'en crois un Poëme (*),
Où les vers les plus beaux font un vilain Syſtême:
TOUT EST BIEN SOUS LE CIEL, les Fourbes & les Fous
Sont autant d'Inſtrumens, qui travaillent pour nous;

L'Au-

(*) —— *ſi j'en crois un Poëme.*] *Eſſay ſur l'Homme par Mr. Pope.* La Poëſie des quatre Epîtres qui juſqu'ici compoſent ce Poëme, eſt certainement toute divine; mais il s'en faut bien, que le Syſtême en ſoit auſſi divin. J'honore, comme je *dois*, le mérite diſtingué de Mr. Pope: je le reconnois pour un grand Poëte; mais je prends la liberté de ne pas le prendre pour le premier Philoſophe de ſon Païs. Si je me trompe, ce n'eſt pas ma faute, ſelon le Principe de Mr. Pope même.

L'Auteur de l'Univers romproit ce grand Ouvrage,
Si je devenois riche, & Milord Pierre ſage (*).
Mais qu'on verroit bien-tôt, mon Frere en Apollon
Retracter ſes beaux vers, dans le Sacré Vallon,
Si quelque fier Tyran, par ſa toute-puiſſance,
Le forçoit d'épouſer la Sœur de la Science (†)!
L'Homére des Anglois (‡) ſemble un Enfant gâté,
Qui toujours bien nourri, toujours plein de ſanté,
Croit que l'enfant voiſin, qu'on trépane & qui crie,
N'eſt qu'un petit méchant, digne qu'on le châtie.

(*) —— *& Milord Pierre ſage.*] Milord Pierre, prétendu Frere aîné des Chevaliers *Martin* & *Jean*. Voyez l'Epître IX.

(†) —— *la Sœur de la Science*] La Pauvreté. *Neſcio*, dit Petrone, *quomodo bona mentis Soror eſt Paupertas*. Par malheur les deux Sœurs ſont d'ordinaire inſéparables, & ne devroient jamais être enſemble.

(‡) *L'Homére des Anglois* &c] Mr. Pope a traduit Homére.

Sur le ton de Leibnitz (*), que Pope en vers pompeux
Prêche aux Craſſus du tems ſon Fataliſme affreux.
Tandis que les Vertus auront le ſort des Vices,
Que les Rois nous feront adorer leurs caprices,
Qu'on verra des Chevaux en Conſuls érigés,
Et les Sages haïs, les Savans négligés;
Diſons que TOUT VA MAL, & plaignons la miſère
Du digne Hortalus (†), qui rencontre un Tibère.

Le

(*) *Sur le ton de Leibnitz* &c.] Feu Mr. Leibnitz étoit grand *Fataliſte*, au moins dans ſes Ecrits, ainſi qu'en ſes diſcours. Notez qu'il étoit riche, & que Mr. Pope l'eſt puiſſamment aujourd'hui.

(†) *Du digne Hortalus* &c.] M. Hortalus étoit petit-fils de l'Orateur Q. Hortenſius, & par cette raiſon Auguſte l'avoit obligé de ſe marier, de peur qu'une Famille ſi eſtimable ne s'éteignit. Mais après la mort d'Auguſte, le digne *Hortalus*, avec ſes quatre fils, tomba dans une affreuſe miſère, & s'addreſſa au Sénat, pour être ſoulagé dans ſa pauvreté. L'inclination du Sénat lui attira préciſément un refus deſolant de l'infame Tibère. Ce Monſtre, ſe voyant à la fin obligé d'appaiſer le Sénat qui murmuroit, donna de très-mauvaiſe grace

Le Pain n'eſt pas, dit-on, le prix de la Vertu.
J'y conſens; mais le Pain ne ſeroit-il pas du
Au Savoir éminent d'un Perſonnage illuſtre,
Que Dieu ne créa point pour travailler en Ruſtre?
Nous devons abhorrer le lâche Souverain,
Dans les Etats duquel le Savant meurt de faim;
Le Savant, au-deſſus du Deſtin qui l'accable,
En Philoſophe altier, toujours inébranlable,
Doit ſouffrir ſans ſe plaindre, & croire qu'il eſt né,
Pour bien repréſenter un Sage infortuné.
Dans ſon étui de chair, ſi mon Ame eſt tranquile,
Et ſi, par mon Savoir, je ſuis au Monde utile,

une certaine Somme d'argent aux enfans de *Hortalus*. Tacit. Liv. II. Tout cela étoit dans l'orde, tout cela étoit bien, ſuivant le Syſtême favori de Mr. Pope, qui ne connoit Tibère que par l'Hiſtoire.

J'ai le Bien qu'il me faut, & j'exerce l'Emploi
Le plus avantageux, le plus noble pour moi.
Aujourd'hui je comprends pourquoi la Providence
D'un Monſtre vicieux tolère l'impudence,
Et ſemble conſentir que le Juſte abattu
Ne rencontre jamais le prix de ſa vertu.
Le Ciel, pour mieux punir à la fois tous les crimes,
Au plus affreux des Jours réſerve ſes victimes,
Et ne pouvant ici, dans ce Monde odieux,
Aſſez récompenſer les Mortels vertueux;
Rien n'étant, dis-je, ici digne des vœux du Sage,
Son Bonheur ne l'attend qu'au céleſte Héritage.
Un Sceptre, c'eſt beaucoup aux yeux du vil Mondain,
Ce n'eſt qu'un Bâton ſec aux yeux d'un Eſprit ſain.

Qu'eſt-

Qu'eſt-ce qu'un Trône d'or? qu'eſt-ce qu'une Couronne?
Jugeons-en par tous ceux à qui le Ciel les donne.
Ne rougiſſons donc point de nos calamités,
Signes ſouvent certains d'aimables qualités;
Faiſons plutôt rougir ces vilains Aléxandres,
Trop meſquins pour gager d'habiles Ariſtandres.
Prédiſons hardiment, que nous verrons mourir
Ces Arts, que nos Ayeux virent naître & fleurir;
Que ſi Dieu ne finit le Régne des Avares,
Nos Neveux ne verront que des Siècles barbares.
Travaillons de concert, uniſſons nos efforts,
Pour ceux qui nous croiront, lorſque nous ſeront morts.
Partrige, à quelque point que le Sort nous opprime,
Des Races à venir ménageons-nous l'eſtime;

Bravons ces tems fâcheux, & dans nos Galetas,

Plus grands que bien des Grands, faiſons des Almanacs.

EPITRE IX.

AU

CHEVALIER MARTIN (*).

Cœpisti melius quam desinis : ultima primis
Cedunt ; dissimiles hic Vir & ille Puer.

Ovid. Her. Ep. IX. Dejan. Herc.

Quelle différence entre vos premiéres & vos derniéres années ! Vous avez débuté en vrai Héros, & vous ne finissez pas seulement en homme.

De quel œil voyez-vous, Martin, vos Protecteurs,
Jadis brûlans de zèle, aujourd'hui deserteurs,

(*) Je dois avertir ici le Lecteur, qu'il peut s'épargner l'ennui de lire cette Epître, s'il ne sait à fond l'Histoire des trois Freres jumeaux, *Pierre*, *Martin* & *Jean*, qui vinrent au monde d'une maniére si miraculeuse, que la Sage-Femme même n'a jamais su dire, qui des trois étoit l'aîné ; de sorte que chacun prétendant l'être, ils se disputent le droit d'aînesse.

Proſternés humblement aux pieds de Milord Pierre,
Vous accabler d'affronts, devant toute la Terre?
Jadis jeune & ſans nom, mais ferme & courageux,
Dans les tems les plus durs, les moins avantageux,
Vous vous vîtes le Chef d'un Parti formidable;
De tant de cœurs unis Conducteur redoutable,
Vous fites ſeul trembler votre Frere Docteur,
Le Valet des Valets, & pourtant Empereur.
Vous ſutes enlever à ce terrible Sire
De riches Adhérens, ſoutiens de ſon Empire;
Mais le Traître (*), à ſon tour, vous enlève aujourd'hui
Ses anciens Partiſans, qui faiſoient votre appui.

Et

(*) *Mais le Traître* &c.] Le Chevalier Martin a fait en effet des pertes énormes qu'il ne réparera jamais, à moins d'une étrange Révolution. C'eſt encore une vérité que depuis

Et vos vrais Défenſeurs, parmi vos Adverſaires,
Vont fournir contre vous les Treſors néceſſaires.

Vous me direz, Martin, que lorſque l'Interêt
Vous débauche un Patron, vous ſuborne un Sujet,
Vous voyez ſans douleur vous trahir par des Lâches,
Dont le maſque infernal cachoit d'infames taches:
Que Pierre, en acquérant des Cœurs ſi vils, ſi bas,
A ſon grand deshonneur, fait de mauvais achats;
Qu'il ne vous nuiroit plus, ſans ſes noires intrigues,
Ou ſi ſes Enrôleurs n'étoient des Fous prodigues.

Sans contredit, Martin, on doit peu regreter
Le Mortel qui ſe vend à qui ſait l'acheter:

Tout

peu Milord Pierre a ſu tirer des Sommes éxorbitantes des Defenſeurs du Parti de Martin, pour abîmer ce pauvre Chevalier.

Tout ſon ſang eſt maudit; j'abhorrerois mon Pere,
S'il portoit en ſon Corps une Ame mercenaire.
Mais le Patron perdu, bien-tôt Perſécuteur,
Croit qu'en vous abîmant, il ſauve ſon honneur:
Paſſant le Rubicon, Céſar il ſe déclare;
Et le Héros n'eſt plus qu'un Oppreſſeur barbare.
Vous ne l'ignorez point, Martin, & cependant
Vous vous laiſſez régir, en Vieillard radotant.
Pouvez-vous me nommer, ſans rougir d'infamie,
L'unique Directeur de votre Economie (*)?
Vous devez avouer, que ce beau Directeur,
En vous abandonnant, vous traita d'Impoſteur.

Vous

(*) *L'unique Directeur* &c.] Comme la conduite du Chevalier Martin, envers le Directeur de ſon Economie, eſt des plus ſurprenantes, j'employe le terme d'*Economie*, non dans le ſens ordinaire, mais dans celui que Mr. Saurin lui donne dans ſes Sermons; & c'eſt de quoi j'ai du encore avertir le Lecteur.

Vous devez convenir, qu'il ne vous enviſage
Que comme un Fourbe inſigne, un Pilleur d'héritage:
Qu'il vous croit un Larron tout chargé de butin,
Et, pour comble d'horreurs, l'Epoux d'une Catin(*).
Vous oſez néanmoins, ſans honte, ſans rancune,
A lui ſeul confier toute votre Fortune;
Tandis que plein d'aigreur, ſoupçonneux & jaloux,
Au plus fort du danger, vous éloignez de vous
JEAN votre ferme appui, JEAN votre tendre Frere,
Qui, toujours bienfaiteur, vous aime & vous révère;

Ce

(*) *Et, pour comble d'horreurs, l'Epoux d'une Catin.*] Catin, diminutif de Catherine, eſt un nom de Baptême de l'Epouſe du Chevalier Martin. Milord Pierre, qui n'eſt pas le Seigneur le plus poli de ſon tems, donne ordinairement à ſes Belles-Sœurs certains noms connus, que certaines perſonnes s'attiſent avec plaiſir, mais ne portent qu'avec peine.

Ce Frere, que le Ciel a bien voulu benir,
Ce Frere, qui ſans vous a pu ſe ſoutenir,
Et qui, du Frere-Lord bornant ſeul la Puiſſance,
Vous offre vainement une étroite Alliance.
Sur vos ſeuls Préjugés fomentés par Satan,
Vous ne ſauriez, Martin, ſouffrir l'aſpect de Jean.
Quoiqu'il ſoit en effet l'Antipode de Pierre,
Et quoiqu'ainſi que vous, il lui faſſe la guerre,
Négligez-vous jamais aucune occaſion
De lui marquer juſqu'où va votre averſion?
Mais ſur quoi, notre Ami, fondez-vous cette haine?
L'Habit uni de Jean vous cauſe la migraine.
Vous voudriez le voir, tel qu'il fut autrefois,
Auſſi brodé que vous, dans le vieux goût Chinois.

Vous

Vous voudriez lui voir, ſur toutes les coutures,
Un ridicule amas de groteſques Figures (*):
Sur-tout vous éxigez que Jean ſur votre ton
Beniſſant ſon pain ſec, le transforme en Mouton:
Que ſoupant à midi, les Cierges ſur la table (†),
Il trouve de ſon pain la viande admirable;

Et,

(*) *Un ridicule amas de groteſques Figures.*] L'Hiſtorien des trois Freres en queſtion, rapporte que Martin, pour réformer ſon habit, & pour le rendre tel qu'il devoit être ſelon le Teſtament de leur Pere, abattit de ſon juſteau-corps toute une poignée d'*Eguillettes*, & qu'il en arracha plus de douze aunes de *frange*; mais l'Hiſtorien ſemble en cet endroit, comme en bien d'autres un peu trop prévenu en faveur de Martin. Ce Chevalier garda, & conſerve encore aujourd'hui, une bonne portion de *Franges* & d'*Eguillettes*. Les Broderies à la Chinoiſe ſont ſes ornemens favoris, pour amuſer le petit Peuple.

(†) —— *les Cierges ſur la table.*] Le Chevalier Martin ſe croiroit empoiſonné, s'il avoit fait un Repas, ſans deux groſſes & longues bougies, qu'il allume en plein midi, au beau milieu de l'Eté. On lui a fait comprendre le ridicule de cette dépenſe, & qu'il feroit bien d'épargner cet argent en faveur des pauvres; mais il n'eſt pas homme à ſe laiſſer diſputer un bout de chandelle. Il imite en petit le Frere-Lord, qui conſume ſeul plus de cire, que tous les Monarques enſemble.

Et, comme ſur ces points Jean ne peut obéïr,
Vous vous croyez toujours en droit de le haïr.
De grace, Chevalier, gardez pour vous vos Franges,
Brochez ſur votre Habit cent Figures étranges,
Impoſez à vos Sens, trouvez en chaque pain
Un Gigot de Mouton, auſſi friand que ſain;
Mais ne prétendez pas, qu'un ſage & digne Frere,
Adopte votre goût, ſur la foi d'un Myſtère (*),
Dont, malgré tout le jeu de vos diſtinctions,
Vous ne ſauvez jamais les contradictions.
Déja, Martin, parmi vos meilleurs Domeſtiques
Le Bon-Sens a gagné des Eſprits pacifiques,
Qui

(*) —— *ſur la foi d'un Myſtère.*] Le Myſtère de Martin contient la moitié du Myſtère de Pierre, & une partie du Syſtême de Jean. Un Italien qui en raiſonneroit bien, diroit proverbialement: *Un poco de l'uno, un poco de l'altro.*

Qui vous diront tout haut, que Jean donnant ſon Pain,
Non comme un mets exquis, inviſible & divin,
Mais comme un Pain réel, comme un Pain ſalutaire,
Vous avez tort, Martin, d'en blâmer votre Frere.
Oui, vous pouvez chez Jean ſouper en ſûreté;
Et ſi Jean n'oſe point goûter votre Pâté,
Sa peur, ſoit qu'elle ſoit fondée ou puérile,
Ne doit pas contre lui vous échauffer le bile.
Suivez le Teſtament de l'Auteur de vos jours,
Comme vous l'entendez, ſans chercher des détours;
Et pour l'amour du ſens de quelque Phraſe obſcure,
N'étouffez point en vous la Voix de la Nature;
En Fils obéiſſant, ne vous ſéparez pas
Du Frere qui vous reſte, & qui vous tend les bras.

Et pendant que, Martin, comme un Vieillard crédule,

De Valets raiſonneurs eſclave ridicule,

Vous gobez l'hameçon, vos Fermiers triomphans

Sont Maîtres abſolus du Sort de vos Enfans.

On diroit qu'accablé du poids de vos diſgraces,

Le deſeſpoir vous rend inſenſible aux menaces,

Et qu'en votre fureur, le Bouclier de Jean (*)

Vous paroît plus honteux que le Joug d'un Tyran.

Au

(*) ——— *le Bouclier de Jean* &c.] Martin, en plus d'une occaſion, s'eſt fort avantageuſement couvert du Bouclier de Jean; mais ſans lui en témoigner la moindre reconnoiſſance. Au contraire, il fait voir que Tacite a eu raiſon de dire au quatrième Livre de ſes Annales: *Beneficia uſque eò læta ſunt, dum videntur poſſe exſolvi; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur.* Les bienfaits ſont agréables tant qu'on croit pouvoir les reconnoître; mais dès qu'ils ſont de nature à faire perdre cette eſpérance, on ne ſe contente pas d'être ingrat, on hait ceux de qui on les a reçus. Il faut que l'Homme ſoit un Animal bien enclin à l'ingratitude, puiſque ce qui devroit le rendre plus reconnoiſſant fait un effet ſi contraire ſur ſon eſprit!

Au Lord perſécuteur, qui vous tend mille pièges,
Vous donnez contre vous, chez vous des Privilèges (*):
Au Lord, qui vous chaſſe du Foyer paternel,
Vous témoignez chez vous un amour fraternel:
Et vous ſouffrez de lui, de votre Antagoniſte,
Ce qu'un vil Gargotier, ce qu'un pauvre Aubergiſte
Ne ſouffriroit jamais du plus riche Seigneur;
Tandis que Frere Jean, ce généreux Vengeur,
Ce noble Compagnon de vos longues ſouffrances,
Eſt l'éternel objet de vos impertinences.

(*) *Vous donnez contre vous, chez vous des Privilèges.*] Je pourrois alléguer ici vingt Privilèges, les uns plus extravagans que les autres, accordés à Pierre par Martin même, contre les interêts de ſa Maiſon; mais le Lecteur inſtruit en trouveroit le détail inutile.

Honteusement banni, comme un Chef de Filous,
Qui vous auroit déja volé quelques Bijoux,
Il n'oseroit toucher le seuil de votre Porte,
Que de vos Estafiers la brutale Cohorte
Ne le chasse à l'instant, ne lui prouve soudain,
Que le Démon de Pierre est l'Esprit de Martin.
Cependant quand le Lord, en ses accès de rage,
Tel qu'un Dogue écumant, parcourt votre Héritage,
Et terrasse à vos yeux les Manans épendus,
Vous envoyez chez Jean tous ces Rustres mordus (*),

Avec

(*) *Vous envoyez chez Jean tous ces Rustres mordus.*] Témoins ceux que Martin envoya, il y a quelques années, à Jean qui les reçut à bras ouverts, comme un bon Oncle reçoit des Neveux misérables. Ces pauvres gens portoient des Chapeaux verds, Symboles de liberté flottante. Les Polissons de la Maison de Milord, disoient que c'étoient des *Marlequins Allemands*. En effet, la plûpart d'eux étoient habillés dans le goût de *Hans Wurst*.

Avec bon Paſſeport, accompagné d'un Ordre
De nourrir deſormais ceux que Pierre a ſu mordre.
Vous oſez ſuppoſer, que Jean, le Roi des Fous,
En Quaker abruti, ſouffrira tout de vous:
Qu'aux dépens de ſes Gens, il ſoignera les vôtres,
Et cuira des Pâtés, au goût de vos Apôtres;
Mais ſoyez averti, Compere, que l'Orgueil,
Quand il ne peut plus croître, eſt près de ſon cercueil.
La Charité de Jean, d'ailleurs inépuiſable,
Pourroit contre un Brutal devenir raiſonnable:
Songez que Maître Pierre, en tout tems cauteleux,
Eſt le plus intrigant, de tous les Boute-feux.
Défiez-vous enfin des fraſques qu'il vous ſouffle,
Pour vous réduire encore à baiſer ſa Pantouffle;

Sinon, je vois finir un long Triumvirat,

Et d'échec en échec, Martin, vous ferez mat.

EPITRE X.

AU

GRAND DIAMANT (*),

Animâ Hominis quæſita maxime placent.

Plin. Hiſt. Nat. Lib. IX. Cap. XXXV.

Rien ne plaît tant que ce que les hommes ont été chercher ſous un autre Soleil au péril de leur vie.

REjetton du Soleil, Etoile ſur la Terre,
A mes ſtoïques yeux tu nès rien qu'une Pierre,

(*) C'eſt au Grand Diamant, ainſi nommé par excellence, que j'addreſſe cette Epître, contre la fureur d'étaler des Bijoux. On ſait que Mr. Pitt, Anglois de Nation, apporta ce merveilleux Diamant en Europe, & qu'il trouva le moyen de le vendre à la Couronne de France. Gayot de Pitaval aſſûre, que ce Diamant acheté par le Duc d'Orléans, Régent de France, s'appelle *Pic*, du nom de l'Anglois qui le vendit deux Millions cinq cens mille Livres. *Eſprit des Converſ. agréabl.* Tom. I. p. 171.

A ces honteux témoins de notre extravagance,
Qui, pour surcroît d'horreurs, corrompent l'Innocence.
Oui, mon beau Diamant, sans les Fous & les Rois (*),
Tu vaudrois encor moins qu'une Fève ou qu'un Pois;
Sans les Rois, sans les Fous, quel Mortel raisonnable
Te tireroit jamais de la boue & du sable?
Si tu pouvois parler, surpris de notre erreur,
Tu dirois bonnement, on me fait trop d'honneur:

„ Mor-

(*) ——— *sans les Fous & les Rois.*] C'est Pline le Naturaliste qui remarque, Liv. XXXVII. Chap. 6. que c'est la passion d'un chacun, & sur-tout celle des Rois, qui fait le prix des Joyaux: *Singulorum enim libido singulis pretia facit, & maximè Regum.* Au reste, je n'espére pas qu'on se scandalise de trouver ici, comme aux Echêts, les Fous si près des Rois, puisque le Proverbe Grec: Βασιλεὺς ἢ Ὄνος, Roi ou Ane, & le Proverbe Latin: *Aut Regem aut Fatuum nasci oportet*, ne scandalisent personne. Il est très-permis aux Rois & aux Princes Souverains d'employer des Sommes considérables à l'achat des Bijoux; mais lorsque des Particuliers y font des dépenses énormes & royales, ces Particuliers sont des Fous de la premiére classe. qu'on ne doit point épargner, *duo cum faciunt idem, non est idem.* Ce lieu commun vaut un Traité entier, par où je finirai ma remarque.

„ Mortels, détrompez-vous, je ne ſuis qu'une Pierre,
„ Au-deſſous du Criſtal, au-deſſous de ce Verre,
„ Dont vous formez du moins des Vaſes curieux;
„ Quel profit tirez-vous de mon corps radieux? "
Tu parlerois ainſi; mais l'Homme incorrigible
Eſt en ſes préjugés un Héros invincible.
Tout Ruſtre que je ſuis, à force de Joyaux,
Je gagnerai le Pape avec les Cardinaux,
Le Turc & ſon Serrail, & tous ſes Janiſſaires.
Si j'étois entourré de riches Lapidaires,
J'attirerois les yeux des Beautés de nos Cours,
Plutôt qu'un Adonis environné d'Amours.
Non que l'Interêt ſeul détermine les Belles:
Le Démon, qui connoît leurs pentes naturelles,

Sans

Sans doute a su cacher, par quelque enchantement,
Un pouvoir *attractif* (*) en chaque Diamant:
Lui qui, par le moyen d'une Femme ordinaire,
Séduisit, comme on sait, notre commune Mere.
Quoi qu'il en soit enfin, ces pures gouttes d'eau,
Qu'endurcit par hazard le céleste Flambeau,
Ont un pouvoir fatal sur le cœur de nos Dames (†),
Et même, à cet égard, de grands Hommes sont Femmes (‡).

Je

(*) *Un pouvoir attractif* &c.] Dans le sens de la Philosophie *Newtonienne*. Voyez *Newt. Optic.* Lib. III. Quæst. 31.

(†) *Ont un pouvoir fatal sur le cœur de nos Dames.*] Telle, qui résista à des Sommes exorbitantes, succomba à l'aspect d'un Diamant d'un prix médiocre. Les Chroniques Galantes en font foi. Voyez, par exemple, *La Sage Galante*.

(‡) ——— *de grands Hommes sont Femmes.*] J. César l'étoit bien à cet égard.

Je sai que la Vertu souffre des ornemens,
Que le Tyran des mœurs, fertile en changemens,
Nous impose des Loix, que le Bon-Sens abhorre;
Mais, & quoi que ce soit que l'Orgueil faise éclôre,
Tout éclat emprunté suppose des défauts,
Et, dans un certain sens, tous les Brillans sont faux.
„ Parlez, *me dira-t on*, parlez de vos Fadaises:
„ Les Brillans les plus faux, ce sont vos Antithèses;
„ Les Rois n'ont jamais tort, & c'est s'émanciper,
„ Que de croire un moment, qu'ils pourroient se tromper.
„ Taisez-vous, vil Rimeur, Rebut de la Fortune,
„ Votre Muse hypocrite est yvre de rancune;
„ Ainsi que vos pareils vous aimez à prêcher,
„ Depuis qu'on vous priva du pouvoir de pécher.

„ Phi-

„ Philoſophe à regret, malgré vous Miſantrope,

„ Vous oſez imiter l'un des Renards d'Eſope;

„ Mais le Traître écourté fit en vain ſa leçon,

„ Chacun garda ſa queue, & chacun eut raiſon. "

Brillez, Fous opulens, brillez, je vous admire:

Vantez-moi vos Joyaux, ces preuves du délire;

Et vous me convaincrez, pour prix de votre argent,

Que le Sot riche eſt ſot, plus qu'un Sot indigent.

Vous, Dieux de l'Univers, l'Uſage vous convie

A marquer la Grandeur au coin de la Folie:

L'Uſage, ce Tyran non moins puiſſant que Vous,

Vous condamne à gémir ſous le poids des Bijoux.

Mais, ô Rois, ſi la Pompe a pour vous tant de charmes;

Qu'elle ne coûte point nos ſoupirs & nos larmes!

Songez que lorsqu'un Prince écorche ſes Sujets (*),
Pour garnir de Joyaux ſes triſtes Cabinets,
Il s'ote le moyen de briller dans l'Hiſtoire :
Ses Treſors terniront ſon luſtre & ſa Mémoire;
Et le Peuple aux abois ne voit qu'avec horreur
Tous ces ſuperbes Riens, qui cauſent ſon malheur.
Et moi, qui dois jouer ſur ce vaſte Théâtre,
Le Rôle impertinent de ſimple Gentillâtre,
Ne choquerois-je pas tout homme de bon-ſens,
Si, victime du Luxe & des modes du Tems,

(*) *Songez que lorsqu'un Prince* &c.] Rudolphe II. Empereur & Roi de Bohême, écorchant ſes Sujets, pour amaſſer une prodigieuſe quantité de Pierreries, cette extravagance ne lui valut que le ſurnom de *Salomon de la Bohême*. L'Hiſtoire nous apprend comment ce Prince perſécuté par ſes Sujets écorchés, & par ſon propre Frere, ſubit enfin la cataſtrophe la plus triſte. Il perdit ſes Bijoux avec ſon Royaume, & mourut de chagrin l'an 161?. Il eſt étonnant qu'on ne ſache déja plus ce que devint la fameuſe Table de ce Prince. Elle étoit ſi artiſtement garnie de Pierres précieuſes, qu'elle repréſentoit un *Paiſage* au naturel, & paſſoit pour une Merveille du Monde.

Je chargeois de Joyaux ma Figure legére,
Et dont un jour les Vers feront mauvaiſe chére?
Tel n'a point cependant d'autre Rôle à jouer,
Qui, ſans que le Public ſonge à le bafouer,
Se produit hardiment couvert de Pierreries,
Et porte ſur ſon corps vingt riches Métairies.
Sa Femme impunément fiche en ſes cheveux gris
Tous les Fiefs paternels, en Poinçons convertis:
Et fiere du fardeau de ſa tête tremblante,
La Sotte s'enlaidit, pour paroître opulente;
En voyant ſa Buſquiére, en forme de Plaſtron,
On jureroit que c'eſt le Pectoral d'Aaron (*).

Fif-

(*) —— *le Pectoral d'Aaron.*] Le Pectoral de jugement à quatre rangs de Pierres précieuſes. Au premier, la Sardoine, la Topaſe & l'Emeraude: au deuxième, l'Eſcarboucle, le Sa-

Fille de Scipion (*), illuſtre Cornélie,

Que n'ai-je pu te voir briller dans l'Italie!

Pour montrer à ton tour des Bijoux précieux,

Tu fis voir tes Enfans, dignes de leurs Ayeux,

Tu fis voir des Héros: & nos Meres Coquettes

Etalent des Colliers, arborent des Aigrettes;

L'Oreille d'une femme abſorbe (†) tous les ans,

Plus de Bien qu'il ne faut pour nourrir ſes enfans.

phir & le Jaſpe: au troiſième, le Ligure, l'Agathe & l'Améthyſte; & au dernier rang, la Chryſolite, l'Onix & le Béril. *Exod.* Chap. XXVII. ℣. 17 & ſuiv.

(*) *Fille de Scipion* &c.] Cornélie, Fille du Grand Scipion, & Mere des Gracques, ſe trouvant parmi des Dames, qui étaloient leurs Bijoux & demandoient à voir les ſiens; pour moi, *dit-elle*, voici mes Bijoux, & elle montra ſes Enfans. *Plutarque* en rapporte autant de la ſeconde femme de *Phocion*. Une de ſes Amies, lui montrant des Colliers & des Bracelets magnifiques, elle lui dit: *Pour moi, je n'ai point d'autre Ornement que Phocion, qui depuis vingt années eſt toujours élu Général des Athéniens.* Quelles Femmes!

(†) *L'Oreille d'une femme abſorbe* &c.] Le Calcul eſt juſte.

Faut-il, ô Ciel! faut-il, que les Fous & les Folles
Ajoutent à nos maux l'amour des Babioles!
Sans nos premiers Parens, de leur bonheur déchus,
Ainſi que les Turquets (*), nous marcherions tout nuds:
Nos vêtemens pompeux, nos étranges parûres
Ne ſont, nous l'avouons, qu'autant de flétriſſures;
Cependant les Humains, au péril de leurs jours,
Dans le creux des Rochers vont chercher les Atours.

Laiſ-

les Boucles d'oreille de Madame ***, coûtent trente *mille* Ecus. Comptez les interêts de ce Capital, ils ſuffiront pour l'entretien de ſes enfans, mal-élevés par avarice. Dans le *Feſtin de Trimalcion*, Habinnas dit à ſa femme: *quid excatarriza-ſti me, ut tibi emerem fabam vitream? Planè, ſi filiam haberem auriculas illi præciderem. Mulieres ſi non eſſent, omnia pro luto haberemus.* Pourquoi auſſi m'avez-vous fait tirer juſqu'au dernier ſou, pour vous acheter de Pendeloques? Je vous jure, que ſi j'avois une fille, je lui couperois les deux oreilles. S'il n'y avoit point de femmes au Monde, nous ne ferions pas plus d'état de toutes ces choſes que de la boue.

(*) *Ainſi que les Turquets* &c.] *Canes Turcici.* Eſpèce de petits Chiens qui n'ont preſque point de poil.

Laiſſons ces Ornemens aux Maures, aux Barbares,

Paſſons-nous de leurs Riens, ſi ces Riens ſont ſi rares.

La ſeule rareté n'a rien de précieux,

L'Objet le plus brillant me frappe en vain les yeux:

S'il a le grand défaut d'être un meuble inutile,

Pour m'en infatuer, je ſuis trop difficile;

Et, malgré ſa laideur, le moindre des Aimans

Me paroît préférable au Roi des Diamans.

Quand l'Oiſeau de Junon (*), ce Phœnix domeſtique,

Montre, en ſe panadant, l'Arc le plus magnifique,

(*) *Quand l'Oiſeau de Junon* &c.] Creſus revêtu de ſes Habits royaux & tout couvert de Pierreries, demanda à Solon, s'il avoit jamais vu une pompe plus belle? Oui, dit le Philoſophe, je trouve un Paon vêtu plus magnifiquement que vous; ſa beauté eſt naturelle, & vous ne brillez que d'un éclat emprunté.

Ce superbe Evantail, de si peu de valeur,

Est pour tout Philosophe un Spectacle enchanteur.

Que dis-je? un Papillon (*), par l'éclat de ses ailes,

Efface du Sanci les froides étincelles (†).

Si l'Homme n'étoit point, par le Faste gâté,

Vil Esclave d'un goût sottement hérité,

Pourroit-il préférer aux Fleurs de nos Parterres,

Aux Filles du Printems (‡), de méprisables Pierres,

Qui,

(*) *Que dis-je? un Papillon* &c.] Cette vérité est connue de tous les Curieux, & j'en ai d'ailleurs pour garant, l'illustre Mr. de Crousaz, en qualité d'Auteur du *Traité du Beau*, Tom. I. Chap. IX. §. IX sec. Edit. L'écaille d'un petit poisson efface encore le Trône du Grand-Mogol, qu'on estime 160. millions, au rapport des Voyageurs, grands Hyperboliques.

(†) *Efface du Sanci* &c.] Le Sanci est un autre Diamant estimé deux millions, argent de France, & Camarade de celui à qui cette Epitre est addressée.

(‡) *Aux Filles du Printems* &c.] Notre Sauveur a déclaré, que Salomon, dans toute sa gloire, n'étoit pas vêtu avec une aussi grande magnificence que les Lis des Champs.

Qui, pleines de défauts (*), ſans le ſecours des Arts,

Meriteroient ſi peu l'honneur de nos regards?

Finiſſons. Je reſſemble à ce Saint imbécile (†),

Qui prêcha par dépit aux Poiſſons l'Evangile.

L'Homme, au lieu de prouver qu'il eſt né vertueux,

Ne cherche qu'à paroître & riche & ſomptueux;

A l'ardeur d'étaler des marques d'opulence,

Il joint l'affreux plaiſir d'inſulter l'indigence.

Quand, fondé ſur nos mœurs, déja le gros Bourgeois,

Par des Bagues de prix oſe annoblir ſes doigts,

(*) *Qui, pleines de défauts* &c.] Les Diamans, comme les Hommes, ne ſont jamais ſans défauts. Un Orfèvre de Bruges trouva ſous Louis XI. l'invention de tailler les Diamans, avant laquelle on leur préféroit les Pierres de couleur, comme nous préférons les Diamans aux Pierres de couleur. *Hiſt. des Pierr. préc.* par de Berquen, p. 15.

(†) ——— *à ce Saint imbécile*] A St. Antoine de Padoue. Ce grand Saint prêcha un jour dans la Ville de Rimini; mais s'y voyant ſans Auditeurs, il ſe tranſporta par dépit ſur le bord d'un Lac, & y prêcha l'Evangile aux poiſſons, qui tous, à ce que dit l'Hiſtoire, levérent la tête hors de l'eau. *In Vita S. Antoni.*

Quel Sage détruiroit l'erreur invétérée,

Aux Juifs comme aux Chrétiens également ſacrée?

Où le Laïque eſt riche & ſuperſtitieux,

Les Temples ſont fouillés (*) de Bijoux ſcandaleux:

Dieu

(*) *Les Temples ſont fouillés* &c.] Les Vers de Perſe ſur la folle ſomptuoſité des Temples, ſont ſi beaux, que je ne dois pas négliger cette occaſion de les citer :

O curva in terris Anima & cæleſtium inanes!
Quid juvat hoc, Templis noſtros immittere mores,
Et bona Diis ex hac ſceleratâ ducere pulpâ.

Perſ. Sat. II. ℣. 60, & ſeqq.

Ames baſſes, Ames terreſtres, que vous êtes éloignées des ſentimens des Dieux! A quoi bon faire paroître dans les Temples mêmes le deſordre & la corruption de nos mœurs? Pourquoi ne juger de ce qui peut agréer aux Dieux que par les idées dont nous remplit l'avarice & la molleſſe?

Le Poëte s'addreſſe enſuite aux Pontifes mêmes en ces termes :

At vos
Dicite Pontifices, in Sancto quid facit aurum?
Nempe hoc, quod Veneri donata a Virgine pupa.

Mais je vous demande, Meſſieurs nos Pontifes, à quoi ſert cet or dans les Lieux ſaints? A rien du tout, non plus qu'à Venus ces Poupées que lui offrent les jeunes filles.

Il eſt étonnant, que le *P. Tarteron*, ce Jéſuite ſi judicieux, ait pu ſe réſoudre à traduire cette Satire ſi accablante pour l'Egliſe Romaine.

Dieu demande nos Cœurs, nous lui donnons des Vaſes,
Enrichis de Saphirs, de Rubis, de Topaſes;
Et voulant par l'orgueil expier nos forfaits,
Nous ornons nos Autels, ainſi que nos Buffets.
Plût au Ciel, pour punir notre Luxe & ſes crimes,
Que la Terre en courroux, du fond des noirs abîmes
Arrachant ſes Joyaux, les vomît parmi nous,
Ainſi que le Véſuve écarte ſes cailloux!
On verroit auſſi-tôt les foibleſſes humaines
Jouer honteuſement les plus étranges ſcènes;
Et l'Avarice en pleurs déteſteroit alors,
Pour la premiére fois, d'inutiles Treſors.
O! ſi jamais le Ciel opéroit ce Miracle,
Que de Sages, ravis d'un ſi charmant Spectacle,

Se riroient des *Creſus*, qui ſe font tant valoir ;

Que de Grands, que de Fous ſeroient au deſeſpoir!

EPITRE XI.

A

MA PATRIE.

L'AGNEAU NOURRI PAR UNE CHEVRE.

FABLE.

UN pauvre Agneau, par un sort déplorable,
De sa mere en naissant se vit abandonné;
Mais une Chèvre charitable
Recueillit, alaita le pauvre infortuné,
Comme si d'elle il étoit né.
L'Agneau reconnoissant, aux Champs comme à l'Etable,

La

La ſuivoit avec ſoin. Tu te méprens, Thibaud;

Lui dit un Chien: prend garde au poil, & conſidere,

La Chèvre que tu ſuis ne fût jamais ta mere.

Je ſai ce que je fais, répondit-il tout haut,

Et n'examine point, comment ma mere eſt faite;

Ma véritable mere eſt celle qui m'alaite.

Recueil des Poëſ. diverſ. du Pere du Cerceau, p. 348. *Édit. troiſ.*

EN vain, pour vous aimer, ô ma ſale Patrie,

Au ſecours de l'erreur j'appelle l'induſtrie (*).

Ne

(*) Le Commencement de cette Epître roule ſur l'amour de la Patrie, qui ſans contredit eſt une belle vertu; mais qui, ſelon certaines circonſtances, dégénére aiſément en ſuperſtition politique. Souvent cette vertu n'eſt qu'un entêtement coloré, indigne d'un Philoſophe, & ſur-tout d'un Philoſophe Chrétien. L'illuſtre Mr. le Clerc, dans le ſein d'une République, ne penſoit pas autrement. Voici ce qu'il dit des Grecs & des Romains, ſi infatués de l'amour de la Patrie: *Mori pro Patria pulchrum &*

Ne vous enviſageant que par les bons côtés,

J'ai beau m'éxagerer vos moindres qualités,

Ainſi que j'eus toujours le don de vous déplaire,

Vous me déplaiſez fort, par un retour ſincère.

Les

rat, quia eâ voce intelligebant neſcio quid, quod ſanctum habere & revereri decebat. Sed re ipſâ, quid erat Patrio Athenienſi, exempli cauſâ, aut Romano? Si ſolum intelligas, Italia & Attica; pro quibus cur pulchrum ſit mori nulla ratio eſt, potius quam pro Africa aut pro Aſia. Non magis enim ad te pertinet globo, in qua natus ſis, quam alia quavis in qua commodè vitam degere queas; ſtultumque adeò eſt mori pro Agello in Occaſum aut in Septemtriones ſpectante potius quam vivas in alio, qui magis ad orientem Solem aut ad Meridiem vergat. Si Homines malis; quæ fuerunt Reſpublica Athenienſis & Romana, præter Societates Latronum, ſi eas probè inſpiciamus? Itaque qui pro iis moriebatur, Latro erat, qui pro Latronum globo vilem animam profundebat. Art. crit. P. II. Sect. II Cap. V. n°. 16. Il eſt beau de mourir pour la Patrie, diſoient les Anciens, parce que ce mot avoit pour eux je ne ſai quoi de ſacré qui méritoit leur vénération; mais dans le fond, qu'étoit-ce, par exemple, que la Patrie d'un Athénien ou d'un Romain? Si on la prend pour le lieu de leur naiſſance, c'étoient l'Italie & l'Attique, pour leſquelles la Raiſon & la Gloire ne demandoient pas qu'ils ſe dévouaſſent plutôt que pour l'Afrique & l'Aſie. Car comme la Pièce de terre que nous avons foulée aux pieds la première, & qu'à cauſe de cela les Latins ont nommée *natale ſolum*, ne nous appartient pas plus que tout autre Païs où nous pourrions vivre commodément, qu'elle folie n'eſt-ce pas de ſe ſacrifier volontairement pour un petit Champ ſitué vers l'Occident ou le Septentrion, plutôt que de vivre dans un autre qui ſera tourné vers l'Orient ou le Midi? Si d'un autre côté l'on fait attention aux Citoyens

Les Grecs & les Romains, ces Peuples vertueux,

Montroient des ſentimens plus grands, plus généreux:

Mais il reſte à ſavoir ſi Brutus, ce grand Homme,

Auroit tant fait pour vous, qu'il en a fait pour Rome;

Et

de ces Républiques, on trouvera que c'étoient, à les bien définir, deux Societés de Brigands, & que celui qui mouroit pour eux étoit un miſérable qui ſe dévouoit pour l'interêt d'un Corps de Brigands, dont il alloit ceſſer d'être membre. Le Sage ſe conſidérant comme Citoyen de l'Univers & ſans aucune dépendance, ſera trop amateur de ſa liberté pour ſe laiſſer attacher à une Pièce de terre, comme l'étoient anciennement ces ſerviteurs ruſtiques qu'on nommoit *glebæ Addictos*. Auſſi eſt-ce le le ſujet de ces 2. vers d'Ovide, *Faſt.* 1.

Omne ſolum Forti Patriâ eſt, ut Piſcibus Æquor;
Ut Vulturi, vacuo quidquid in Orbe patet.

Je ne ſuis pas né pour n'habiter qu'un petit coin de terre certain & déterminé, tout l'Univers eſt ma Patrie, dit Sénèque: *Non ſum uni Angulo natus; Patria mea totus hic eſt Mundus.* Et le tendre Auteur du *Paſtor fido*, commence l'Acte V. par la même Réflexion:

Per tutto è buona ſtanza ov' altri goda,
Edogni ſtanza al valent' huomo è Patria.

Jean Owen, qui étoit Anglois, penſoit de même:

Eſt domi ubique Bonus, Sapiens non exulat uſquam;
Omne Solum Forti Patria & omne Salum;
Exilium eſt ubicumque malè eſt, Patria eſt ubi contra;
Patria ubique bonis, exiliumque malis.

Et s'il n'immola point le ſang de ſes deux Fils
A la Liberté ſeule, & non à ſon Païs?
Encor s'il s'agiſſoit du bonheur d'être libre,
La valeur des Héros, nés ſur les bords du Tibre;
Peut-être.... mais enfin, laiſſons ce noble eſpoir
Aux Eſclaves vaillans, qui ſavent leur devoir:
Trop heureux, ſi jamais un deſtin favorable,
En changeant notre Joug, le rend plus ſupportable!
Je tranche le grand mot, je ne puis, vous aimer,
Ma Patrie: ai-je tort, & doit-on eſtimer
Ce qui, tout bien peſé, ne vaut pas notre eſtime?
Si je vous trahiſſois, je commettrois un crime,
Digne du Sort affreux, que Patkul autrefois (*)
Subit, quoiqu'innocent, ſous le plus fier des Rois.
N'in-

(*) —— *que Patkul autrefois.*] Patkul, Gentilhomme Li-

N'inférez point delà qu'il faut qu'on vous revère,
Ainſi qu'un fils bien né ſait reſpecter ſa mere;
Si vous avez pour vous d'illuſtres Préjugés,
Pour fonder tous les Droits, que vous vous arrogez:
Si l'Orateur Romain (*) veut qu'on vous ſacrifie
Parens, femmes, enfans, amis, fortune & vie;

J'ai

vonien & Ambaſſadeur du Czar, fut rompu tout vif, par ordre de Charles XII. Roi de Suède, qui le traita en Traître, quoiqu'il ne fût que l'Avocat de ſa Patrie. On a remarqué qu'après le ſupplice inhumain de ce digne Gentilhomme, la vie du Monarque Suédois n'a été qu'un tiſſu de malheurs & de deſaſtres.

Infortunate poſthac à Principe, Reges,
Diſcite conſiliis, non feritate, regi.

(*) *Si l'Orateur Romain* &c.] Cicéron: *Omnium Societatum nulla eſt gravior, nulla carior, quam ea quæ cum Republica eſt unicuique noſtrûm. Cari ſunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares; ſed omnes omnium caritates Patria una complexa eſt, pro qua quis dubitet mortem oppetere, ſi ei ſit profuturus?* La Société la plus conſidérable & la plus chere eſt celle qui nous lie tous à la République. Nous aimons nos peres & nos meres, nos femmes & nos enfans, nos parens & nos amis; mais l'amour de la Patrie comprend toutes ces amitiés, & il n'y a perſonne parmi nous qui ne donnât volontiers ſa vie pour elle s'il en étoit beſoin.

J'ai plus, j'ai la Nature & la Raiſon pour moi,
Qui ne m'impoſent point une ſi dure Loi.
Ce n'eſt point envers vous, qu'un doux panchant m'entraîne,
Mon cœur, à votre égard, ſans amour & ſans haine,
Voit vos maux, & vous plaint; il doit un jour aimer,
C'eſt à vous à lui plaire, à vous à le charmer.
Que puis-je vous devoir? oui, vous m'avez vû naître.
Qu'importe ce malheur? m'avez vous donné l'être?
Je vins, ſans mon aveu, dans ce Monde pervers,
J'y ſuis, puiſque j'y ſuis, Bourgeois de l'Univers:
Je ſuis Coſmopolite, ainſi que Diogène (*),
J'embraſſe en mon amour, toute la Race humaine:

(*) *Je ſuis Coſmopolite, ainſi que Diogène.*] Anaxagore montroit le Ciel du bout du doigt, quand on lui demandoit où

Tous les Mortels enſemble, & jaunes, noirs & blancs
Sont par-tout mes prochains, ſont par-tout mes parens.
Le Sage eſt-il François, Moſcovite ou Sarmate?
Sauroit-il préférer le Danube à l'Euphrate,
Ou la Tamiſe au Tage, ou bien la Seine au Rhin?
Eſt-il perſécuteur, eſt-il mauvais voiſin?
Non, ma Patrie; il hait la Diſcorde & la Guerre,
Et ne forme des vœux, que pour toute la Terre.
A mes yeux l'Univers n'eſt qu'un Champ ſpacieux,
Que les Humains à tort partagerent entre eux,

Où

croit ſa Patrie? Et Diogène à la même queſtion, répondoit, qu'il étoit *Cosmopolite*. Le célebre *Pybrac*, ſi eſtimé en ſon tems, parle du ton de Diogène, en ſon Sixième Quatrain, où l'Univers n'eſt qu'une Cité ronde. Comme ces Quatrains tombent dans l'oubli, je le citerai ici:

Tout l'Univers n'eſt qu'une Cité ronde,
Chacun a droit de s'en dire Bourgeois,
Le Scythe & More autant que le Grégeois,
Le plus petit, que le plus grand du Monde.

Où bien-tôt des Tyrans l'orgueil insatiable

En Royaume érigea chaque Monceau de sable.

Aimons le Champ entier, mais que tous ces monceaux,

Malgré leurs noms divers, toujours entre eux égaux,

Ne nous divisent plus par de tristes chimères,

Faisons régner la paix parmi nos Fourmilliéres.

Ce grand Dieu, qui créa toutes les Nations,

Qui voit avec horreur nos lâches Factions,

A-t-il jamais prescrit l'amour de la Patrie,

Vertu souvent injuste (*), & folle idolâtrie?

(*) *Vertu souvent injuste* &c.] Mr. le Clerc, dans l'endroit mentionné ci-devant, finit par la Réflexion suivante: *Quomodo potest justus esse, qui nocet, qui odit, qui spoliat, qui occidit? quæ omnia faciunt qui Patriæ prodesse nituntur.* Comment peut-on être juste, en nuisant, en haïssant, en dépouillant & en tuant? C'est cependant tout ce que font ceux qui tâchent de servir leur Patrie.

En termes clairs & nets, a-t-il dit aux Chrétiens :

Combattez en Héros, soyez bons Citoyens :

Mourez pour le Païs, où vous prîtes naissance ;

Et sacrifiez tout à sa juste défense ?

Non ; Dieu n'est pas cruel, c'est l'amour du Prochain

Que le Sauveur enjoint à tout le Genre-humain.

Si pour Jérusalem il versa tant de larmes (*),

Du terrible Romain détourna-t-il les armes ?

N'a-

(*) *Si pour Jérusalem il versa* &c.] Feu Mr. *Addisson* d'ingénieuse mémoire, sentant combien l'amour de la Patrie seroit recommandable, si la Ste. Ecriture en faisoit la moindre mention, se sert, entr'autres argumens, de la tendresse de N. S. pour la Ville de Jérusalem, afin d'inspirer à ses Lecteurs, un amour violent pour leur Patrie. V. *Freeholder Disc.* V. Cependant, avec tout le respect dû à ce grand Génie, je soutiens que cet argument ne prouve rien. Au contraire, la Patrie de Notre Seigneur, si cruellement desolée, ne sauroit nous donner que des idées peu avantageuses à ces Droits exorbitans, qu'on attache à notre Païs natal. En tout cas, disons plutôt avec *Quinte-Curce* : *Patria est ubi sedem vir fortis elegerit*. Le Sage est toujours en sa Patrie : en quelqu'endroit qu'il aille

N'abandonna-t-il point aux fureurs des Soldats,
Cette ingrate Cité, qui ne l'écoutoit pas?
Mais par bonnes raiſons, finiſſons ce langage,
La Terre eſt au Seigneur, en faut-il davantage?
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, qu'en Proſe comme en Vers,
Les moins préoccupés raiſonnent de travers.
Puiſqu'on voit tous les jours tant d'Eſprits orthodoxes,
Debitant à l'envi d'étranges Paradoxes,
Je pourrois me tromper, en épluchant vos Droits,
Et faillir envers vous, pour la premiére fois.

demeurer, il trouvera par-tout avec qui converſer; & la Vertu eſt ſi puiſſante qu'elle lui acquerra des amis parmi les Nations les plus barbares. Pour moi, je dois peut-être beaucoup à la Sage-Femme, qui délivra ma mere de moi; mais je ne dois rien à ma Patrie qui me doit quelque choſe.

Je soutiens cependant, qu'un Mortel équitable,
Peut ne pas vous aimer, sans se rendre coupable;
Et que moi, qui vous parle avec tant de fierté,
Je pourrois vous haïr, sans blesser l'équité.
Pour en donner d'abord la preuve la plus claire,
Il faudroit vous nommer; je n'oserois le faire.
Que diroient les *Boubours* (*), ces Critiques si fins,
Qui jugent des Auteurs, comme on juge des Vins,
S'ils savoient en quel coin, & sous quelle Planete,
Ma mere s'avisa d'accoucher d'un Poëte?

Les

(*) *Que diroient les Boubours* &c.] Le P. Bouhours mit en question: *Si un Allemand pouvoit être Bel-Esprit?* Un Allemand, qui n'étoit pas Bel-Esprit, répondit par une autre question, & demanda: *Si un Jésuite pouvoit être Homme de probité?*

Les Railleurs déchaînés me pouſſeroient à bout:

Je n'entrerois jamais dans le Temple du Goût (*);

Et quand j'approcherois de Chaulieu, de la Fare (†),

On ſiffleroit les Chants de ma Muſe barbare.

Il faut être François, pour être Bel-Eſprit,

Et je nâquis, ô Ciel! en ce Canton maudit,

Où, marchant ſur les pas de nos graves Ancêtres,

Nous cultivons nos Champs, nous mépriſons les Lettres.

(*) *Je n'entrerois jamais dans le Temple du Goût.*] Edifice érigé par l'illuſtre *Voltaire*, mais ſous une Conſtellation ſi malheureuſe, que toutes les perſonnes de bon goût en ont déſaprouvé la ſtructure. L'Auteur y reproche au célèbre *Rouſſeau* des Vers François faits en Allemagne; n'eſt-ce pas ſoutenir abſolument; qu'il eſt impoſſible de faire de bons Vers François hors de France! Mr. Voltaire cependant en a fait d'excellens à Londres, tandis que des Pariſiens en ont fait à Paris d'exécrables.

(†) *Et quand j'approcherois de Chaulieu, de la Fare.*] Deux Anacréons François, dont feu Mr. *Camuſat* publia les Poëſies.

Nous ſavons émonder nos Arbres inégaux:

Nous dreſſons nos Faucons, nos Chiens & nos Chevaux:

Tandis qu'abandonnés à la ſeule Nature,

Nos malheureux enfans croiſſent à l'avanture;

Le Pere meurt content, s'il laiſſe aux Héritiers,

L'orgueil de la Famille, & trente-deux Quartiers.

C'eſt ici que, ſans Bien, la Nobleſſe inſolente (*)

Préfére, au vrai Bonheur, la miſére brillante,

Qu'el-

(*) *C'eſt ici que, ſans Bien, la Nobleſſe inſolente*] Partageons avec le docte Schioppius la Nobleſſe en trois Claſſes: *Nobilitas alia eſt barbarica. quando homines, non aliter quam Equi & Canes aliaque Beſtia, ex genere & ſanguine æſtimantur. Alia Philoſophica, quando ſuâ quiſque virtute ſpectatur. Alia mixta, quando quis tam ſanguine quam ſua virtute cenſetur.* On diſtingue trois ſortes de Nobleſſe. L'une qu'on appelle *Barbare*, parce qu'elle vient de race, comme celle des Chevaux, des Chiens & d'autres Bêtes: l'autre *Philoſophique*, parce que celui qui l'acquiert par ſa Vertu, en eſt l'artiſan; & la troiſiéme *Mixte*, parce qu'elle eſt également fondée ſur la Vertu & ſur l'Extraction.

Qu'elle foule à ſes pieds les Serfs & les Manans,

Qui jeunent, pour nourrir des Maîtres faineans.

C'eſt en vain qu'en ces lieux l'indigence nous preſſe,

Jamais la pauvreté n'y vaincra la pareſſe.

Le Peuple mal-adroit, lourd, peſant & tardif,

Toujours préſomptueux, indocile & rétif,

Fera-t il, en ſortant de ſa lâche indolence,

Et fleurir le Négoce, & régner l'abondance?

Verrons-nous ce Miracle, à l'aide des Beaux-Arts,

Que la Ruſſie a vu, ſous le plus grand des Czars (*)?

(*) *Que la Ruſſie* &c.] On doit avouer que Pierre le Grand mérite ſon ſurnom. Il a vaincu, comme Hercule & Théſée, des Monſtres qu'on croyoit invincibles. Sans quelques défauts connus, & qu'on ne doit imputer qu'à ſa mauvaiſe éducation, on auroit pu dire de lui, ce qu'un ancien Pere a dit d'un Héros qui ne le valoit pas: *Omnibus major, ſolo Deo minor.* Il s'éleva par ſes exploits au-deſſus de tous les hommes, & il n'y avoit que Dieu qui fût plus grand que lui.

Ne vous en flattez point, ma ſtérile Patrie,

Nous croupirons toujours en notre Barbarie.

Quel Ange, ou quel Démon, décilleroit nos yeux,

Quand le plus miſérable ici ſe croit heureux :

Quand, plein de préjugés, l'amour propre l'enyvre;

Et qu'il veut ignorer comment l'Homme doit vivre?

Ne vous attendez pas, que j'uſe mes Pinceaux,

A peindre au naturel un tas d'Originaux,

Qui, ſongeant moins au Ciel qu'aux Catins, qu'aux Bouteilles,

Vivent en vrais Frelons, aux dépens des Abeilles.

Richement ſoudoyez pour faire leur ſalut,

Ils chargent de vos Dons l'Autel de Belzébut;

Et quoique par ſerment aſtreints à vous défendre,

S'ils ſont vos Matadors, ce n'eſt que pour vous vendre.

Quel

Quel ſecours tirez-vous de tous ces Fier-à-Bras,
Qui, braillards, turbulens & mauvais Avocats,
S'attrouppent pour tenir un Regître fidelle
Des maux que vous ſouffrez, à leur honte éternelle?
Loin de vous ſoulager, loin de vous ſecourir,
Ils n'uſent de leurs droits, que pour vous appauvrir;
Ils ſont viſiblement duppes de mille intrigues,
Et toujours de vos Biens aveuglément prodigues.
Pour ſurcroît de malheur, la Diſcorde en tout tems,
Le couteau dans le ſein, couverte de Serpens,
Qui brouilleroit Oreſte avec ſon cher Pylade,
Cauſe ici plus de maux que dans la Henriade (*).
Mais

(*) *Cauſe ici plus de maux que dans la Henriade*] Dans ce Poëme, qui mérite tous les Eloges imaginables, l'Auteur fatigue étrangement la vilaine Diſcorde. Il l'employe en France, en Italie, aux Enfers & en Idalie même. Le fade *Spectateur François* a eu raiſon de dire, que la *Diſcorde étoit la Maîtreſſe du Poëte*.

Mais quoi! j'entends déja vingt Nobles-Campagnards,
Entourez de Dindons, de Poules, de Canards,
Du haut de leur fumier, d'une voix ſtentorée,
Soutenir noblement l'Honneur de la Contrée.
Qu'ils ne m'irritent point, ou ma ſincérité
Pourroit lâcher encor plus d'une vérité.
Oui, quand, ô mon Païs, vous ſeriez ſupportable,
Toujours vos Habitans vous rendroient déteſtable.
Je ne me plaindrai pas, qu'en proye à tous les Vents,
On ne connoît ici qu'à peine le Printems,
Qu'ici l'Eté s'enfuit, que l'Automne s'envole,
Et que le ſeul Hyver s'arrête & nous deſole (*).

Je

(*) *Et que le ſeul Hyver s'arrête* &c.] Il y régne un Hyver perpétuel, les rigoureux Aquilons y ſouffient ſans ceſſe avec

Je ne me plaindrai pas du ſtérile terroir,

Qui vend au Laboureur chérement du pain noir,

Et quel pain ? juſte Ciel! un pain, dont les Morlaques

Ne voudroient pas nourrir leurs Hourets, ou leurs Braques.

Si la Nature enfin, trop avare envers vous,

Semble avoir plus de ſoin des Lièvres que de nous,

Voudrois-je, en inſenſé, vous imputer ſes fautes?

Non, je ne blâme en vous, que mes Compatriotes.

O Swifft (*)! ſors de Dublin, traverſe encor les Flots,

Et d'un crayon hardi, viens peindre nos *Yaboos*,

Ma-

véhémence, & l'on n'y connoit les doux Zéphirs que de nom. *Semper Hiems, ſemper ſpirantes frigora venti.*
J'ai vu le Roſſignol tout couvert de neige chanter ſes tendres amours, tandis que les Humains, tout ſaiſis de froid, ne reſpiroient qu'à peine.

(*) *O Swifft* &c.] Les Voyages du Capitaine *Lemuel Gulli-*

Machines ſans inſtinct, mais pleines de caprices,
Qui reſſemblent à l'Homme, & n'en ont que les vices.
De défauts oppoſés Compoſés monſtrueux,
Les Yahoos ſont ici taquins & fomptueux,
Impudens par fierté, timides par baſſeſſe
Féroces par bêtiſe, & lâches par foibleſſe :
Toujours par interêt flatteurs, ou médiſans,
Toujours mal-à-propos trop bons, ou trop méchans;
Ils ſont paîtris d'orgueil, bouffis de jalouſie,
Et la ſanté d'autrui leur donne la Phtyſie.
Quel eſt ici le Sexe? eſt-ce un Sexe enchanteur,
Tout digne qu'on l'adore, au Temple de l'Honneur?

Nos

ver, c'eſt-à-dire du fameux Dr Swifft, ſont aujourd'hui entre les mains de tout le monde, & traduits en tant de Langues, que je me diſpenſerai d'expliquer ici, ce que c'eſt qu'un *Yahoo*.

Nos femmes ſans appas, & froides en leurs mines,
Ont la ruſticité des antiques Sabines (*);
Sans grace, ſans eſprit, ſans feu, ſans agrémens,
Sans notre mauvais goût, peut-être ſans amans.
J'ignore ſi toujours elles ſont vertueuſes,
Mais je ſais qu'en tout tems je les trouve ennuyeuſes.
On ne goûta jamais, en ces triſtes Climats,
Les plaiſirs innocens d'un nocturne Repas :

Nos

(*) *Ont la ruſticité des antiques Sabines.*] Les Sabines étoient extrêmement ruſtiques. Elles travailloient ſans ceſſe dans la maiſon, où elles viſitoient les Ouvriers & les Troupeaux, & prenoient garde à tout ce qui ſe faiſoit aux Champs. Horace fait ainſi leur Eloge :

Sabina qualis, aut peruſta Solibus
Pernicis uxor Appuli.

Od. II. Lib. V. verſ. 41, & 42.

Qui, telle qu'une Sabine, ou une laborieuſe Apulienne brûlée des rayons du Soleil. C'étoient, à proprement parler, de bonnes Servantes.

Nos fiers Trimalcions (*), n'aimant que la crapule,
Regrettent peu les fraix d'un Feſtin ridicule ;
Pourvû que des Buveurs par le vin terraſſés
Ils triomphent enfin, c'eſt tout, & c'eſt aſſez.
Bacchus ſe montre ailleurs le Pere de la Joye :
Ici c'eſt un Brutal, qui gronde & qui ſe noye ;
Ici c'eſt à coup ſûr un Scythe querelleur,
Ou, par d'autres tranſports, un Satyre en chaleur.
Au tems qu'on adoroit tous les Dieux de la Fable,
Nos ſombres Devanciers, par un choix exécrable,
Conſacrérent, dit-on, leur Païs malheureux
A l'Ennui, le plus fou, le plus vilain des Dieux.

Le

(*) *Nos fiers Trimalcions* &c.] Trimalcion eſt le Riche impertinent, qui dans la Satire de *Pétrone* donne un Feſtin ridiculement ſuperbe, & ſuperbement ridicule. En certains Climats les Fêtes pareilles ne ſont rien moins que rares.

Le Dieu fort à l'inſtant de l'Antre de Trophone (*),
De pavots, de ſoucis le Sommeil le couronne:
Il s'empare en bâillant de ces vaſtes Deſerts,
L'Amour, les Jeux, les Ris s'envolent dans les airs:
Ils jurent par le Styx, par ce Serment terrible,
Qu'on ne les verra plus, en ce ſéjour horrible;
Et ſi l'Amour parjure oſe encor revenir,
C'eſt pour nous embraſer, afin de nous punir.
Je veux bien ſuppoſer, que ce n'eſt qu'un vieux Conte,
Inventé dans l'eſpoir d'en couvrir notre honte;

(*) —— *de l'Antre de Trophone*] En proſe, on dit ordinairement l'*Antre de Trophonius*; mais puiſqu'on dit la Satire de *Pétrone*, & non de *Petronius*, & *Suétone*, au lieu de *Suetonius*, je croi qu'il eſt permis aux Poëtes de dire l'Antre de *Trophone*, & de ſacrifier l'uſage à l'oreille.

Toujours eſt-il certain que l'Ennui conſtamment
Se gliſſe parmi nous, ſans qu'on ſache comment.
Ce Fantôme odieux préſide à chaque Fête,
Et marque aux conviés l'heure de la retraite,
De crainte que Comus, le Patron des Banquets,
Ne débauche à la fin ſes fidèles Sujets.
Oſez me démentir, mon ingrate Patrie,
Si, pendant tout le cours de ma pénible vie,
Vous avez jamais ſu me donner un beau jour.
Mille dégoûts divers m'accablent tour à tour,
Tout Anglois en ma place (*), & fut-il Archevêque,
Suivroit, ſans balancer, le conſeil de Sénèque.

Je

(*) *Tout Anglois* &c.] On accuſe généralement les Anglois de ſe ſervir trop légérement des conſeils de Sénèque, qui re-

Je ne puis concevoir, comment mon pauvre Eſprit
A toujours ſu fournir un remede à mon dit.
On fait de mauvais ſang, on perd la tramontane,
Dès qu'en un ſot Païs, ſans plaiſir on ſe damne ;
Tandis que ſans honneur, on y mange ſon Bien,
Et je ſuis dans le cas, pour ne vous celer rien ;
Nos Paſtres diſſolus n'étant que des Sangſues,
Le Diable fait ici, comme ailleurs, ſes Recrues.
Seroit-ce en enrageant, que l'Homme mé pécheur
Pourroit, exempt de fiel, ſanctifier ſon cœur ?

P 4 Sur.

commande le *Bénéfice de la Mort*, contre les dégoûts de la Vie, *Beneficium mortis contra injurias vitæ* ; mais ſi les Gazettes marquoient toutes les morts volontaires, qui arrivent dans les Païs deſpotiquement gouvernés, il ſe trouveroit, par la régle de proportion, que les Anglois ne ſont pas plus ſujets que les autres Nations à ſuivre les conſeils des Stoïciens.

Sortiroit-on de vous, comme du Purgatoire,
Pour entrer tout grillé dans l'éternelle gloire?
Souvent, en Esprit fort, j'ai vaincu mon chagrin,
Mais à force de vaincre, on succombe à la fin;
Mon flegme disparoît, & ma bile s'échauffe,
J'oublie, en m'emportant, que je suis Philosophe.
Ce n'est pas tout. Réduit à hanter des Brutaux,
Je me gâte & me perds, en gagnant leurs défauts;
Et déja négligeant la belle Polymnie,
La nonchalance éteint le feu de mon Génie.
Je suis, faute d'outils, hors d'état de chercher
Les nobles vérités, qu'on n'entend point prêcher;
Mes Compas sont rouillés, & ma Plume émoussée,
Ne dessine qu'à peine une vive pensée.

Suivant le ſage avis d'Horace (*), mon Héros,
Je voudrois conſulter quelqu'un à tout propos.
Où trouver ce quelqu'un, cet Ariſtarque utile,
Céans, où l'Ignorance élut ſon domicile?
Céans, où vos Grimauds, moins lettrés qu'impudens,
N'ont que l'air & l'orgueil, qu'on reproche aux Pédans?
La Mere des procès, des fraudes & des ruſes,
La Chicane en un mot, nous tient lieu des neuf Muſes.
Jugez, mon bon Païs, jugez ſi c'eſt à tort,
Que je me plains toujours de vous & de mon ſort:
Et que j'élève au Ciel ces Iſles fortunées,
Qui comblent tout Talent de gloire & de Guinées:

(*) *Suivant le ſage avis d'Horace* &c.] Voyez la fin de ſon Art Poëtique. *Malherbe* & *Moliere* conſultoient leurs Servantes.

Où sous les douces Loix de l'aimable Equité,
Ainsi que le Sçavoir, fleurit la Liberté:
Où tout homme de bien ne craint jamais son Maître,
Où tout homme est heureux, pourvû qu'il cherche à l'être;
Où la Justice encor, la balance à la main,
Pèse les droits du Peuple, & ceux du Souverain?
Je pardonne à l'Anglois d'adorer sa Patrie;
Pouvons-nous, sans rougir & de honte & d'envie,
Du moindre des Bretons contempler le bonheur?
Ils font honneur à l'Homme, & nous lui faisons peur.
De tant de Fugitifs, dont l'Europe fourmille,
Nul ne vint parmi nous transplanter sa famille:
L'Etranger, que le Ciel nous donne en son courroux,
Epuisant nos Tresors, les porte loin de nous;

Et

Et l'Oracle a prédit (*), qu'on verra la Fortune

Ceder ſon Piédeſtal aux Chevaux de Neptune.

Songez-y, mon Païs, ſi j'oſe vous haïr,

D'autres vous aiment trop, pour ne pas vous trahir.

(*) *Et l'Oracle a prédit* &c.] *Vera ſunt quæ loquuntur Poetæ*, dit Lactance, Liv. I. *ſed obtentu aliquo ſpecieque velata.* Les Poëtes diſent vrai; mais c'eſt en parlant toujours énigmatiquement & par figures.

EPITRE XII.

A

PIERRE MARTEAU,

Libraire à Cologne.

Nullus eſt Liber tam malus, ut non aliquâ parte proſit.

Plin. Ep. V. Lib. III.

Il n'y a ſi mauvais Livre, où l'on ne puiſſe apprendre quelque choſe.

UE faites-vous, Marteau (*), dans la ſale Calogne?

Travaillez-vous toujours en ce Nid de Cicogne (†),

Où

(*) Le Public a cru pendant long-tems que *Pierre Marteau*, ce fameux Libraire à Cologne, n'étoit plus au nombre des vivans. En effet, on a vu des Livres imprimés chez les Héritiers de *Marteau*; mais le Public a été agréablement deſabuſé par les *Amours d'Horace*, Ouvrage ſorti des mains de *Marteau*, au grand étonnement de tous les Admirateurs d'*Horace*, & du Bon-Sens.

(†) ——— *en ce Nid de Cicogne.*] Les Nids des Cicognes

Où les Prêtres oiſifs rempliſſent leur devoir,

S'ils chantent le matin, & s'enyvrent le ſoir?

Pour l'amour du Public, faites rouler vos Preſſes,

Et pour vos Hérikiers, entaſſez des richeſſes.

L'Argent s'enterre en vain dans les Coffres des Grands,

Le Libraire fleurit à force de Chalands;

Pour le favoriſer la fine Polymnie

Inſpire aux Beaux-Eſprits la Bibliomanie,

ſont toujours remplis de Serpens, de Crapauds & d'autres Inſectes, comme les grandes Villes ſont pleines de Mendians de Vagabonds & de gens ſans aveu. Mais la Ville de Cologne a cela de particulier, qu'on y trouve des Prêtres mendians, des Prêtres vagabonds, des Prêtres ſans aveu. Les Habitans les nomment en leur langage, *Blamuſer-Pfaff*, comme qui diroit: *Prêtres à quatre ſous.* Ces Miſérables diſant la Meſſe pour quatre ſous, & autant de fois par jour qu'ils en trouvent l'occaſion, afin de pouvoir ſubſiſter, il eſt conſtant, qu'ils ſeroient ſévèrement punis, ſi la Juſtice pouvoit les attraper ſur le fait; mais la choſe eſt preſque impoſſible, à cauſe du nombre infini des Egliſes & des Chapelles ſecrettes.

Dans le tems que l'Orgueil conseille aux Sots aisés,
D'avoir des Cabinets de Livres tapissés.
Oui, c'est ainsi, Marteau, qu'en dépit de Sénèque(*),
Sous le nom imposant de sa Bibliothèque,
On se fait un amas d'Ouvrages précieux;
Mais qui bien reliez, peu lus & tout poudreux,
Un jour seront tirés d'une paix très-profonde,
Pour être dispersés dans tous les coins du Monde.

N'im-

(*) ——— *qu'en dépit de Sénèque.*] On sait que ce riche Philosophe n'aimoit pas trop les nombreuses Bibliothèques. *Quo mihi innumerabiles Libros & Bibliothecas quorum Dominus vix tota vita sua indices perlegit? onerat discentem turba non instruit. De Tranq. An. Cap.* 9. Que feroit-je de ces amples Bibliothèques & de ce nombre prodigieux de Livres; puisque la vie de celui qui en est le Maître est trop courte pour qu'il en puisse seulement lire les *Index*, & que leur multitude est plus propre à charger un Curieux qu'à l'instruire? Cependant il seroit à souhaiter, que les Souverains & les Particuliers puissamment riches, eussent de bonnes Bibliothèques publiques, pour la consolation des Savans mal rentés. D'ailleurs la *Bibliomanie* est avantageuse au Commerce, & nourrit un nombre prodigieux de Familles, dans tous les Païs civilisés.

N'importe. Et quand encor la miſére du tems,
En matiére d'achats, nous rendroit plus prudens,
Ce qui ſort de vos mains toujours nous préoccupe (*);
Et pour le moins dix fois, je m'en ſuis vu le dupe.
Ne nous en plaignons point: un méchant Ecrivain
Se rend d'abord utile au Papetier forain:
Tout Livre, ſelon Pline, eſt bon à quelque choſe:
D'ailleurs je ſuis Auteur, & dès qu'on ſe propoſe
De venir ſur les rangs, il ne faut plus crier (†)
Contre les ſots Ecrits, qu'un Fou fait publier.
Eh !

(*) *Ce qui ſort de vos mains toujours nous préoccupe.*] Pierre Marteau a eu le malheur de charger le Public d'un grand nombre de mauvaiſes Brochures; cependant on a de la peine à ſe refuſer le plaiſir de connoître un Ouvrage ſorti de ſon Imprimerie. On y cherche toujours, ou quelques Anecdotes curieuſes, ou des Réflexions hardies ſur les Matiéres du tems.

(†) —— *il ne faut plus crier.*] Nous voyons tous les jours de ſots Auteurs, qui crient amérement contre la quantité des ſots Livres, en quoi ils imitent Harlequin yvre, qui geſte contre l'yvrognerie.

Eh! qui ſait mieux que vous, Doyen de nos Libraires,
Que par ces Avortons, vous faites vos affaires,
Que par l'appas groſſier des Titres impoſteurs,
Vous attrapez toujours des Poiſſons acheteurs?
Depuis le jour fatal, qu'on tira de la Chine,
Ou plutôt de l'Enfer, la funeſte Machine,
Dont ſi ſouvent à tort notre crédulité
Se promet les honneurs de l'immortalité (*),
Vous pouvez à bon prix répandre des Brochures,
Et ſaigner le Public, ſans craindre ſes murmures;
Ou s'il faut qu'un Livret vous reſte ſur les bras,
Ce ſont des fraix perdus, que vous ne ſentez pas.

C'eſt

(*) —— *les honneurs de l'immortalité.*] *Ingenii egregia factiora, ſicuti anima, immortalia ſunt.* Les Chef-d'œuvres d'eſprit jouiſſent de l'immortalité comme l'Ame, dit Salluſte.

C'eſt ſur ce juſte eſpoir, mêlé d'un peu d'audace,
Que j'oſe en qualité de Diſciple d'Horace,
Vous préſenter mes Vers (*), petits *Ours* mal lechés,
Qu'une Muſe enfanta, pour mes triſtes péchés.
Nés dans un Climat froid, au bord d'une Riviére,
Dont le nom ſeul contient une Satire entiére,
Ils voudroient, loin de moi ſous un Ciel plus clément,
Ou bruſquer la Fortune, ou mourir doucement.
Effrayé du péril, en Pere tendre & ſage,
Encor ces jours paſſés, je leur tins ce langage:

„ Vous

(*) *Vous préſenter mes Vers* &c.] Malgré mes inſtantes priéres, P. *Marteau* n'a jamais voulu ſe charger de l'impreſſion de ces Sornettes. Dans une réponſe obligeante, il m'aſſûre qu'on ne verra plus ſortir de chez lui que des Ouvrages dignes de la Ville où il ſe trouve; c'eſt-à-dire des Légendes, des Vies des Saints & des Saintes. J'avoue que je ne m'attendois pas à un pareil refus de la part d'un Libraire, qui demanda, *à quelque prix que ce ſût*, une Préface à la *très-vive imagination* de l'Auteur des *Amours d'Horace*.

„ Vous donnez dans l'erreur de tous les jeunes gens:

„ Vous vous croyez doués d'un grand fond de bon ſens;

„ Plus ſages que Mentor, & plus beaux que Joconde,

„ Vous voulez à tout prix entrer dans le grand Monde.

„ D'où le connoiſſez-vous? mes Fils, les premiers pas,

„ Qu'on fait en ce Païs, ſont toujours délicats:

„ On y riſque à la fois ſa fortune & ſa gloire;

„ C'eſt de votre début, que dépend votre Hiſtoire.

„ Vous verrez les Bâtards de nos Prédicateurs (*),

„ Quoiqu'indignes du jour, trouver des Protecteurs:

„ Ils

(*) *Vous verrez les Bâtards de nos Prédicateurs.*] Les Prédicateurs ont le Privilége exclusif de faire imprimer des Sermons gillés & mal cousus, sans courir le risque de se perdre d'ignominie & de réputation. Les Journalistes ne s'avisent point de tendre ridicule un saint Personnage, qui abuse de la crédulité de son Libraire; & les Sermons les plus ennuyeux, trouvent toujours des Protecteurs respectables.

„ Ils osent ennuyer, ils ont ce Privilège;

„ Et si quelqu'un s'en plaint, on crie au Sacrilège:

„ En vous, mes chers Enfans, le plus leger défaut

„ Sera d'abord jugé digne de l'Echaffaut.

„ Le Misantrope outré du célèbre Molière,

„ En ce qu'il a d'heureux en son humeur austère,

„ Ne trouve parmi nous que peu de Sectateurs:

„ En revanche, on l'imite en ses noires vapeurs;

„ On pense, comme lui, qu'un Auteur mépriſable,

„ Qui fait de méchans vers, eſt un homme pendable (*).

„ C'eſt

(*) *Qui fait de méchans vers, eſt un homme pendable.*] C'eſt la belle ſentence que *Molière* fait prononcer par ſon *Miſantrope*:

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne,
De trouver bons les vers dont on fit mettre un prime.
Je ſoutiendrai toujours, morbleu, qu'ils ſont mauvais,
Et qu'un homme eſt pendable après les avoir faits.

„ C'eſt trop extravaguer. Les Favoris des Rois,

„ En Miniſtres publics, joindroient à leurs Emplois

„ L'Office du Bourreau (*), ſi, ſans miſéricorde,

„ Thémis pour nos goſiers filoit ſa triſte corde.

„ Toutefois nul de vous ne ſauroit ignorer,

„ Que vous pouvez-vous perdre & me deshonorer. "

Mais on ſait quels effets les harangues d'un Pere

Font ſur des fils mutins, ſoutenus par leur Mere.

C'eſt

Ces quatre vers, qui ne ſont pas les plus beaux du monde, deshonorent le caractère du Miſantrope. Un méchant Poëte n'eſt pas un homme pendable. J'aimerois mieux ſoutenir, qu'un Miſantrope, qui auroit la lâcheté d'approuver de méchans vers, ſur le commandement exprès d'un Roi, mériteroit de faire amende honorable.

(*) *L'Office du Bourreau* &c.] Il n'y a point de revenus plus aſſûrés que ceux du Bourreau ; puiſque leur fonds eſt aſſigné ſur la malice des Hommes, qui croît de jour en jour, dit *Favetiana en ſon Rom. Bourg.* Si donc le fonds des revenus du Bourreau étoit encore aſſigné ſur la demangeaiſon de rimer, les Favoris &c.

C'eſt elle, cher Marteau, qui, par ſes vains diſcours,
Soulève contre moi les fruits de nos amours.
Elle oſe en ſon orgueil me reprocher ſans ceſſe,
Que ſi je ſuis prudent, ce n'eſt que par foibleſſe;
Et qu'en ſecret, honteux de ſa fécondité,
Je rougis, comme un Fat, de ma paternité.
Je devrois, direz-vous, écouter ces reproches,
Ainſi qu'un Libertin entend le ſon des Cloches;
Et ne point expoſer mes malheureux Enfans
Aux inſultes des Sots, à la foudre des Grands.
Conſeil ſage & prudent, mais difficile à ſuivre;
Régit-on toujours ceux avec qui l'on doit vivre?
Et pour avoir, bon Dieu! la paix en ſa maiſon
Ne faut-il pas ſouvent immoler ſa raiſon?

Tel ſe fit obéir (*) par une Armée entière,
Qui ne ſut de ſes jours s'affervir ſa Megère;
Il marcha ſur les pas d'un illuſtre Guerrier,
Et, pour plaire à ſa femme, il ſe fit Vivandier.
Vous ſavez cependant, Marteau, comme on l'excuſe.
Si j'oſe donc me rendre aux charmes d'une Muſe,
Qui, ſenſible à mes maux, veut bien les ſoulager,
Qui brave mes Tyrans (†), & voudroit m'en vanger,
Qui me promet enfin une ſeconde vie,
Ne ſuis-je pas en droit d'excuſer ma folie ?
Si j'ai ſu bien penſer ſur des Sujets divers,
Si, ſur un ton railleur, j'ai ſu prêcher en vers;

Si

(*) *Tel ſe fit obéir* &c.] Les grands Capitaines ſont ſujets, comme les autres hommes, à ſe laiſſer duper par des femelles; témoins le Grand *Turenne* & le Duc de *Marlborough*. Le Guerrier dont il s'agit ici, c'eſt *Andranodore*, qui ſe perdit pour l'amour de ſa femme *Démarate*, fille d'*Hiéron*. Voyez *Tite-Live*, Liv. XXIV. 22.

(†) *Qui brave mes Tyrans* &c.] Si l'Homme a des Tyrans, il doit les détrôner; on ne le fait que trop, les Tyrans ſont les Vices.

Si j'ai su, sans bassesse, amuser & reprendre,
C'est ce que du Public, je desire d'apprendre.
Au Tymon des François, j'ai prouvé que les Foux
Ne valent pas l'honneur d'être haïs de nous.
Pour consoler Tartufe, en Censeur charitable,
J'ai peint de nos Dévots le manège effroyable.
A Partrige, Astrologue & Savant mal renté,
J'ai montré comme on doit aimer sa pauvreté.
A Sancho j'ai fait voir, que l'Homme est imbécile
S'il se laisse berner, pour gouverner une Isle;
Et c'est surquoi, Marteau, je brûle de savoir
Si, fidèle au Bon-Sens, j'ai rempli mon devoir.
Au coin de la Vertu mes rimes sont marquées:
Si, par les *Olivets* (*), sans doute critiquées,

(*) *Si par les Olivets* &c.] L'Abbé d'*Olivet* a donné au Public un Traité de la *Prosodie Françoise*, où vraisemblement on

Elles choquent l'oreille, elles bleſſent les yeux
D'un Lecteur délicat, ou plutôt vetilleux ;
Qu'on ſache que j'aſpire aux ſuffrages des hommes,
Et me ris du dégoût des Sylphes & des Gnomes.
Le Ruſtre qui jadis (*), Député des Germains,
Avec tant de ſuccès harangua les Romains,
Emut tout le Sénat, non par ſon élégance,
Mais par les traits hardis de ſa mâle éloquence ;
Et c'eſt ainſi, Marteau, pour plus d'un trait hardi
Qu'en Sauvage ſenſé, je dois être applaudi.
Le Marchand le plus fier, diſons le plus féroce,
Lira d'un œil riant, l'Eloge du Négoce (†) ;

Et

trouve d'excellentes Remarques ; mais je doute fort que les Poëtes François ſe ſoumettent aux loix rigoureuſes de Mr. l'Abbé d'*Olivet*.

(*) *Le Ruſtre qui jadis* &c.] C'eſt *Marc-Aurèle*, qui rapporte cette Hiſtoire, rimée par l'inimitable *Phèdre François*. Voyez *le Païſan du Danube*.

(†) —— *l'Eloge du Négoce*.] Dans l'Epître III, *Au Bon-*

Et l'Homme de mérite offuſqué par des Sots,
Doit goûter mon Epître au Faiſeur de Fagots.
Vous-même, vous devez, mon Cher, me tenir compte
Des conſeils que j'addreſſe au Teſtateur Géronte:
Et par reconnoiſſance, en Vieillard généreux,
Protéger mes Enfans, vous déclarer pour eux;
Ces jeunes Etourdis, trop libres, trop ſincères,
S'attireront bien-tôt de rudes Adverſaires.
Des Lâches, qui toujours font gloire de ramper,
Pour gagner ſur le Peuple, un droit de le tromper:
Des Chrétiens, qui toujours Perſans en leurs maximes,
Savent trouver des Loix (*) favorables aux crimes;

gois-Gentilhomme, j'ai dit en paſſant ce que je penſe en effet du Négoce: & j'avoue que je me ſerois fait un plaiſir de profiter de la richeſſe de la matiére; mais je n'ai pas eu le courage d'entreprendre un Eloge complet du Commerce, après l'Eloge que l'illuſtre *Rollin* nous en a donné dans le Tom. X. de *ſon Hiſt. Anc.* p. 377. Edit. d'Amſt.

(*) *Savent trouver des Loix* &c.] Cambyſe, voulant épouſer *Méroé* la plus jeune de ſes Sœurs, manda les Juges du

Ces Préxaſpes du tems (*), Eſclaves favoris,
Qui baiſeroient la main du Bourreau de leurs fils,
Abhorreront mes Vers, & craindront mes Ouvrages,
Comme les Hollandois craignent les Xylophages.
Dans l'eſpoir chatouillant d'aſſouvir ſon courroux,
Le Dogue au cou pelé (†) voudra ſavoir de vous,
Quel Mortel effrené, quel inſolent rebelle,
Oſe vous confier ſa Race criminelle?
Pour l'interêt du Ciel, pour la gloire de Dieu,
Vous verrez que d'abord le Dévot tout en feu
Vou-

Royaume pour ſavoir d'eux, s'il n'y avoit pas quelque Loi qui permit au Frere d'épouſer ſa Sœur? Ces Juges, gens de Cour, répondirent qu'ils ne trouvoient point de Loi pareille; mais qu'il y en avoit une, qui permettoit aux Rois de Perſe de faire tout ce qu'ils vouloient.

(*) *Ces Préxaſpes du tems* &c.] Préxaſpe fut le Pere de ce jeune Echanſon que *Cambyſe* tua, pour convaincre les Perſes que l'yvreſſe ne l'empêchoit pas de viſer juſte & d'avoir la main ſûre. Préxaſpe voyant le cœur de ſon fils tout percé de la fléche, ne manqua pas d'admirer le coup, & d'aſſûrer Sa Majeſté Perſienne très reſpectueuſement, qu'*Apollon lui-même ne tireroit pas plus juſte.* Hérod. Liv. III. Chap. 34, & 35. On a vu renchérir ſur la politeſſe de Préxaſpe.

(†) *Le Dogue au cou pelé* &c.] *A catena collum detritum. Phædr. Fab.* VII. Lib. III.

Voudra vous enlever ce Secret d'importance.
Les Fous aux beaux Joyaux, pétillans de vengeance,
Pour découvrir mon nom, vous promettront, Marteau,
Quelques Bagues de prix, & dans un goût nouveau.
N'étant pas grands Donneurs (*), mes chers Compatriotes
Ne vous offriront rien : mais tous leurs Dons Quichotes
Viendront vous demander, quel maudit Paladin
Mépriſa hautement leurs femmes & leur pain ?
Or, malgré leurs efforts, toujours en galant homme,
Vous devez ignorer, Marteau, comme on me nomme.
Et quand votre Clergé voudroit vous délivrer
Ces Monceaux d'Oſſemens, qu'il vous fait révérer (†);
Quand il les offriroit avec leurs Reliquaires,
Songez à votre honneur; apprenez aux Libraires,
Qu'il n'eſt point de Treſor (‡), qui leur doive arracher
Le nom d'un ſage Auteur, réduit à ſe cacher.

Je

(*) *N'étant pas grands Donneurs* &c.] *Non ſunt dona fatentes.*

(†) *Ces Monceaux d'Oſſemens qu'il vous fait révérer.*] On révère à Cologne, comme de ſaintes Reliques, des Monceaux d'oſſemens de morts. Les Bourgeois en devroient paver les rues, qui ſont déteſtables en cette ſale Ville.

(‡) *Qu'il n'eſt point de Treſor* &c] La République des Lettres devroit punir les Libraires qui trahiſſent le Secret, comme l'Egliſe Romaine punit les Confeſſeurs qui révèlent la confeſſion.

Je ne crains pas le ſort de cet Homme eſtimable,
Qui mourut en ſon lit (*), ſous des Sachets de ſable,
Le titre deſolant de Poëte & d'Auteur
Alarme mon orgueil, & fait toute ma peur.
Ainſi que le Vieillard, épris d'une Coquette,
Lui cache les flocons, qui neigent ſur ſa tête,
Je dois à la Contrée, où je vis à regret,
Cacher les vains lauriers, que je cueille en ſecret.
Ma Muſe, ſeule ici parmi tant de Menades,
Craint de nos Chèvrepieds les bruſques incartades;
Ici de pampre verd Silène couronné,
Déchireroit mes fleurs, s'il m'en voyoit orné.
Si nos Yahoos (†) ſavoient, que montant au Parnaſſe,
J'y trouve ſous mes mains les Etrilles d'Horace,
Croyez-vous que toujours muets à leurs dépens,
Ils me tendroient le dos, ſans me montrer les dents?
Le Vice eſt orgueilleux, qui le reprend l'offenſe:
Un Sot, au vif piqué, devient un Sot qui penſe;
Imprimez donc mes Vers, ſous le ſceau du Secret,
Et que la Vérité les porte à C. . . . . t.

FIN.

(*) *Qui mourut en ſon lit* &c.] Le célèbre *Beccalin*. Des Aſſaſſins le battirent à Veniſe, de grand matin en ſon lit, avec des Sachets de ſable; & d'une maniére ſi cruelle, qu'il en mourut quelques heures après, ſans pouvoir proférer la moindre parole. Les Aſſaſſins ſe ſauvèrent, & l'on fit honneur à l'Eſpagne de cette belle action.

(†) *Si nos Yahoos* &c.] Voyez la Remarq. de l'Ep. XI pages 221, & 222.

EPITRES DIVERSES

SUR

DES SUJETS DIFFÉRENS.

Frivola hæc fortaſſis & nimis brevia videbuntur; ſed tamen honeſta curioſitas ea non reſpuit.

Flav. Vopiſc. in Aureliano.

On dira peut-être que je ne produis que des Bagatelles; cependant ces Bagatelles nourriſſent la curioſité des honnêtes gens.

TOME SECOND.

A LONDRES,
Chez PHILIPPE CHANGUION, Libraire dans le Strand.

M. DCC. XLV.

PRÉFACE.

IL ne faut pas que le Public ſoit auſſi difficile à contenter qu'on le prétend, puiſque *les Epîtres diverſes* ont été honorées d'un accueil très-favorable. C'eſt-à-dire, qu'en faveur des vertus prêchées, on a bien voulu faire grace à ma façon de les prêcher.

Cette indulgence engage mon amour propre à s'imaginer, qu'un ſecond Volume d'Epîtres ſur d'autres Sujets, pourroit avoir le même bonheur. Je ſçai que les *continuations* ne ſont que rarement heureuſes. Un Auteur à beau ſe ſoutenir; ſi ſes dernières productions ne ſurpaſſent pas les premières, on a la dureté de lui appliquer

les Vers d'*Ovide*, que j'ai mis à la tête de mon Epître au *Chevalier Martin:*

Cœpisti melius quam desinis: ultima primis
Cedunt; dissimiles hic Vir & ille Puer.

Cette Réfléxion, fondée sur mille exemples connus, devroit sur-tout arrêter les Sexagenaires. Mais l'amour propre fait accroire aux Vieillards, qu'ils répareront, par la solidité de leur Morale, cette froideur & cette sechereſſe de ſtile qui accompagnent leur âge; & voilà préciſément le cas où je me trouve. Je me flatte de penſer encore juſte, & de pouvoir me rendre utile à mon Prochain, en lui inſpirant de l'horreur pour les Vices, & de l'amour pour la Vertu. Il eſt triſte de ſe voir encore obligé, pour arriver à un but ſi ſalutaire, d'imiter ces anciens Pédagogues, qui, au rapport d'*Horace*, flattoient les Enfans, & leur donnoient de tems en tems de petites dou-

douceurs, pour les engager d'eux-mêmes à apprendre à lire :

——— *Ut pueris olim dant cruſtula blandi*
Doctores, elementa velint ut diſcere prima.

Cependant, comme c'eſt toujours la voye la plus propre, voici une autre douzaine d'*Epîtres*, que j'offre à de jeunes Ecoliers, non comme des morceaux exquis, mais comme de petits gâteaux ſucrés, *Elementa velint ut diſre prima*; afin qu'ils daignent apprendre les Elémens de la bonne Morale. Qu'on ne penſe point, que ce ſoit-là le langage d'une fauſſe modeſtie. Je connois tout le prix de mes Bagatelles; & je les donne pour des Pièces où j'attaque en Philoſophe les Crimes, les Vices, les Sottiſes, les Impertinences, l'Inhumanité, les Défauts & les Préjugés, comme autant d'Ennemis du Genre Humain, avec leſquels il ne faut faire ni paix ni tréve.

Si l'on me demande : en vertu de

quelle Miſſion ou Vocation je me charge d'un ſoin ſi *paſtoral ?* Je réponds que *Dieu* ne me laiſſant que ce moyen unique d'être utile au Public, je m'en ſers pour contribuer à l'amandement de l'Homme, & à la Réformation de nos mœurs déréglées. *Unicuique mandavit Deus de proximo ſuo.* Dieu nous enjoint à tous de ſervir le Prochain, & je crois le ſervir, en publiant ce Volume d'Epîtres, aujourd'hui qu'on inonde le Public d'Ouvrages abominables, marqués au coin de l'Enfer, & d'autant plus dangereux, qu'ils ſont remplis d'un vrai feu poëtique. La fameuſe *Epître à Uranie*, qui pour n'être point imprimée n'en court pas moins l'*Europe*, eſt ſi ſéduiſante & ſi bien verſifiée, qu'on n'a pas manqué de l'attribuer au Prince de nos Poëtes *François.* Nous recevons de *France* tant d'indignes Ecrits, dans le même goût, qu'on diroit que ce Royaume fourmille de *Lucrèces modernes*, qui, pour ſavoir manier le Compas, ſe diſent Philoſophes,

phes, & prêchent l'Athéïſme en Vers & en Proſe. Fait-on mal de prendre la plume contre des Monſtres de ce genre? Je ne ſuis point homme d'Egliſe, ni du nombre de ceux qui prodiguent le tître d'Athée à quiconque oſe raiſonner en matière de Religion. Je ſuis même perſuadé que les *Vanini*s ſont rares en notre Siècle. Mais nous avons en revanche des Eſprits-Forts, qui, par la ſingularité de leurs ſentimens, cherchent à ſe faire valoir dans le Monde. Ils ſe diſent *Cartéſiens*, ou *Newtoniens*, ſelon les lieux où ils ſe trouvent; &, par le moyen de quelques termes philoſophiques, ils parviennent à ſe faire admirer par l'aveugle Vulgaire, auquel ils font recevoir leurs ridicules Principes. C'eſt contre les faux Savans de ce calibre que je m'explique dans la première Epître de ce Volume, addreſſée à *Marpburius*, Philoſophe *Pyrrhonien*. Les jeunes Gens, élevés de la façon ordinaire, verront dans l'Epître à *Thomas Diafoirus* ce

que je penſe à leur ſujet. Je veux bien qu'ils ſachent, que, ſi j'étois Pere, j'aimerois mieux donner ma fille à *Thomas Diafoirus*, qu'au plus riche Seigneur de la *Grande-Bretagne*, qui n'auroit ni candeur ni probité. L'Epître à *Harpagon* ne ſert qu'à groſſir ce Volume, l'Avarice étant une maladie incurable. Mais que dirai-je, en faveur de l'Epître à *Ormin*, au grand Homme qui voulut faire gagner à *Louïs XIV.* quatre cens Millions par an, en mettant toutes les Côtes de *France* en fameux Ports de Mer? Je n'ai point éxaminé ce vaſte Projet; mais comme j'en ai vu juſqu'ici mille & mille autres, qui ne tendoient qu'à enrichir les Princes, & que je n'en ai rencontré aucun qui eût pour objet le ſoulagement des Peuples, j'ai cru devoir m'expliquer là-deſſus envers le *Faiſeur de Projets* le plus raiſonnable de ceux que j'aye connus. Je ne doute point qu'on ne ſifle *en France*, comme en bien d'autres Païs, l'Epître en queſtion, à cauſe du *Projet univer-*

univerſel que le Lecteur lira à la fin de cette Pièce. Cependant on pourroit avancer, que, s'il avoit eu lieu au mois de Septembre 1740., plus de cent mille Combattans Chrétiens, qui ſont péris le plus miſérablement du monde, ſeroient encore tous pleins de vie, mangeroient du pain, & augmenteroient par conſéquent les Revenus de leurs Souverains reſpectifs. Du moins mes chers Compatriotes doivent convenir aujourd'hui de bonne foi, que *penſer à l'Angloiſe* n'eſt pas ſi mal penſer, & qu'un Membre du Parlement de la *Grande-Bretagne*, qui ſçait exprimer ſa penſée, vaut mieux que *St. Népomuce* qui garde le ſilence. Quoi qu'il en ſoit, les *Anglois* m'ont appris à penſer; & ſi je n'ai ſçu parvenir à la dignité d'un *Free-holder*, je me contente de celle d'un *Free-thincker* en matière politique; & le commerce des *Phileleutheres* me guérit encore tous les jours de quelques Préjugés ſucés avec le lait. Je ne dis pas cela pour faire mon éloge;

mais pour juſtifier la façon de penſer qui règne dans l'Epitre. „ C'eſt aux *Né-* „ *rons*, aux *Alexandres VI.*, aux *Cé-* „ *ſars Borgia*, aux *Louis XI.*, qu'on „ n'oſeroit dire la vérité. Grace au „ Ciel, nous ne comptons point de tels „ Hommes parmi les Princes de l'*Eu-* „ *rope*, & c'eſt faire leur plus bel élo- „ ge que de dire, qu'on oſe hardiment „ blâmer devant eux tous les vices qui „ dégradent la Royauté, & qui ſont „ contraires aux ſentimens d'humanité „ & de juſtice. " Par cette généreu- ſe Réfléxion, le plus illuſtre de tous les Auteurs finit l'Ouvrage le plus accom- pli que je connoiſſe, l'*Examen du Prin- ce de Machiavel.* Il me ſera donc per- mis de repréſenter à mes Lecteurs, qu'il me paroît bien dur que le Gueux qui mendie ne puiſſe acheter un morceau de pain, ſans que ſon Souverain en profi- te. Je connois des Païs où les riches Fainéans font une excellente chère, ſans en payer la valeur d'une obole, tandis que les Mendians, au pié de la let-

lettre, partagent avec le Souverain les aumônes qu'ils reçoivent ; & j'avoue qu'un ſpectacle pareil me touche vivement. L'Humanité éxige qu'on déplore cette miſere ; & je me flatte qu'on excuſera mon zèle, ſi, en qualité d'Avocat des Pauvres, j'ai lâché quelques vers trop durs pour l'oreille d'un Financier. En tout cas, j'écris dans un Païs libre, & je ne parle qu'à mon Ami *Ormin.* Je ſuis encore en correſpondance avec *Perrin Dandin*, ce Juge ſi prompt à expédier les Procès, en quoi on ne l'imite guère. Les Juges intègres, auxquels je rends juſtice & hommage, me ſçauront bon gré de l'Epître que j'addreſſe à ce *Caton Bas-Normand.* Et s'il s'en trouve dans le Monde qui ſoient aſſez abandonnés de Dieu, pour éterniſer les Procès par des vûes iniques, qu'ils faſſent des réfléxions ſur mon Epître, afin qu'ils ne perdent point leur cauſe contre Satan devant le Tribunal de la Juſtice divine. L'Epître de conſolation au fameux *Ragotin* n'eſt pas

des

des plus intéreſſantes. Mais comme tous ceux qui ſont ſujets à des avantures burleſquement tragiques, ou tragiquement burleſques, ſe comparent volontiers à ce Héros, j'ai ſuivi cette methode; je l'ai prêché ſur un texte de *Térence* qui m'a paru excellent, & dont je me ſuis toujours bien trouvé. Cependant, au lieu de prendre le ton peſant d'un Diſciple d'*Epictète* ou de *Boëce*, j'ai laiſſé le champ libre à mon imagination, & j'ai eu bien de la peine à rattrapper mon ſérieux dans l'Epître ſuivante au Révérend Pere *Giflot*. En faveur de ma bonne intention, les Gens d'Egliſe m'excuſeront, ſi j'ai oſé avancer un Paradoxe, en ſoutenant que le plûpart des *Chrétiens*, au lieu de ſe damner en gens d'eſprit, ſe damnent en Crocheteurs, en miſérables, en foux qui n'ont pas l'ombre du Sens-Commun. Comme cette matière eſt ſi riche que je pourrois bien me réſoudre à compoſer un *Traité* entier *Sur l'Art de ſe damner*, je n'ai pas voulu groſſir la Liſte de ceux qui

qui vont aux Enfers par le Purgatoire; parce que le Lecteur, pour peu qu'il réfléchiſſe, trouvera impertinentes & ridicules toutes les routes qui conduiſent communément au Diable. Je n'ai rien dit, par exemple, de ceux qui ſe damnent par orgueil (*); mais j'ai pris la liberté de marquer à Monſieur le Comte de *Tufière* ce que je penſe du plus ſot de tous nos vices. Je ne ſaurois prévoir le ſuccès de ma Lettre rimée; mais, par une politique pardonnable à un Auteur, je déclare que je prendrai pour des Orgueilleux, ceux qui mépriſeront ma Pièce. Je n'en dis pas autant de l'Epître à Mr. *Caritides*. Les honnêtes gens, qui ne me connoiſſent point, diront ſans doute, qu'un petit Rimeur inconnu doit avoir un grand fonds d'orgueil, pour s'aviſer d'écrire à un Savant, connu pour tel de toute l'*Europe*, une Epître farcie de Leçons inſultantes, comme

(*) Dans l'Epître au Pere *Giflot* il n'eſt parlé que de l'Orgueil monaſtique.

comme ſi le docte *Caritides*, *François* de Nation & *Grec* de profeſſion, ne ſavoit ni vivre ni étudier. Mais ce reproche ſera plus ſpécieux que ſolide; voici ma réponſe.

J'ai vu plus de cent fois en ma vie le Seigneur *Caritides* préſenter ſon beau *Placet* au Roi, & toujours renvoyé, comme un fâcheux, avec quelques gouttes d'eau-benite. J'ai vu cent autres Savans jouer toujours le même Rôle, avec la même honte. Je ſçai ce qu'on penſe à leur ſujet; &, comme je les aime autant que les Anciens eſtimoient leurs Nourrices, je n'ai pu m'empêcher d'en avertir le bon *Caritides*. Sans contredit, on a grand tort de ne pas récompenſer le Mérite; mais auſſi le Mérite a tort d'éxiger des récompenſes. Le Savant doit ſavoir ſe paſſer du ſecours d'autrui, & vivre en Philoſophe; s'il ignore ce grand point, il faut le renvoyer à l'Ecôle, & lui citer l'exemple de *Bayle*. Pour peu qu'on prenne à cœur l'honneur des Gens de lettres,

on

on ſe trouve obligé, en conſcience, de les avertir qu'ils ne ſont pas dans l'ordre, lorſqu'ils s'amuſent à briguer des Emplois; je rougis pour eux, quand je vois qu'ils s'aviliſſent d'une façon ſi indigne. Ce ne ſont point les Anti-Chambres des Miniſtres, mais les Cabinets & les Bibliotheques, que les Savans doivent fréquenter: ce deſordre me choque, & mon âge m'autoriſe à l'apprendre à mes Amis. C'eſt ſur ce pié-là que j'ai ouvert mon cœur au bon Monſieur de *Pourceaugnac*, Gentilhomme *Limoſin* à *Limoges*. Il me ſemble que les Nobles de ſon caractère (& le nombre en eſt conſidérable) ne devroient point manger dans les grandes Villes l'argent qu'ils font extorquer à leurs Manans par des Intendans avides. L'Homme eſt né Laboureur; & le Gentillâtre qui néglige ſa Terre, pour ſe ruïner à la Cour ou dans les Capitales, eſt auſſi peu dans l'ordre que *Caritides*, qui perd ſon tems à la pourſuite d'un Emploi. Malgré mes cheveux gris, je

conſerve pour le Beau-Sexe une eſtime inviolable ; ma conſidération va même ſi loin, que je ne me préſente plus devant aucune Dame, depuis qu'on m'a fait comprendre, que ma figure pourroit bien déconcerter les meſures des jeunes Mariées. De cette façon, je ne rends plus hommage à la Beauté ; mais, en revanche, je ſuis un Défenſeur zélé des privilèges du Beau-Sexe. Je m'emporte même le plus ſouvent contre ceux qui voudroient le fruſtrer des avantages de l'étude, comme ſi l'Ignorance pouvoit convenir à un Etre né pour raiſonner. J'ai lu *Deſpréaux*, & j'ai lu *Molière* ; cependant, ſi j'étois homme à me marier, j'épouſerois une petite Fille qui cultiveroit ſon eſprit, préférablement à une grande Princeſſe qui négligeroit le ſien. Dans cette diſpoſition de cœur, je n'ai pu manquer d'exhorter la ſage *Armande* à ſe livrer toujours à l'amour des Belles-Lettres, en prenant néanmoins des précautions néceſſaires contre les Partiſans de l'Ignorance. L'E-

pître

pître à *Triſſotin* ne mérite point que j'en parle. Toutefois les Nourriſſons du Parnaſſe ne ſeront pas fâchez d'y trouver quelques avis, que j'addreſſe à ceux qui ont la mauvaiſe habitude de faire des applications malignes. En effet, on ne ſçauroit produire ſur la Scène un Perſonnage vicieux, qu'on ne ſoit accuſé d'avoir dépeint au naturel ou *Paul* ou *Pierre*; parce que *Paul* & *Pierre* ſont coupables du vice cenſuré. La malice ſuppoſe toujours de la malice, & les gens crédules écoutent les malicieux. Je me ſuis donc plaint d'un abus ſi énorme, envers le ſage *Triſſotin*, mon cher Frere en Apollon; & je conjure mes Lecteurs d'avoir la charité de me croire charitable. Si le malheureux *Woolſton* vivoit encore, il faudroit le prier d'écrire un Traité formel, pour prouver que les Paraboles de l'Evangile étoient des Satires contre les gens de la Cour de *Tibère*. Cet Ouvrage, conforme à ſon génie, ſeroit ſans doute abominable;

mais il prouveroit à merveille l'extravagance de ces Critiques qui font des applications malignes, au lieu de faire des réfléxions chrétiennes ſur la miſere de l'Homme. Ce n'eſt point le Faiſeur de Portraits, c'eſt celui qui s'aviſe de les appliquer, qu'on doit accuſer de malice. J'aime trop la ſincérité pour ne point avouer, qu'en traçant certains caractères j'ai eu certains Originaux en vûe; mais quels Originaux? Des Monſtres, dont les crimes avérés ont été détaillés dans une vingtaine de Livres, & annoncés par toutes les Gazettes de l'*Europe*, afin d'inſpirer de l'horreur pour leurs infamies. Si le Public a eu le tems d'oublier ces Monſtres, il eſt à propos de les peindre, non pour les retirer de l'oubli, mais pour faire voir combien les Vices ſont effroyables, quand on ſçait les regarder du vrai point de vûe. Enfin, je proteſte ſur le bord de la foſſe, que l'amour du Bien

public

public eſt l'unique Eſprit qui m'anime. Si le ſuccès ne répond point à mon attente, que ces Epîtres périſſent! Elles ſont indignes de moi.

TABLE

DES

EPITRES DIVERSES,

Contenues dans ce II. TOME.

I. Epître à MARPHURIUS, Philosophe Pyrrhonien. Pag. 1

II. —— à THOMAS DIAFOIRUS. 25

III. —— à HARPAGON. 45

IV. —— à ORMIN. 65

V. —— à FERRIN DANDIN. 87

VI. —— à RAGOTIN. 106

VII. —— au REV. PERE GIFLOT. 125

VIII. —— au COMTE DE TUFIERE. 145

IX. —— à CARITIDES. 166

X. —— à MR. DE POURCEAUGNAC. 185

XI. —— à ARMANDE. 205

XII. —— à TRISSOTIN. 226

EPITRE

A

MARPHURIUS,

Philoſophe Pyrrhonien.

Defendat quod quiſque ſentit: ſunt enim judicia libera: nos inſtitutum tenebimus; nulliſque unius diſciplinæ Legibus adſtricti, quibus in philoſophia neceſſario pareamus, quid ſit in quaque re maxime probabile, ſemper requiremus.

Cicer. Tuſcul. IV. 4.

Que chacun défende ſon ſentiment, car les jugemens ſont libres. Quant à moi, ſelon ma coutume, ne m'attachant ſervilement au Syſtême d'aucune Secte particulière, je chercherai toujours à voir, ſur quelque matière que ce ſoit, de quel côté ſe trouve le vraiſemblable.

DOutons; c'eſt le conſeil, digne Marphurius,
Que fournit la Prudence à qui craint les abus.

Que notre incertitude & que notre ignorance
Soient deux points non douteux pour tout Etre qui
penſe;
L'Entendement humain, qu'on oſa tant vanter,
Eſt une Chambre obſcure (*), ainſi je veux douter.
Je ſçai le tems joyeux où, m'eſtimant tout ſage,
Je ne deſcendois point à ce triſte langage.
Jeune & préſomptueux, j'expliquois aux Savans
La cauſe, les effets, la nature des Vents,
J'en marquois les chemins, & content de moi-même,
Je craignois peu l'affront qu'eſſuya *Nicodême* (†).

Par

(*) *Eſt une Chambre obſcure.*] L'illuſtre *Locke* compare l'Entendement humain à une Chambre obſcure, dans ſon *Eſſay*. L. II. Ch. XI. §. 17. Ce grand homme n'étoit point ennemi d'un Pyrrhoniſme raiſonnable. Au contraire il eſtimoit peu ceux qui, dans la recherche de la Vérité, épouſoient aveuglément les opinions des Auteurs célèbres; c'eſt ce qu'il appelloit avec raiſon *vivre d'aumône*, expreſſion que j'ai cru devoir m'appliquer.

(†) *Je craignois peu l'affront qu'eſſuya Nicodême.*] Le Vent ſouffle où il veut, & vous entendez bien le bruit qu'il fait, mais

Par cét Echantillon, jugez ſi mon orgueil
Dans les mers du Savoir redoutoit quelque écueil?
La fureur de vouloir tout ſonder, tout connoître,
M'obligeant à franchir les loix du Géomêtre,
Je plaçois follement les Probabilités,
Filles de l'Ignorance, au rang des Vérités;
Ainſi qu'un Roi galant élève ſes Maîtreſſes,
Pour prix de leurs péchés, juſqu'au rang des Princeſſes.

J'avois

mais vous ne ſavez d'où il vient ni où il va, *diſoit* N. S. à *Nicodême*, ſelon St. *Jean* Ch. III. vs 8. Si toutes les règles de la bonne Critique ne ſont pas abſolument fauſſes, le Sauveur ne reprochoit point cette ignorance à *Nicodême*, qui n'étoit nullement obligé de connoître la nature & les chemins des vents. Le Seigneur, en parlant à ce Maître ou Docteur en Iſraël, ſe ſervit d'un exemple qui regarde tous les Hommes en général & ſans exception. Feu Mr *le Clerc*, grand Théologien, profond Philoſophe & excellent Critique, étoit de ce ſentiment. Il parle, dans ſes Ouvrages Philoſophiques, de la nature des Vents, non en Charlatan, mais en digne Philoſophe. Cependant le Public connoît d'autres grands Génies, qui ſeroient bien fâchés de paſſer pour des *Nicodêmes*; & ſi le Sauveur revenoit aujourd'hui dans le Monde, il y trouveroit des Philoſophes, qui s'eſtiment dignes d'être Docteurs en Iſraël. *Defendat quod quiſque ſentit &c.*

J'aurois trop à rougir, ſi, dans un long détail,
Ici je confeſſois ma faute & mon travail.
Des *Tourbillons François* le Deſtructeur célèbre,
L'Extirpateur du *Plein*, le Pere de l'Algèbre,
M'apprit que ſur la foi de Romans mal forgés,
Le Siècle s'enyvroit d'indignes Préjugés;
Et que ne m'appuyant que ſur des Hypothèſes,
J'avois vêcu d'aumône, en couvant des Fadaiſes.
Deſolé comme un Grand, ſevré de ſes Emplois,
Qu'on expoſe au mépris, qu'on dépouille à la fois
De tous les fruits tirés de vingt ans d'eſclavage,
Je déplorai ma chûte, &, ſuivant mon courage,
Je pris l'heureux parti de ne plus épouſer
Les Dogmes d'un Mortel ſujet à s'abuſer.

On s'épargne en doutant, me disois-je à moi-même,
La honte & la douleur de changer de Système,
Doutons; que le Bon-Sens, ce guide non trompeur,
Dans l'art de bien douter, soit notre Conducteur.
En vain on me promit les plus hauts avantages
A la Cour de *Newton*, dans le Conseil des Sages:
Ce ne fut que de loin, que d'un œil curieux
Je contemplai le front du Conquérant des Cieux;
Je le vis en sa gloire, & mon Ame inquiette,
Sentit l'attraction d'une force secrette;
En gravitant vers lui, mon cœur irrésolu
Sembloit goûter les loix du Monarque absolu,
Lorsqu'*Horace*, à propos paroissant sur la Scène,
Sçut, en me recitant son Epître à Mécène,

Par le charme d'un Vers (*) prononcé du beau ton,
M'interdire à jamais le joug du grand *Newton*.
J'admire ce Héros, j'honore ce grand Homme,
Comme un *François* respecte un Pontife de Rome:
Tandis que ses decrets n'abrogent point mes droits,
Bien loin d'en appeller, je souscris à ses loix,
Et le reconnoissant pour notre Chef visible,
Je lui baise les pieds, sans le croire infaillible.
Aujourd'hui, par prudence ou par timidité,
Dans tous les noms fameux je hais l'autorité;
Quand on me rangeroit au nombre des prophanes,
J'ai le front d'imiter l'Auteur des *Tusculanes*.

Il

(*) *Par le charme d'un Vers*] C'étoit le quatorzième.
Nullius addictus jurare in verba Magistri.
Chacun cite ce lieu commun, & peu de gens sont en droit de le citer.

Il s'agit d'être heureux, & non d'être ſavant,
Ou l'Arc-boutant connu d'un Parti triomphant;
Deſcartes détrôné, je ne veux plus de Maître,
Je ſuis Républicain, ou du moins je crois l'être.
Je conviens qu'il eſt beau de voir les Cieux ouverts;
Heureux, ſi je ſavois meſurer l'Univers!
Mais pour ſavoir tracer le Plan d'un Corps céleſte,
On n'eſt pas un Docteur éxempt d'être modeſte.
Nous ſentons aujourd'hui d'obſcures vérités,
Que ne concevoient point nos Peres entêtés:
Peut-être que les tems produiront d'autres Hommes,
Qui ne nous prendront pas pour de grands Aſtronômes;
Peut-être que *Newton*, de nos mains couronné,
Par quelque autre à ſon tour ſe verra détrôné;

Si de l'Eſprit humain vous conſultez l'Hiſtoire (*),
Philoſophes du tems, tremblez pour votre gloire.
Et quel eſt donc l'orgueil de ces fiers Matadors?
Quand je dis que je doute, ils diſent que je dors.
La Nature envers eux eſt cette bonne Mere,
Qui pour ſes chers Enfans n'aura plus de myſtère;
Ils parlent du Soleil, comme je puis parler
A vous d'un Pepin d'or (†), que je viens de peler.
Mais lorſque, pour ſavoir ſi tant de connoiſſances
Illuſtrent dans le cœur la Reine des Sciences,

J'in-

(*) *Si de l'Eſprit humain vous conſultez* &c.] Par exemple, l'*Hiſtoire Critique de la Philoſophie*, par Mr. *Deslandes*, le Roman Aſtronomique de Mr. *Pluche*, intitulé : *Hiſtoire du Ciel.*

(†) *A vous d'un Pepin d'or.*] Pomme d'*Angleterre*, qu'on ne connoit preſque point en *France.*

J'interroge humblement un Ergoteur altier
Sur l'Auteur du Soleil, il change de métier.
Il héſite, il devient & lent & difficile,
D'un Ecolier confus il emprunte le ſtile;
Il oſe, quand je doute, à tort me rebuter,
Et quand mon doute ceſſe, il commence à douter.
Malheur au Monſtre ingrat, qui dément la Nature
Par le langage affreux du Chantre d'Epicure (*)!
Les Etres ſont créés, donc ils ont un Auteur;
Pourroient-ils ſubſiſter ſans un Conſervateur?

Il

(*) *Par le langage affreux du Chantre d'Epicure.*] De *Lucrèce*, excellent Poëte Latin & mauvais Philoſophe. Il compoſa un Poëme ſur la *Nature des Choſes*, où il explique la Philoſophie d'*Epicure* ſon cher Maître, à l'exemple duquel il nia la Providence divine, & ſecoua le joug de la Religion, mais ſans prendre celui des Paſſions ou des Vices. Au contraire, malgré ſon Syſtême abominable, le Poëte Athée donne mille éloges aux Vertus & aux bonnes mœurs. Il n'eſt point de Poëme, où les Maximes les plus ſévères de la Morale ſoient mieux traittées. C'eſt dommage qu'on ne puiſſe le mettre entre les mains des Jeunes gens.

Il eſt un Horloger, je l'apprends de l'Horloge,
Et d'un Dieu Créateur l'Univers fait l'éloge;
Si quelqu'un doute encor de ces faits démontrés,
Envoyons loin de nous ce Jumart dans nos Prés.
L'Orgueil, en s'emparant de cervelles gâtées,
Produit en tout Païs nombre de faux Athées,
Gens qu'on voit imiter cet Empereur Romain (*),
Qui marquoit pour le Ciel un mépris ſouverain:
Entendoit-il rouler un ſeul coup de Tonnerre?
Le Contemteur des Dieux, le Maître de la Terre,
Se cachoit ſous ſon lit, où le Faquin peureux
Sans doute à Jupiter faiſoit tout bas des vœux.

C'eſt

(*) *Gens qu'on voit imiter cet Empereur Romain.*] *Caligula.* Voyez *Suétone.* Le fameux *Hobbes*, qui ne croyoit pas trop à Dieu, ſelon *Bayle*, craignoit les Spectres.

C'eſt encore en ce goût qu'on voit de Beaux-Génies,
Par des motifs de gloire, affecter d'être impies,
Ainſi que chez nos Grands des Traîtres raffinés
Aux vices, qu'ils n'ont point, feignent d'être adonnés.
Mais devroient-ils porter le Titre magnifique,
Pris par le digne Chef de la Secte *Italique* (*)?
Sectateur de Pyrrhon, ne nous dégradons pas,
En prodiguant ce titre aux doctes Scélérats.
Qu'eſt-ce qu'un Philoſophe? un Mortel qui s'empreſſe
A remplir ſes devoirs au ſein de la Sageſſe.
Ce n'eſt point ce Savant, qui borne ſon métier
A ſervir dans un Livre aux Aſtres de Fourrier,

Qui

(*) *Pris par le digne Chef de la Secte Italique.*] *Pythagore.* Il prit le premier le titre de *Philoſophe*, trouvant celui de *Sage* trop arrogant pour l'Homme.

Qui pâlit tout courbé ſur de ſombres diſputes,
Pour calculer au juſte, en combien de minutes
Du Soleil la lumière eſt transmiſe à nos yeux.
Ce n'eſt point ce Pédant, Animal ſtudieux,
Qui de ſon Baromêtre obſervateur fidèle,
Semblable au vieux Bourgeois qu'on poſe en ſentinelle,
Se feche à peſer l'air, & nous apprend enfin
Quel tems il fit jadis vers le Tombeau du Rhin.
Ce *François* toujours juſte à la Cour, à la Guerre,
Qui crut que le Soleil roule autour de la Terre,
Qui comprit peu comment l'Aiman attire un fer;
Mais qui connoiſſoit DIEU, qui craignoit un Enfer,
Qui fit rougir *Bourbon* aux pieds de *Gabrielle*;
Que Voltaire a dépeint, pour être le Modèle (*)
De

(*) *Que Voltaire a dépeint pour être le Modèle.*] Dans la *Henriade* Chant. VI & VIII.

De ceux que la Fortune assemble autour des Rois;

Mornay, le grand Mornay, l'honneur du nom *Gaulois*,

Etoit un Philosophe, un Sage, & dont peut-être

Le digne imitateur sera long tems à naître.

Ce Prince, ce Héros, dont le bras terrassant

Fit pâlir le Soleil & rougir le Croissant;

Qui, grand Homme en tout tems, soutint par sa prudence

D'un Empire ébranlé la gloire & la puissance;

Eugène, qui toujours intègre & plein d'honneur,

En Chrétien non fardé servoit son Créateur,

Mais qui du grand *Newton* connut peu les Ouvrages (*),

Eugène, à l'amour près, étoit le Roi des Sages.

J'esti-

(*) *Mais qui du grand Newton connut peu les Ouvrages.* Le savoir de ce Héros répondoit parfaitement à sa belle & superbe Bibliothèque. Il étoit savant, mais en grand Homme, & l'*Uranométrie* n'étoit point à ses yeux *l'objet le plus haut de la Philosophie.*

J'eſtime tout mérite, & ne diſpute pas
Les honneurs éclatans qu'on attache au Compas;
Mais n'accordons jamais, que l'Uranométrie
Soit l'objet le plus haut de la Philoſophie.
Eclairer les Savans; c'eſt beaucoup. On fait plus;
Lorſque l'on fait aimer & régner les Vertus.
Quel eſt le Médecin qui farde ſon Malade,
Ou l'oblige à s'orner d'un habit de parade?
C'eſt ce docte Inſenſé, qui ſoigne avec ardeur
L'eſprit de ſon Diſciple, & néglige le cœur.
Par le plus triſte endroit, nous ſommes les images
Des Savans de l'Egypte, où les prétendus Sages
Connoiſſoient tous le cours des Aſtres radieux,
Et n'en prenoient pas moins leurs *Singes pour des* Dieux.

En croit-on Deſpréaux? *ces Peuples imbéciles,*

L'Encenſoir à la main, cherchoient les Crocodiles (*).

Si nous n'adorons point, comme eux, des Animaux,

Quel culte rendons-nous, ô Ciel! à nos Métaux!

Des Chimères ſans nombre, & non moins de Fantômes,

Sont les Divinités d'un Peuple d'Aſtronômes;

Leurs vices ſont leurs Dieux; & ces lâches Chrétiens

N'ont rien à reprocher aux vils Egyptiens.

Ici la Charité m'impoſe un dur ſilence,

Quand l'interêt public ſemble crier vengeance;

Frenez

(*) *L'encenſoir à la main cherchoient les Crocodiles.*] C'eſt de quoi j'ai toujours oſé douter. Je conçois parfaitement, comment des Peuples entiers, l'encenſoir à la main, vont chercher *des Dieux qui ſe laiſſent manger*; mais il n'eſt pas naturel, que des Hommes contractent l'habitude de chercher *des Dieux qui les devorent*. Il faut pourtant avouer que les prodiges de la Superſtition ſont inconcevables. *Henri Eſtienne* le ſentit, & fit l'*Apologie pour Hérodote*.

Prenez un voile épais, auſtère Vérité!
Cachez-vous, votre éclat bleſſe la Charité.
Comme on doit, pour l'honneur de la Famille entière,
Ménager un Parent, quand même il dégénère,
Diſculpons, s'il ſe peut, nos Freres débauchés.
Ces Scrutateurs du Ciel, à la Terre attachés,
Reſſemblent aux Aiglons: l'odeur d'une curée
Les arrache ſoudain du haut de l'Empyrée:
Excuſons la Nature, & ne nous fâchons pas,
Si des Oiſeaux ſi fiers font de ſales repas.
Hélas! le Cœur de l'homme eſt un des Phénomênes,
Echappés en tout tems aux recherches humaines.
En vivant comme un Saint viſant au Paradis,
Spinoſa démentoit ſes malheureux Ecrits;

Et tel d'un DIEU vengeur nous prouva l'éxiſtence,
Afin de l'inſulter avec plus d'impudence;
Le *Polybe François* (*), Précepteur des Héros,
A des convulſions au milieu des Bigots!
Aux changemens ſubits nos Ames ſont ſujettes,
Et ſouvent les Auteurs imitent les Trompettes,
Qui, par des ſons bruyans, excitent les Soldats
A l'ardeur de combattre, & ne combattent pas.
Savoir conſéquemment raiſonner dans un Livre,
Du Savant c'eſt l'effort: le Sage ſeul ſçait vivre;

C'eſt

(*) *Le Polybe François.*] Le Chevalier de *Follard*, dont le *Polybe* eſt connu dans toute l'Europe. Cet Officier de mérite, qui, dans ſon excellent Ouvrage, a fait voir un eſprit ſupérieur, un diſcernement admirable, un jugement tout ſain, n'a pu ſe garantir de la contagion des *Convulſionnaires.* Voyez la page 82. *du prem. Tom. de ces Epîtres.*

C'eſt pour les obſerver qu'il ſe choiſit des Loix,
Et du Ciel, qu'il meſure, il écoute la voix.
La Raiſon, que le Fourbe en vain me rend ſuſpecte,
Nous invite à peſer le Bon de chaque Secte;
Etres intelligens, c'eſt à nous à chercher
Le vrai dans les Sermons qu'on veut bien nous prêcher.
Figurez-vous d'abord, que tous les Philoſophes
Sont autant de Marchands, qui vantent leurs Etoffes:
Vous ſerez mal ſervi, ſi votre jugement
Ne ſçait ſe défier de la foi du ſerment.
A l'aide d'un faux jour, cette Pièce qui brille,
Qu'on a ſoin d'étaler, n'eſt rien qu'une Guenille;
Cherchez en connoiſſeur, vous trouverez enfin
L'Etoffe qu'il vous faut, au bout du Magazin.

Mais

Mais en nous conſacrant aux recherches ſublimes,
En dévoilant les Cieux, en perçant les abîmes,
Ne ceſſons de montrer aux Mortels corrompus
Le Sentier qui les mene au Temple des Vertus;
Qui détruit mes erreurs, me rend de grands ſervices,
Je dois plus à celui qui m'arrache à mes vices.
L'Homme a ſçu s'anoblir; il n'eſt plus aujourd'hui
Le Martyr du Menſonge, & des rêves d'autrui.
Le Monde eſt délivré de ſes terreurs paniques:
On ne craint plus l'aſpect des Aſtres maléfiques,
Ni ces Feux voltigeans, enfans de nos Marais:
Les Spectres, les Sorciers ſont bannis pour jamais.
Et ſi le Prêtre encor ſçait jouer des Miracles,
C'eſt le Peuple badaud qui court à ces Spectacles.

Pourrois-je calculer tous les bienfaits divers,
Dont la ſeule Phyſique enrichit l'Univers?
Les Secrets importans que l'on nous développe,
Feront de plus en plus le bonheur de l'*Europe*.
Mais ce n'eſt point aſſez; non, pour nous voir heureux,
Philoſophes Chrétiens, rendez-nous vertueux.
Quel abus! quelle horreur de paſſer le Principe
Que ſcella de ſa mort le Mari de Xantippe (*),
Pour faire aux Vaninis (†) comprendre éxactement
Le flux & le reflux du liquide Elément!

Aux

(*) *Que ſcella de ſa mort le Mari de Xantippe.*] *Socrate.* Ce Sage ne ſe piquoit pas de briller par ſes rares connoiſſances, & ne s'occupoit point à écrire des Livres ſavans ſur les Myſtères de la Nature. Mais il ſavoit donner aux hommes des idées juſtes ſur la Divinité. Il enſeignoit à rendre de juſtes hommages de reſpect & de vénération au Créateur & Conſervateur de l'Univers. Le vrai culte de Dieu conſiſte, *diſoit-il*, à lui plaire, & on ne ſauroit lui plaire qu'en faiſant ſa volonté. Voilà le grand principe que Socrate inſpiroit à ſes Auditeurs, & ſur lequel nos Philoſophes ne font que gliſſer legèrement. Il faut avoir le cœur bien mal placé, pour enſeigner l'Aſtronomie à des Athées.

(†) *Pour faire aux Vaninis, &c.*] *Jules Céſar Vanini*, Néapo-

Aux Mondains aveuglés vous enſeignez l'Optique;

Eh! que n'y prenez-vous un tour philoſophique,

Pour porter votre Elève à voir avec Longin (*),

Que la Lumière faite eût un Auteur divin?

Vous qui, du Genre Humain Précepteurs reſpectables,

Pénétrez des Secrets jadis impénétrables;

Vous qui de la Nature expliquez les reſſorts,

Vous devez, Grands Eſprits, guérir nos Eſprits forts.

Tout Mortel concevant que le Roi des Planetes (†)

Conſerve ſa ſubſtance à l'aide des Cometes,

A

Néapolitain, étoit un Savant diſtingué, & avec cela franc Athée. Il fut brûlé à Toulouſe en 1619.

(*) *Pour porter votre Elève à voir avec Longin.*] Ce Rhéteur, qui ſans doute n'étoit pas grand Opticien, connoiſſoit pourtant l'*Auteur de la Lumière.* Voyez le *Traité du Sublime* dans les Oeuvres de *Deſpréaux*, Chap. VII.

(†) ——— *que le Roi des Planetes.*] Selon l'illuſtre *Newton*, le Soleil perd toujours un peu de ſa ſubſtance, & même il ſeroit réduit à rien au bout d'un certain nombre de Siècles, ſi les Cometes ne tomboient de tems en tems dans ſa Sphère, afin de réparer ſes pertes.

A mon ſens, doit encor ſans peine concevoir
Le grand Point ſans lequel il n'eſt point de ſavoir.
Celui qui de l'Iris comprend le Méchaniſme,
Celui dont l'œil expert ſçait ſe paſſer du Priſme,
Doit imprimer de même en ſon heureux cerveau,
Ce que c'eſt que le *Laid*, ce que c'eſt que le *Beau*.
L'Apôtre de Crotone (*) aux plus vils des Barbares
Fit jadis pratiquer les vertus les plus rares:

Que

(*) *L'Apôtre de Crotone.*] *Pythagore.* Il étoit natif de Samos, & il quitta ſa Patrie, à cauſe du gouvernement tyrannique de Polycrate, pour prêcher les vertus aux Crotoniates, qui, quoique les plus groſſiers de tous les Barbares, devinrent dociles à ſes ſages leçons. Feu Mr. *Rollin*, dont les Réfléxions ſont toujours ſi ſenſées, & ſouvent très-ſatiriques, dit que *Polycrate* avoit pour *Pythagore* tous les égards poſſibles, & faiſoit de ſon mérite le cas qu'il devoit en faire. *Mais l'étude des Sciences*, ajoute l'Auteur, *& ſurtout de la Philoſophie, ne peut guère s'accorder avec la ſervitude même la plus douce & la plus honorable. Hiſt. Anc.* T III. p. 391. *Edit. d'Amſt.* Remarquons en paſſant, que le digne Rollin, qui mourut à *Paris* le 14. de Sept. 1741. dans un âge fort avancé, reçut peu de tems avant ſa mort une *Lettre de Cachet* ſi deſagréable, qu'il auroit quitté cette Ville & toute la *France*, ſans ſa triſte caducité.

Que ne conſacrons-nous nos langues & nos mains
A faire encor chérir leurs devoirs aux Humains?
Les vertus de *Newton* ſont le vrai *Newtoniſte* (*).
Le Savant vicieux reſſemble à ce Chymiſte,
Qui, devant compoſer des remèdes nouveaux,
Inſente en travaillant des poiſons infernaux.
Dévoiſons tous ces Corps roulans deſſus nos têtes;
Marquons aux Curieux la route des Cometes;
Tâchons

(*) *Les vertus de Newton ſont le vrai Newtoniſte.*] Anciennement les Diſciples ne ſe contentoient pas de profiter du ſavoir de leur Maître; ils en prenoient les mœurs, & c'eſt ce que nous ne faiſons point. *Newton* avoit un amour infini pour la juſtice. Il étoit laborieux en ſa Charge, généreux, ſincère, modeſte, chaſte, frugal, & encore *meilleur Chrétien qu'Aſtronôme*. Pour tout en dire en peu de mots, jamais *Fontenelle*, ce grand Orateur, n'a pu parvenir à louer dignement le grand *Newton*. Vous qui vous dites *Newtoniens*, vos mœurs ſont-elles ſemblables aux mœurs de votre Maître? Souvenez-vous de la fin de ſon Epitaphe que voici:

Dei O. M. Majeſtatem Philoſophiâ aperuit,
Evangelii ſimplicitatem moribus expreſſit,
Sibi gratulentur Mortales,
Tale tantumque extitiſſe
Humani Generis Decus.

Tâchons de découvrir la nature du Feu;
Mais, adorant toujours la Majeſté de Dieu,
Admirons ſa grandeur dans ſes moindres Ouvrages,
Et rendons-nous Savans pour devenir des Sages;
En contemplant les Cieux, ſongeons aux vrais moyens
De nous en voir un jour les heureux Citoyens.

EPITRE

A

THOMAS DIAFOIRUS.

Εν τοῖς τῶν Εφεσίων γράμμασι, παράγγελμα ἴκητο, συνεχῶς ὑπομιμνήσκεσθαι τῶν παλαιῶν τινος ἐπ' ἀρετῇ χρησαμένων.

MARK. ANTON. BIBA. Iá. κ'ς.

Voici un Précepte, que l'on trouve dans les Ecrits des Ephéſiens; Aye toujours devant les yeux quelqu'un des Anciens, qui ayent été parfaitement vertueux.

JEune & candide Eſprit, Perle de ta Famille,
THOMAS DIAFOIRUS, je te donne ma fille.
Ton cœur, non infecté du poiſon des Mondains,
Me ſemble un Oeilleton, qui, par d'habiles mains
Avec ſoin cultivé, ne ſauroit que produire,
Après le tems des fléurs, les fruits qu'on en deſire,

Je me promets beaucoup d'un front où la pudeur
Annonce l'innocence & ſa ſœur la candeur.

Le Jouvenceau Latin, qui, ſortant du Collège,
Demande en rougiſſant: *mon Pere, baiſerai-je?*
En ce Siècle, ennemi de la ſimplicité,
N'eſt pas, je te l'avoue, un Héros fort goûté;
Il faut, pour plaire au Monde, outre un fond de malice,
Avoir certains défauts, & même plus d'un vice.

Mais puiſqu'enfin j'ai ſçu ranger les préjugés
Au nombre éxorbitant de nos plus ſots péchés,
Thomas, je te préfère, & j'oſe encor le dire,
A tous ces Foux brillans que le Beau Monde admire.

Dois-je rire ou pleurer, quand nos jeunes Seigneurs,
Bourgeois de Sybaris (*), plus filles que leurs Sœurs,

Dé-

(*) *Bourgeois de Sybaris.*] Ville ſi puiſſante dans l'ancienne Grèce, qu'elle pouvoit mettre ſur pied une Armée de trois

Démentent, dans les bras d'une lâche molleſſe,
Leurs noms, leurs qualités, leur ſexe & leur eſpèce?
Et quel nom donnerai-je à ces vils Etourdis,
Débauchés ſcandaleux, dans la honte abrutis,
Dont Maturin Regnier fut avec tant de zèle
En ſon tems le cenſeur, le peintre & le modèle?
Helas! nous embraſſons les plus rudes métiers,
Pour laiſſer en mourant de riches Héritiers;
Mais de laiſſer encore à la chère Patrie
De dignes Citoyens, c'eſt-là ce qu'on oublie.

La

trois cens mille Combattans. Mais l'opulence produiſit le luxe, & le luxe énerva les Citoyens La Ville ſe rempliſſoit de Cuiſiniers & de Comédiens, tandis qu'on en banniſſoit les Ouvriers qui faiſoient trop de bruit en travaillant, & les pauvres Cocqs eurent le même ſort, afin que leur chant n'interrompit point le ſommeil des habitans de la Ville.

La ſaine Raiſon veut que tout Pere Chrétien
Elève ſes enfans pour être gens de bien;
Et nous les élevons pour être gens du Monde,
Ou plutôt de l'Enfer, comme Aſtolphe & Joconde (*);
Les peres de leurs fils ſont les premiers flatteurs,
Et les plus dangereux de tous les corrupteurs.
Un jeune homme ajuſté dans le goût de Dufresne (†),
Lorſqu'en Fat glorieux il entre ſur la ſcène,
Semble aux yeux maternels un Héros achevé;
C'eſt-là ce qu'on appelle un Fils bien élevé.

Pour

(*) —— *Comme Aſtolphe & Joconde.*] Héros fameux par des exploits d'amour. V. dans les Contes *de la Fontaine*, JOCONDE.

(†) —— *dans le goût de Dufreſne.*] Comédien célèbre à *Paris*, où il repréſente *le Glorieux*, dont il annonce le caractère, même avant que de proférer une parole.

Pour obéir aux loix de notre politeſſe,

A quinze ans il acquiert une langue traîtreſſe;

Il diſſimule, il ment, &, par civilité,

De menſonge en menſonge il perd ſa probité.

Dans l'Ecole du Sexe inſtruit en l'art de plaire,

Cet art fait ſon ſavoir & ſa judiciaire (*).

Les Thèſes qu'il ſoutient ſont des Thèſes d'amour,

Et, s'il eſt beau Joueur, c'eſt un Homme de Cour.

Bien-tôt cet Abſalom, guidé par ſes caprices,

Fait gémir ſes parens, dont il fit les délices:

Impie, extravagant, hautain, voluptueux,

Rival perpétuel de tout Fou ſomptueux,

Ce

(*) *Cet art fait ſon ſavoir & ſa judiciaire.*] *Th. Diafoirus* n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'eſprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais par-là Monſieur ſon Pere auguroit bien de ſa *judiciaire*. C'eſt dommage que nous n'ayons point la Thèſe qu'il ſoutint contre les *Circulateurs*.

Ce Martyr infernal tombe en tous les abîmes,
Et, s'il peut s'en tirer, c'eſt à force de crimes;
C'eſt toujours preſque ainſi qu'avec le tems un Fat
Devient un Fourbe inſigne, & meurt en Scélérat.
Et nous, loin d'imiter les ſages Botaniſtes,
Nous adoptons le goût de nos petits Fleuriſtes:
La Plante ſans couleurs s'attire nos mépris,
Et la fade Tulipe eſt la fleur hors de prix.
Ce n'eſt pas tout. L'Eſprit, ce don de la Nature,
Toujours ſi dangereux dans l'homme ſans droiture,
Eſt notre chère Idôle, au point qu'en ſa faveur
On pardonne aiſément tous les défauts du cœur.
Au Diſeur de Bons-mots la Logodiarrhée
Chez tous nos Dieux mortels ouvre une libre Entrée;

En vain ce beau parleur n'eſt qu'un traître importun,
C'eſt un homme d'eſprit, privé de ſens-commun.
L'indigne Suborneur, Singe du Dieu *Scamandre* (*),
Chez vingt peres dupés prend l'office de Gendre,
Il trompe le Marchand, il triche le Joueur;
C'eſt un homme d'eſprit, qui s'eſt perdu d'honneur.
Un Lâche, ayant chanté parmi d'autres Cigales,
Court l'*Europe* aux dépens de ſes Fourmis frugales;
On le voit tour à tour Libertin & Dévot,
A Rome *Catholique*, à Londres *Huguenot*;
On le connoît par-tout pour un Eſcroc infâme;
C'eſt un homme d'eſprit, dit-on, qui n'a point d'Ame.

Le

(*) —— *Singe du Dieu Scamandre.*] Voyez dans les *Contes de la Fontaine* celui du *Fleuve Scamandre.*

Le Sens-Commun, l'Honneur & l'Ame en notre tems,
Sont trois points ſur leſquels on fait grace à nos gens.
Le titre d'honnête homme, eſt un titre qu'on donne
A quiconque à propos fait valoir ſa perſonne,
Et par le même abus, un Fourbe, un Impoſteur,
S'il eſt homme à ſe battre, il eſt homme d'honneur;
Le Faquin intrigant, le Bouffon paraſite,
Sont tous des gens de miſe & des gens de mérite.
Quand je dirois de toi, mon Fils, avec raiſon,
Ce que tout vrai Savant dira du grand Bacon (*),

Quand

(*) *Ce que tout vrai Savant dira du grand Bacon.*] Du Comte de *Vérulam*, Chancelier d'*Angleterre*, & pere de la bonne Philoſophie. Ce n'eſt pas ici le lieu de faire l'Eloge de ce grand Philoſophe, je laiſſe au ſavant Hiſtorien Critique de la Philoſophie, au digne Mr. *Deslandes*, le ſoin de louer dignement cet illuſtre *Anglois*, auquel les vrais Savans ont des obligations infinies.

Quand je t'appliquerois, mon Fils, avec juſtice,
L'Eloge que donna Pyrrhus au grand Fabrice (*),
Je ne préviendrois point le Siècle en ta faveur.
Si je diſois: Thomas eſt un Garçon de cœur,
Aimable Débauché, galant, plein de ſalpêtre,
On ſe diſputeroit l'honneur de te connoître.
Il vaudra mieux, mon Cher, t'occuper cinquante ans
A la diſſection de Cadavres puans (†),
Que de hanter jamais, ſur un gliſſant Théâtre,
Les Cadavres vivans que le Monde idolâtre.

Ce

(*) *L'Eloge que donna Pyrrhus au grand Fabrice.*] Le Roi Pyrrhus n'ayant pu ébranler la vertu du grand *Fabrice*, aſſûra qu'on détourneroit plutôt le Soleil de ſon cours que Fabrice de ſa probité. *Ille eſt Fabricius, qui difficilius ab honeſtate quam Sol à curſu ſuo averti poteſt. Eutrop.*

(†) *A la diſſection de Cadavres puans.*] Thomas Diafoirus étoit grand Anatomiſte. Il invita *Angélique*, ſa Maîtreſſe, à la diſſection d'une Femme, *ſur quoi il devoit raiſonner.*

Ce n'eſt point, cher Thomas, qu'en Pédant indiſcret,
Je t'exhorte à moiſir au coin d'un Cabinet:
L'Homme eſt né pour être homme, & non pour être un Livre,
Qui ſçait tout, ne ſçait rien, s'il ne ſçait encor vivre;
Prens d'un Homme de Cour la figure & le ton,
Mais que le cœur reſſemble au grand cœur de Caton.
Garde-toi d'approcher de ceux que l'on décore
Du titre de Grand-Homme, & que le Peuple adore,
Qui Chenilles d'abord, puis Papillons brillans,
Se transforment enſuite en Baſilics brûlans;
Leur ombre eſt un poiſon, leur ſouffle eſt déteſtable,
Un regard d'eux ſuffit pour te rendre éxécrable.
Ces Serpens ſéducteurs ont le talent affreux
De rendre la Vertu ridicule à nos yeux:

Ceux qui n'épouſent point leurs Maximes impies,
Sont des Eſprits rétifs, ou de petits Génies;
Il faut avoir, comme eux, le front de ſe damner,
Sinon, tous les Railleurs ſont gens à vous berner.
Du beau nom d'*Innocent* plus d'un Pape s'honore:
Parmi nous ce beau nom déſigne une Pécore.
Qu'eſt-ce qu'un *bon Enfant*? ce n'eſt qu'un Marmouſet.
Un *bon homme* eſt un Sot; un *bon Prince* un Benêt.
S'agit-il de priſer un Savant eſtimable?
On dit tout net de lui, qu'il eſt ſavant en Diable.
L'habile homme a-t-il fait quelques nouveaux efforts?
Ah! c'eſt un Diable d'homme! il a le Diable au corps.
Le Brave eſt ſatisfait, pourvû qu'on ſe récrie,
Qu'il eſt vaillant en Diable, & né d'une Furie.

Le Politique actif, pénétrant, raffiné,
Eſt content du renom d'être un Diable incarné.
Que dirai-je de plus? le Chrétien effroyable
Fait gloire d'aſpirer aux attributs du Diable.
Tu ferois, ô mon Fils, de beaux ſignes de croix,
Si tu voyois ſans maſque, ainſi que je les vois,
Ces ſuperbes Mortels, qui ſont, ſous tant de Titres,
Les Eſclaves des Grands, du Monde les Arbitres.
Je les vois, comme on voit ces Sauteurs merveilleux,
Qui, pour gagner du pain, font cent ſauts périlleux.
J'admire avec mépris la force & le courage,
Dont tous ces Malheureux font un ſi triſte uſage;
A leur ſpectacle enfin nous pouvons aſſiſter,
Mais quel homme d'honneur voudroit les imiter?

Quid dicis, cher Thomas ? Voudrois-tu, pour leur plaire,

Quitter de la Vertu le ſacré caractère ?

Non. Que nos jeunes Foux, ni nos vieux Scélérats

Ne te détournent point de marcher ſur les pas

De ces Hommes divins, que l'Hiſtoire nous vante ;

Ce ſont de vrais Héros tout dignes qu'on les hante,

Ainſi que le Vulgaire implore tous ſes Saints,

Appelle à ton ſecours ces Grecs & ces Romains,

Que le Ciel aux Gentils choiſit pour Interprêtes (*),

Tout comme au Peuple Juif il donna Prophêtes.

Ces

(*) *Que le Ciel aux Gentils choiſit pour Interprêtes.*] Ceux qui pourroient penſer qu'on fait ici trop d'honneur aux Sages du Paganiſme, ſont priés de conſidérer qu'on n'avance rien qui ſoit indigne de la Providence divine. La penſée appartient à *Sextus l'Empirique*, & quand elle ſeroit abſolument fauſſe, le Sage eſt toujours un Preſent du Ciel ; heureux le Climat qui en profite !

Ces Morts, toujours vivans pour qui veut s'en ſervir,
Sont autant de Mentors tout prêts à te régir.
Ils ne t'ouvriront point le Temple des Chimères,
Où l'Orgueil vend aux Foux des vanités amères;
Mais ils te conduiront au Temple du Bonheur,
Où le Sage eſt tranquille en ſa propre grandeur.
Et ne crains pas, Thomas, qu'en rimant je te flatte,
Eraſme fut tenté d'invoquer Saint Socrate (*).
Je ne vais pas ſi loin; mais les Morts immortels
Sont mes Guides ſacrés, Patrons juſqu'aux Autels.
C'eſt par eux qu'à la fin j'appris à me connoître;
C'eſt par eux que je ſuis ce que l'homme doit être.

Je

(*) *Eraſme fut tenté d'invoquer St. Socrate.*] *Vix mihi tempero quin dicam: Sancte Socrates, ora pro nobis.* In *Conviv. religioſo.* J'ai de la peine à ne pas m'écrier: Saint Socrate prie pour nous.

Je ſuis Roi ſouverain (*), je ſuis toujours aſſis,
Au ſein de mes Etats, ſur un Trône conquis.
Sur des Monſtres hideux, ennemis de ma gloire,
Je remporte en Héros victoire ſur victoire;
Mes combats ſont ſouvent des combats ſinguliers,
Et jamais au Hazard je ne dois mes lauriers.
Que ma Cour eſt ſuperbe, inſtructive & badine!
Des Belles, qui ſont Sœurs, & de race divine,
M'y ſervent tour à tour, quand, pour me délaſſer,
En ſecret, ſans rougir, j'aime à les careſſer.

Mes

(*) *Je ſuis Roi ſouverain* &c.] Ne rien craindre, ne rien deſirer, c'eſt être Roi; & chacun ſe donne ce Royaume à ſoi-même, dit Séneque le Tragique;

Rex eſt qui metuit nihil,
Rex eſt quique cupit nihil,
Hoc regnum ſibi quiſque dat.
Senec. Thyeſt. Act. V.

Mes Courtiſans choiſis, Soutiens de ma Couronne,
Forment un Cercle auguſte autour de ma perſonne;
Et, grace à leur ſecours, je goûte en mon Palais,
Les agrémens divers d'un Roi régnant en paix.
J'y ſavoure à mon gré la volupté parfaite,
Qu'un Philoſophe obſcur recherche en ſa Retraite;
Je ſuis libre, opulent, puiſſant, comblé d'honneur,
Et les maux de mon corps n'altérent point mon cœur.
Il faut, pour concevoir la fortune du Sage,
Faire de ſon métier le noble apprentiſſage.
Ce fut pour Aléxandre un ſpectacle nouveau,
Qu'un Roi, plus grand que lui, logé dans un tonneau;
Et l'on ſçait le ſujet de la folle viſite,
Dont le docte Hippocrate affronta Démocrite (*).

J'excuſe

(*) *Dont le docte Hippocrate affronta Démocrite.*] Hippocrate,

J'excuſe mes Parens, qui, quand je me dis Roi,
Me ſuppoſent malade, & prient Dieu pour moi;
J'excuſe mes Voiſins, dont la troupe cauſtique,
Me croit le Roi de Treffle, ou le Valet de pique,
Quand je me dis heureux, tous nos riches Butors
Demandent depuis quand j'ai trouvé des Treſors?
Tous nos Grimauds titrés s'informent ſi le Prince
Me donne à gouverner en Chef une Province?
Argan me croit pourvu de Remèdes ſecrets,
Et, ſelon Chicanneau, j'ai gagné mes Procès.

crate, ſur le rapport des Abdéritains, crut *Démocrite* fou, parce qu'étant ſeul, il ne ceſſoit d'étudier ou de rire. Le Médecin alla donc voir le malade pour le guérir; mais le premier entretien deſabuſa le grand *Hippocrate*, & la folie du Rieur fut déclarée ſageſſe ſublime.

Il ne m'arrive point que quelqu'un me demande:
Si dans mon corps uſé mon Ame eſt noble & grande?
Si, ſans deſir, ſans crainte, indépendant du Sort,
J'attends, comme un bienfait, ce qu'on nomme la Mort?
Que m'importe, après-tout, en quelle claſſe étrange,
Par haine ou par orgueil, le Vulgaire me range?
Les titres que je prens ſans doute me ſont dus,
Puiſqu'ils ſont tous fondés ſur l'amour des vertus.
Je règne, &, ſi tu veux, Thomas, je t'aſſocie
Aux ſolides honneurs d'une Autocratorie.
Je veux bien ignorer, déteſtant les abus,
La ſource des *Purgons* & des *Diafoirus*;
C'eſt plutôt d'un Courſier, plutôt d'un Chien de chaſſe,
Que je prendrois le ſoin d'examiner la race.

Nous

Nous n'aurons pas l'affront d'entendre publier,
Que l'amour du Métal a ſçu nous allier;
Suivant les loix de *Sparte* (*), & non ſelon l'Uſage,
L'Hymen forme des nœuds dans la Maiſon du Sage,
J'éxige des vertus, je regarde le ſang,
La preſtance du corps, la fortune & le rang,
Comme on doit regarder dans un homme d'Egliſe
Ces riches Vêtemens que le luxe authoriſe;
Sois par tes ſentimens & par ta probité,
Ainſi que par tes mœurs, homme de qualité.

C'eſt

(*) *Suivant les loix de Sparte.*] A *Sparte*, on puniſſoit non-ſeulement ceux qui refuſoient de ſe marier, ou qui ſe marioient trop tard; mais encore ceux qui ſe marioient mal. La Loi ſur-tout étoit ſévère contre ceux qui, au lieu de s'allier en de bonnes Maiſons, c'eſt-à-dire en des Maiſons de vertu & de probité, ne cherchoient que les Maiſons opulentes. A *Sparte* ſe marier par interêt, c'étoit s'encanailler de la manière la plus infame.

C'eſt-là ce que de toi ma gloire doit prétendre,
THOMAS DIAFOIRUS, à ce prix ſois mon Gendre,

EPITRE

A

HARPAGON.

Divitiæ apud ſapientem virum in ſervitio ſunt ; apud ſtultum in imperio.

Senec. de vita beata, Cap. XXVI.

Les Richeſſes ſont eſclaves chez le Sage; elles ſont Reines chez le Fou.

NE crains plus, Harpagon, les Momus indiſcrets,

Le Siècle ſérieux rend les Railleurs muets.

Nos mœurs ſont en effet telles, que l'Avariſe

Se trouve une Vertu, loin d'être encore un Vice;

Le Cenſeur le plus rude en toi va reſpecter

Des Mortels, qu'un Démon auroit peur d'irriter.

A voir

A voir comme en rampant l'humaine Créature,
Pour ſe gorger de biens, ſupporte la torture,
On diroit que l'Argent effaçant tout péché,
L'Homme achete le Ciel ainſi qu'un Evêché.
Pouvons-nous mieux prouver quel Eſprit nous domine,
Qu'en inſpirant d'abord l'amour de la *lézine*
Aux Etres nés de nous, afin d'éteindre en eux
Ce tendre naturel qui les rend généreux?
Le Pere oſe à ſon Fils impoſer la ſottiſe
De traîner ſes beaux jours en Noble de Veniſe.
S'il penſe que le Ciel n'a mis entre ſes mains
Des Biens que pour en vivre, & ſervir les Humains,
A nos yeux devorans, c'eſt un Prodigue inſigne;
Les Grands de leur faveur le ſuppoſent indigne;

C'eſt

C'eſt un fait ſi connu, qu'on a vu plus d'un Fat
Ladre par politique, & par prudence ingrat.
Sans doute, pour pouvoir obtenir quelque Office,
Il faudra faire enfin des preuves d'avarice,
Comme, en certains Climats, le Noble criminel
Fait des preuves d'orgueil pour vivre de l'Autel.
La Fortune autrefois favoriſoit l'Audace;
Elle eſt folle aujourd'hui de l'Animal tenace.
A-t-elle des treſors? elle court les cacher
Chez le Dragon qui veille, & qui n'oſe y toucher.
Nous trouvons dans l'Avare un mérite funeſte,
Mérite qu'on cajole autant qu'on le déteſte.
Vous voit-on fort dans l'art d'inventer des Impôts,
Qui rongent ſourdement le Peuple juſqu'aux os?

Ce grand talent ſuffit; votre fortune eſt faite.
Comme on croit qu'un cœur dur marque une bonne
tête,
L'Orgueil s'abaiſſera juſqu'à vous rechercher.
Vous parviendrez un jour à l'honneur d'écorcher,
En quelque auguſte Nom, cette utile Canaille,
Qui vit pour travailler & pour payer la Taille;
Honneur, ſublime honneur, dont tant d'illuſtres Foux,
Au gré de Belzébut, ſont lâchement jaloux.
L'Avare, ſur la foi de ſa ſeule avarice,
Voit les treſors d'autrui rouler pour ſon ſervice.
C'eſt au Ladre connu qu'on ne refuſe pas
L'opulente Héritière aux ſolides appas.
L'Avare, homme de poids dans l'eſprit du Vulgaire,
Fait valoir ſes conſeils, & ſe rend néceſſaire;

C'eſt

C'eſt l'Oracle des Sots, &, quoique ſans amis,
C'eſt encore un Tyran, auquel tout eſt permis.
Tel, dans la triſte nuit de ſes Caves ſecrettes,
Enterre chaque jour de peſantes Caſſettes,
Qui, s'il ne vole pas l'avoine à ſes Chevaux,
Ne nourrit ſes Enfans qu'en comptant les morceaux.
La Terre porte encore un Eſcroc en ſix lettres (*),
Qui vendit ſans rougir le DIEU de ſes Ancêtres,
Qui ne pouvant, *ſans dot*, établir aiſément
Sa fille, fille unique & propre au Sacrement,
La déclara ſoudain Bâtarde adultérine,
Et d'une bouche ainſi délivra ſa cuiſine.

Pendant

(*) *La Terre porte encore un Eſcroc* &c.] L'Original de ce portrait s'eſt noyé, & ſa Veuve, ſortie du Couvent, s'eſt remariée.

Pendant le quart du Siècle, il fut le digne Epoux
D'une Thaïs Chrétienne, & n'en fut point jaloux.
Mais l'Or ne pleuvant plus au giron de la Dame,
Le Traître s'en défit par une voye infame;
Quatre murs mal blanchis renferment pour toujours,
La galante Moitié du plus affreux des Ours.
Sans femme, ſans enfans, chargé de biens immenſes,
Il ne craint plus le Ciel, mais il craint les dépenſes.
Il paſſe dans le coin d'un antique Salon,
Sans huitres les Hyvers, les Etés ſans melon;
Et, content d'épargner, ce Pindare moderne (*)
Fait tirer ſon Nectar du fond d'une Citerne.

C'eſt

(*) *Et, content d'épargner, ce Pindare moderne &c.*] Ἄριστον μὲν ὕδωρ. Il n'y a rien de meilleur que l'eau, *dit Pindare*, & *Harpagon* conſeilla à ſon fils, qu'il ſuppoſoit malade, de boire un grand verre d'eau fraîche à la cuiſine.

C'eſt l'Homme, le Docteur, que j'oſe propoſer
A quiconque ne vit que pour théſauriſer;
Mais je l'offre de même à quiconque veut peindre
L'Animal le moins plaint, quoique le plus à plaindre.
Quand nous ignorons l'art de payer ſans chagrin
Boucher & Boulanger, Tailleur, Marchand de vin,
Nous devons envier, quelles que ſoient nos Rentes,
Le ſort des Animaux, des Arbres & des Plantes,
Ou le ſort de ce Roi, qui ſçut pendant ſept ans,
Couvert d'un poil hideux, brouter l'herbe des Champs.
En nos tems ſomptueux, où, même à pure perte,
Il faut, le long du jour, tenir la bourſe ouverte,
L'Avare doit ſouffrir cent fois plus de douleurs,
Qu'une femme en travail dans les grandes chaleurs.

Vous êtes-vous acquis le renom d'être chiche?
Chacun à vos dépens voudroit devenir riche,
Femme, enfans & voisins, servantes & valets,
Pour vous ronger le cœur, vous tendent des filets,
A coup sûr, s'ils osoient, ils brûleroient vos granges;
Qui tourmente un Vilain croit divertir les Anges.
Tu dois me confesser, que le plaisir exquis
De passer en revûe un nombre de Louïs,
Ne peut te soulager dans les transes mortelles,
Où te jette l'achat des moindres bagatelles.
Si j'avois à prouver contre nos Médecins,
Que l'homme ne meurt point du poison des chagrins;
Je produirois d'abord un Ladre octogenaire,
Qui, mangeant à ses fraix, sent toute sa misère;

Le

Le pain d'autrui l'affame, au point que tout Vivant
Semble à ſes yeux jaloux un Rival triomphant.
Nous donnons, ſur la foi d'un Principe bizarre,
Des Tuteurs au Prodigue, & jamais à l'Avare:
Je voudrois qu'en rouvrant le Coffre du premier,
Le Magiſtrat bornât l'épargne du dernier.
Dira-t-on, qu'un Grigou, puni par l'avarice,
Expireroit bien-tôt dans ce double ſupplice?
Que perdroit le Public à la mort de ce Fou,
Qui, pour le Bien commun, ne perdroit pas un ſou?
L'Argent doit circuler; qui l'arrête en ſa courſe,
Devroit dans l'Océan circuler tête en bourſe;
C'eſt du Bonheur public l'Ennemi déclaré,
Et c'eſt toujours trop tard qu'on s'en voit délivré.

Le plus vil Scélérat ſçait mériter l'eſtime
Au moins de ſes pareils, coupables de ſon crime;
Cartouche dans *Shépart* admiroit le Valeur (*).
L'Avare de l'avare abhorre la noirceur,
L'Avare en ſes pareils doit déteſter ſon vice,
Et prouver, contre lui, qu'il faut qu'on le haïſſe.
Lorſque dans l'Orient un Tyran ſuranné,
Squelette ſenſuel au Jeûne condamné,
Arrache à ſes Sujets ſans choix toutes les Belles,
Et, pour les contempler, s'empriſonne avec elles,
Ce Monſtre, à ton avis, n'eſt-il pas furieux?
Que n'immole-t-il point au plaiſir de ſes yeux?
Pourtant c'eſt ton portrait, Mortel inſatiable!
Ton Coffre eſt le Sérail, où ta griffe éxécrable,

Renfer-

(*) *Cartouche dans Shépart* &c.] *Cartouche*, fameux Chef de Voleurs à *Paris*, comme *Shépart* à *Londres*.

Renferme ces Beautés, ces Piſtoles de poids,
Qui feroient le bonheur du Peuple & des Bourgeois.
Regarde l'Artiſan: déſœuvré, ſans pratique,
Il porte ton Arrêt dans ſon œil famélique,
Et de ſes cris perçans, qui te touchent ſi peu,
Hélas! tu dois répondre un jour devant ſon Dieu.
S'il ſe peut, Harpagon, que ton eſprit revêche,
Doute des vérités que mon amour lui prêche,
Fais répandre en tous lieux le bruit de ton trépas,
Chacun dira tout haut ce qu'on ſe dit tout bas.
Le Peuple extravagant, à ſon délire en proye,
Dans tous les Carrefours ſignalera ſa joye,
Le nom du nouveau Mort d'épithètes chargé,
Sera de ſon hiſtoire un cauſtique Abregé.

Dès-lors, Pere aux Ecus, tes propres Domestiques
Fourniront au Public cent Farces satiriques;
Ce sont des Perroquets, on a beau les nourrir,
S'ils n'osent pas nous mordre, ils osent nous salir.
Bien-tôt ton propre Fils, le Chef de la Famille,
Plus fou qu'un jeune *Anglois* sortant de la Bastille,
Plus fringant qu'un Sauteur du Manège échappé,
T'apprendra qu'il sçait vivre en Fils émancipé,
Et quand déja ton sang bouilliroit en ses veines,
Toutes ses passions feront autant de Reines,
Qui toutes à la fois attaquant le Magot,
Feront ce cher Dauphin & repic & capot.
Dans cet instant affreux, à ce moment horrible,
Vien, sauve ton tresor de sa perte infaillible,

Et ſonge à te munir d'un flegme ſuffiſant,
Pour digérer encor l'affront le plus cuiſant.
Si, ſur le bruit flatteur de ta mort deſirée,
Tout un Peuple a fait voir ſa joye immodérée,
Tu verras la douleur du Peuple au deſeſpoir
De ne point éviter l'horreur de te revoir.
Mais quoi! du Monde entier l'eſtime univerſelle,
Au prix d'un Ecu blanc, à tes yeux n'eſt plus belle!
Chercher des ſentimens dans le cœur des *Mammons*,
Hélas! dans un Brochet c'eſt chercher des poumons.
L'infamie & l'Enfer, ſelon toi, ſont ſans doute
Deux vains Epouvantails, qu'un foible Eſprit redoute;
Le Diable, que tu crains, Poltron, c'eſt le Voleur,
C'eſt lui qui te condamne aux tourmens de la peur.

Confeſſe encore ici, que par une injuſtice,
Qui chez tous les Humains eſcorte l'avarice,
Nul ne peut t'approcher, que ton cœur ſoupçonneux
N'y penſe découvrir un Larron dangereux.
Toujours tu te crois duppe, en croyant l'honnête homme
Un Héros de Théâtre, un ſpécieux Fantôme;
Tu n'as jamais conçu, comment un Eſprit ſain
Peut être ſcrupuleux ſur la façon du gain.
Ce maudit préjugé te rend intolérable,
Te rend hargneux, brutal, cruel, inéxorable,
Toujours craintif & craint.... il n'eſt point de Goujat,
Qui devroit avec toi vouloir changer d'état.
Sois du moins convaincu, que ſi la Providence
Ne conſervoit tes jours par ſa Toute-puiſſance,

Quelque

Quelque Aſſaſſin, vangeur du Public maltraité,
Nous convaincroit bien-tôt de ta mortalité.
Et qui ſçait, Harpagon, ſi quelque Miſérable,
Déja contre ton ſein n'aiguiſe un fer coupable?
Peut-être que le Ciel, las de te protéger,
Aujourd'hui t'abandonne à qui veut ſe vanger;
Songe qu'un coup fatal, s'il t'arrache la vie,
T'arrache encor les fruits d'une longue induſtrie.
S'il eſt vrai que ton cœur, ſuivant ſes doux tranſports,
N'aime, ne voit, n'entend, ne vit qu'en tes Treſors,
J'oſe te conjurer, au nom de ton Or même,
De vivre pour lui ſeul, en changeant de Syſtême.
Loin d'enfermer ton Dieu, comme un Dieu malfaiſant,
Deviens à ſon égard un Hôte complaiſant,

Permets-

Permets-lui de rouler dans des bornes preſcrites;

Pourvû que la prudence en marque les limites,

Ce Dieu retournera, chargé de nouveaux biens,

Comme *Mentzel* (*) retourne au Camp des *Autrichiens*.

Tu vois la probité ſouvent néceſſiteuſe,

Et, faute de ſecours, en vain induſtrieuſe,

Tu dois la ſecourir; c'eſt en la protégeant,

Qu'un Riche avec honneur place bien ſon argent.

Sois l'Ame du Négoce; ouvre au Marchand ta bourſe;

Qu'il promene ton Or du Midi juſqu'à l'Ourſe;

Que par toi des Manans, oiſifs ou pareſſeux,

Faſſent du Champ ſtérile un terroir fructueux.

Trans-

(*) *Comme Mentzel* &c] Jean Daniel Baron de *Mentzel*, né, dit-on, dans la Ville de *Leipſic*, Colonel des Houſſars au Service de la Reine de *Hongrie*, brille actuellement dans toutes les bonnes Gazettes, en attendant l'honneur de vivre dans l'Hiſtoire. Au rapport de toutes les Relations, ce brave Officier a privé la *France* de ſept Partiſans, tous gens de valeur & qui ſavoient leur métier.

Transforme les Ruiſſeaux en Canaux, en Rivières,
En *Colomb* (*) ſouterrain découvre des Minières;
Rends, en un mot, ton vice utile au Genre Humain,
Et, pour mieux t'enrichir, enrichis ton Prochain.

Je t'implore aujourd'hui, Muſe de Simonide (†)!
Si jadis d'un Tyran inhumain & ſordide,
Tu fis, dans *Syracuſe*, un Prince vertueux,
Répand ſur mes Ecrits ton feu miraculeux!
Ma vanité renonce au talent équivoque
D'un mordant *Hipponax*, d'un cruel *Archiloque* (‡),

Leurs

(*) *En Colomb* &c.] *Chriſt. Colomb*, qui découvrit l'*Amérique*, en fut peu récompenſé, & mourut en 1506.

(†) ——— *Muſe de Simonide.*] Ce fut *Simonide*, qui avec *Pindare* & *Bacchylide* civiliſa *Hiéron*, Tyran de *Syracuſe*, l'homme le plus avare & le plus brutal de ſon Siècle. Voyez dans le Dict. de *Bayle* les Articles de *Simonide* & de *Hiéron*.

(‡) *D'un mordant Hipponax, d'un cruel Archiloque.*] Deux autres Poëtes Grecs, mais qui ſe rendirent redoutables par leurs Satires. *Hipponax* natif d'Ephèſe, étoit laid, petit & menu; & ſa laideur ſervit à l'immortaliſer, puiſqu'on ne le connoit que par les vers ſatiriques qu'il compoſa contre deux freres

Leurs lauriers ſont affreux; je n'aſpire aujourd'hui
Qu'au don de convertir l'Avare malgré lui.
Hâtons-nous, vil Pécheur, ſouffre que je te traîne,
Pour l'honneur de ma Muſe, au bord de l'Hypocrène
A grands coups d'aſperſoir j'y veux t'éxorciſer,
Et chaſſer le Démon qui ſçait te maîtriſer.
Je connois la grandeur de ma noble Entrepriſe,
Je conſens qu'on la marque au coin de la ſottiſe;
Mais, pourvû que j'arrache à ton cœur gangrené,
Un Acte généreux pour quelque Infortuné,
Que tu puiſſe goûter le plaiſir ineffable
D'affranchir de ſes maux un Etre miſérable,

Harpa-

freres Sculpteurs, *Bupalus* & *Athénis*, qui avoient fait ſa figure la plus ridicule du monde. Le Poëte lâcha contre eux des vers ſi mordans, que les deux freres diſparurent. *Archiloque*, natif de *Paros*, par une Satire ſanglante ſe vangea de *Lycambe*, qui lui avoit promis ſa fille en mariage. Ayant changé de ſentiment, le Poëte compoſa contre lui des vers ſi moqueurs, que *Lycambe* ſe pendit par deſeſpoir, à ce que dit l'Hiſtoire.

Harpagon, je triomphe, & par mes cris joyeux,
J'annonce le Miracle au Public curieux.
Oui, le moindre Avant-goût des voluptés du Sage
Invite à la vertu l'Eſprit le plus ſauvage;
Un Bienfait bien placé, par ſes propres attraits,
Nous porte à redoubler nos dons & nos bienfaits.
Viens, pour te voir guérir de ta triſte infamie,
Des Hôtes du Pavé guérir la boulimie,
Sois le Pere des Gueux; c'eſt un titre ſi doux,
C'eſt un emploi ſi beau, qu'il les efface tous.
Si tu viens éprouver, Patron de la Canaille,
Le charme de nourrir un Pauvre ſur ſa paille,
Bien-tôt naîtront en toi ces tendres mouvemens,
Heureux avant-coureurs des nobles ſentimens;

Bien-tôt l'Humanité, cette lumière innée,
Saura déraciner ta *lézine* incarnée;
Soudain la Charité bannira de ton cœur
Le lâche Amour du gain, pour y placer l'Honneur;
Et l'Honneur dirigeant ta vie & tes largeſſes,
Nous verrons *Harpagon* digne de ſes Richeſſes.

EPITRE

A

ORMIN.

Quam inique comparatum eſt, ii, qui minus habent, Ut ſemper aliquid addant divitioribus!

Terent. Phorm. Act. I. *Sc.* I.

Quelle injuſtice, bon Dieu! que les Pauvres donnent toujours aux Riches!

BEni ſoit le Mortel, qui, fertile en Projets,
Aux Rois enſeigne l'art d'enrichir leurs Sujets.

C'eſt un Héros divin, auquel en chaque rue,
Il faudroit ériger en marbre une Statue.

Sans contredit, Ormin, le bienheureux Talent
De rendre un Prince aimable & ſon Peuple opulent,
Eſt un Preſent céleſte, & parmi nous ſi rare,
Qu'on accuſe le Ciel d'en être trop avare.
Mais ne blaſphémons point. Les Auteurs de nos maux
Sont ces Peſtes de Cour, politiques Bourreaux,
Qui, Corrupteurs hardis, par leurs conſeils perfides,
Renverſent les Projets de nos Sages timides.
Ainſi qu'en flagornant Tigellin pouvoit plus
Sur l'eſprit de Néron, que Séneque & Burrhus (*);

De

(*) *Sur l'eſprit de Néron, que Séneque & Burrhus.*] *Tigellin*, infame Flagorneur, & Intendant des plaiſirs de Néron, s'étoit tellement emparé de l'eſprit de ſon Maître, qu'il le gouvernoit à ſa fantaiſie, & lui faiſoit commettre mille crimes abominables, malgré les belles Leçons de *Séneque*, & les ſages conſeils du *Burrhus*. Après la mort de Néron, ce *Tigellin* ſe trouva réduit à ſe couper la gorge lui-même.

De même un Impoſteur chez le Prince vulgaire,
Détruit tous les efforts du meilleur Miniſtère.
On dit, (mais dit-on bien?) en guiſe de bon mot,
Que l'habile homme eſt fourbe, & l'honnête homme un Sot.
Je dis que par malheur la Probité craintive,
En travaillant toujours, toujours demeure oiſive;
Il faudroit ſouhaitter, tels ſont enfin les tems,
Que tous nos gens de bien fuſſent des Impudens.
Oui, parmi nous, c'eſt peu qu'un Mérite ſolide
Se trouve ſoutenu d'un courage intrépide;
Le Don de l'impudence eſt le don merveilleux,
Sans lequel rarement on rend l'Etat heureux.
A quoi ſert qu'un Auteur en ſon harnois s'échauffe,
Pour prouver qu'un grand Roi doit être Philoſophe?

Si le nouveau Platon ne ſçait en même tems
L'art de purger la Cour des Wolſeys, des Triſtans (*).
S'il ne dit à ſon Roi, quand il faut le reprendre,
Ce que diſoit la Vieille au Pere d'Alexandre (†),
Il n'eſt pas l'homme fait pour s'ériger ſoudain
En Protecteur du Peuple auprès d'un Souverain;
Et ſon Livre farci de leçons ſalutaires,
Ne tournera jamais qu'au profit des Libraires.

Du

(*) *L'art de purger la Cour des Wolſeys, des Triſtans.*] *Thomas Wolſey*, fils d'un miſérable Boucher, devint Cardinal & Miniſtre tout-puiſſant auprès de Henri VIII. Roi d'*Angleterre*. La Tyrannie que ce Traître éxerçoit ſur ſon Roi & ſur toute la Nation étoit telle, que *Charles-Quint* & *François* I. firent mille baſſeſſes pour le gagner. *Triſtan l'Hermite* occupoit auprès de *Louis XI.* un Emploi qui le rendit ſi éxécrable à tous les gens de bien, *dit Varillas dans l'Hiſt. de ce Prince*, Liv. X., qu'ils n'oſoient prononcer ſon nom.

(†) *Ce que diſoit la Vieille au Pere d'Alexandre.*] Une pauvre vieille femme importunant *Philippe de Macédoine*, & le priant à pluſieurs repriſes de vouloir l'écouter, *Philippe* lui répondit qu'*il n'en avoit pas le loiſir. Ne vous mêlez donc pas d'être Roi*, lui cria la bonne femme. Le Roi, frappé de ce mot, s'en retourna dans ſon Palais, & remettant toutes ſes autres affaires, il donna audience à tous ceux qui ſe préſen-

Du *Sage de Cambray* le Roman éternel

Vaut, malgré la Critique, à l'Auteur un Autel.

En comptant toutefois les Princes de l'Europe,

Qui, tels qu'on nous dépeint le Fils de Pénélope,

Ont régné sur le Plan que Mentor sçut tracer,

Nous ferons, malgré nous, réduis à confesser,

Que le grand Fénelon, Précepteur de la *France*,

Ravit peu d'Ecoliers au Fourbe de *Florence* (*).

Qu'a produit cet Abbé dans les murs de *Paris* (†),

Grand Forgeur de Projets, qui restent des Ecrits?,

Helas!

présentèrent, commença par cette pauvre femme, & passa ainsi plusieurs jours à écouter ceux qui voulurent lui parler. *Plutarq. dans la Vie de Démétrius.*

(*) —— *au Fourbe de Florence.*] *Nicolas Machiavel.* Les Maximes de sa Politique sont extrêmement dangereuses, & propres à former des Tyrans, & non des Rois. Cependant il s'est trouvé des Auteurs qui ont entrepris de le justifier là-dessus.

(†) *Qu'a produit cet Abbé* &c.] L'Abbé de *Saint Pierre*, de l'Académie Françoise, mort à *Paris* le 29 d'Avril 1743., est connu par le nombre prodigieux de *Projets*, qui compo-

Hélas! pour le Public il a fait voir ſon zèle,
Et le Miniſtre a ri des fruits de ſa cervelle.
Liſez, ô Souverains! liſez & méditez
Un Livre, où la Vertu vous dit vos vérités:
Un Livre fait pour vous, où la Sageſſe même
Sur l'art de bien régner vous ouvre ſon Syſtême;
L'Ouvrage, dont je parle, & que j'ai lu cent fois,
Sous un titre modeſte, eſt la Guide des Rois (*).

Tan-

ſent ſes Ouvrages de Politique. Son Projet de *Paix perpétuelle* a toujours diverti le feu Cardinal de *Fleuri*, qui, dans un Billet écrit à Mr. de *Fontenelle*, badine ſur cet article, & appelle l'Abbé de *Saint Pierre l'Apoticaire de l'Europe. V. la Biblioth. raiſonnée.*

(*) *Sous un titre modeſte* &c.] Sous le titre d'*Examen du Prince de Machiavel.* Cet Ouvrage étant au-deſſus de mes éloges, voici des Vers Latins d'un Poëte dont j'ignore le nom:

Qui ſolis opibus demens metitur honeſtum,
Regnandique artes utilitate probat,
Crimina cui Siculis non inficienda Tyrannis
Et Ferrum antiqua ſunt potiora fide,
Erubuit decuiſſe nefas, dum, Te duce, Virtus
Surgit, & ornatu nobiliore placet.

Quiſquis

Tandis que vous ferez des études si belles,

Princes, pour le bonheur de vos Sujets fidèles;

Tandis que vous prendrez tant d'auguſtes Leçons,

Afin d'éterniſer & Vous & vos Maiſons;

Pour ſervir le Public, mon Idôle & mon Maître,

Pour lui conter des Faits, pour le vanger peut-être,

J'écrirai, ſur la foi de Mémoires ſecrets,

L'Hiſtoire des Faquins punis pour leurs Projets.

Le nombre des punis eſt petit, je l'avoue;

Mais tel ſçut eſquiver le gibet ou la roue,

Qui, traînant dans l'horreur ſes jours infortunés,

Souffrit, en ſon vivant, le tourment des Damnés.

Il

Quiſquis es, ô Vir magne, ô Dis charissime Proles,
Autor divini conselebrate Libri!
Non semper terras vitiumque dolique tenebunt,
Iratos olim qui populere Deos.
Diva, sed invisas quæ fugerat ultima sedes,
Jam redit, amplexus & petit illa tuos.

Il faut que d'un *François* je rime ici l'Hiſtoire,
Dont *Eraſme* en Latin conſerva la mémoire.
Un Bourgeois de *Paris*, voyant non ſans douleur (*),
Faute d'argent comptant, ſon Roi triſte & rêveur,

Pro-

(*) *Un Bourgeois de Paris* &c.] Voici comment le célèbre *Roterodamois* rapporte l'hiſtoire : *Referam Fabulam quam audivi Lutetiæ quum illic ageram, an veram neſcio, certe veriſimilem. Oſtenditur in Foro frumentario, ni fallor, os Cloacæ, in qua ſe ſepeliri juſſerit quidam, quem ſero pœnituit mali conſilii. Viderat Regem triſtem ac ſollicitum. Cauſa mœroris erat anguſtia rei pecuniariæ. Is, quo Regem ſublevaret, ſuaſit ut ex minutis etiam rebus quas Ruſtici deferunt in Urbem, unum aut alterum æreum nummulum exigeret, idque in biennium duntaxat. Ex eo quum viderent in Urbe frequentiſſima colligi pecuniæ vim non modicam, videlicet juxta ſententiam Heſiodi, ex multis minutis, conflato ingenti acervo, non remiſſum eſt, quod ſemel cœptum eſt dari.* Χαλεπὸν Χορίου κύνα γεύσασ. *Imo ad hoc exemplum plures exactiones excogitatæ ſunt. Qui dederat conſilium, quum videret ſe non idem autoritatis habere in diſſuadendo, quod habuerat in ſuadendo, quo de ſe ipſo pœnas ſumeret inconſulti conſilii, ſimulque moneret alios ne ad eundem impingerent lapidem, teſtamento cavit, ut in ea Cloaca ſepeliretur, in quam totius illius Fori ſordes confluunt, in quo manet etiamnum in hunc uſque diem exactionis executio. Eraſm., in Lingua.* L'Inventeur du Projet fut *Jean du Pont-Alais Chef & Maître des Joueurs de Moralitez & Farces à Paris*, ſelon du *Verdier* pag 749. de ſa Bibliothèque. Suivant cet Auteur, Jean du Pont-Alais par ſon Teſtament ordonna d'enſévelir ſon Corps „ en une Cloaque, en laquelle s'égoutte l'eau „ de la Marée des Halles de la Ville de Paris, aſſez près „ de l'Egliſe *St. Euſtache*, là où il fut mis après ſon de„ ceds.... Le trou, qu'il y a pour recevoir ces immon„ dices, eſt couvert d'une pierre en façon de Tombe, „ &

Propoſa qu'il devoit lever ſur la Denrée,

Pendant deux ans entiers, un leger droit d'entrée.

Le conſeil fut ſuivi dans un ſi grand beſoin,

La Cour même pouſſa le bon avis plus loin;

Tout paya des impôts; les deux ans expirèrent,

Et toujours dans *Paris* les Impôts demeurèrent.

L'Inventeur du Projet d'abord ſi bien goûté,

Se trouva ſans crédit, ne fut plus écouté,

Lorſque

„ & eſt ce lieu appellé du nom du Teſtateur le *Pont-Alais*. J'ai ouï dire, *continue du Verdier* „ que la repentance qu'il „ eut, ſur la fin de ſes jours, d'avoir donné l'invention „ d'impoſer un denier tournois ſur chacun Manequin de „ marée arrivant aux Halles, de tems que cela venoit à la „ foule du Peuple, l'occaſionna de vouloir être ainſi enterré en tel puant lieu, comme s'eſtimant indigne d'avoir une plus honnête ſépulture." Feu Mr. de la *Monnoye*, dans ſon travail ſur les Bibliothèques de *Du Verdier* & de *la Croix du Maine*, a fait une Note ſur cet Article, pour rendre la tradition ſuſpecte, & je ne garantirai point le fait exactement vrai, quoique des Auteurs très-ſérieux le rapportent. Cependant, quand ce ſeroit une Fable, cette Fable auroit toujours ſon prix à cauſe de ſa bonne Morale.

Lorſque pour abolir ces droits, ſon propre ouvrage,
Il ſe mit à jouer un nouveau Perſonnage;
Il comprit qu'ici-bas rien n'eſt plus permanent,
Qu'un Fardeau qu'on impoſe au malheureux Manant.
Touché du repentir, il devint la victime
Du conſeil imprudent, dont il ſe fit un crime;
Et voulant ſe punir, & détourner tous ceux
Qui pourroient enfanter des avis dangereux,
Il fit un Teſtament à jamais remarquable,
Et qu'on éxécuta, comme étant équitable:
Le Bourgeois ordonna d'enſévelir ſon corps,
Indigne de pourrir parmi d'honnêtes Morts,
Au fond du ſale Egoût, Refervoir d'immondices,
Sous le Marché public, Théâtre d'injuſtices.

Par des Recits pareils, que j'ai ſçu raſſembler,
Ma Plume ſe promet de quoi faire trembler
Ces Hommes inhumains, dont le triſte Génie
Eſt plus à redouter qu'une Armée ennemie,
Ces Monſtres-Ecorcheurs, qui font d'un tour de main
Cent mille Malheureux, pour plaire au Souverain.
Le Peuple maltraité n'impute ſa miſère
Qu'à celui qui ſe dit ſon Tuteur & ſon Pere:
„ Il eſt, *dit-on*, créé pour conſerver l'Etat;
„ Il eſt de ſes Sujets le premier Magiſtrat,
„ Le Conducteur, le Chef, le Dictateur auguſte;
„ Mais il perd tous ſes droits en ceſſant d'être juſte".
Il eſt vrai. Néanmoins conſidérons qu'un Roi
Eſt le fils d'une Femme, ainſi que vous & moi.

Plus il a de pouvoir, plus il a de foibleſſes;
Il a des Favoris, peut-être des Maîtreſſes;
Il eſt homme en un mot, & nous n'avons nul lieu,
De crier contre lui, s'il n'eſt pas tel qu'un Dieu;
Ne ſoyons point ſurpris, qu'un Grand que chacun flatte,
Que chacun veut gâter, en peu de tems ſe gâte.
Le Peuple le plus propre à ſoutenir ſes droits,
Dès qu'il croit entrevoir le triſte ſort des Rois,
N'impute plus aux ſiens les démarches ſiniſtres,
Et, quand il doit ſe plaindre, il ſe plaint des Miniſtres.
Ce Peuple enfin conçoit, qu'un Mortel couronné,
De lâches Séducteurs ſouvent environné,
N'a point reçu du Ciel, parmi ſes Privilèges,
Le deſirable don d'éviter tous les Pièges;

Que plus le Souverain eſt debonnaire & doux,
Et plus il eſt en butte aux trapes des Filoux.
Témoin un Prince Turc, dont les cendres ſacrées
De tous les *Muſulmans* ſont encore adorées;
Ce Sultan non guerrier (*), doux, juſte & généreux,
Travailloit nuit & jour, pour voir ſon Peuple heureux.
Mais malgré ſes travaux, malgré ſa vigilance,
Toujours le Grand-Vizir trompoit ſon eſpérance,
Au point qu'entre les mains du meilleur des Sultans,
L'Empire étoit en proye à cent petits Tyrans.

On

(*) *Ce Sultan non guerrier* &c.] *Amurath* III., qui mourut l'an 1595.; ſon Grand-Vizir s'appelloit *Sinan*. L'Hiſtoire de *Galba* répond aſſez à celle de ce Sultan, & notre illuſtre *Tacite*, le digne *Gordon*, n'a pas manqué de faire de bonnes Réfléxions ſur les malheurs de *Galba*. Voyez *Diſcours ſur Tacite*, Ouvrage qui a été traduit de l'*Anglois*, & qui devroit l'être en toutes les Langues du Monde.

On vendoit les Emplois, on vendoit la Juſtice,
Commerce floriſſant qu'éxerçoit l'Avarice.
Tandis que le Vizir mangeoit des Millions,
Les Bachas s'engraiſſoient par leurs extorſions.
Un maudit Renégat, Enfant de la Fortune,
Engloutit le Treſor, la Reſſource commune;
Ce qui fit qu'au Sérail le Monarque indigent
A peine ſubſiſtoit, par des emprunts d'argent.
Les Nains & les Muets perdirent leurs ſalaires;
Les valeureux Spahis, les braves Janiſſaires,
Sans armes, ſans Chevaux, ſans ſolde & ſans pain,
Abandonnés au Sort, luttoient contre la faim.
Cependant le Divan rempli d'Ames vénales,
Précipitoit l'Etat dans des Guerres fatales,

Guerres que l'Empereur ne put jamais finir,
Qu'en cédant plus d'Etats qu'il n'eut ſçu conquérir;
Il mourut de chagrin, les Dervis l'enterrèrent,
Et, ſans oſer pleurer, les Sages le pleurèrent.
Il falloit appaiſer les Manes du Sultan,
En égorgeant d'abord les Membres du Divan;
Il falloit inventer d'effroyables ſupplices,
Tant pour le Grand-Vizir, que pour tous ſes Complices;
Il falloit, avant tout, brûler à petit feu
Le Renégat, le Traître à ſon Prince, à ſon Dieu;
On ne peut éxercer aſſez de barbarie,
Contre les Deſtructeurs de leur propre Patrie.
Mais ne parlons ici que de ces Scélérats,
Qui de leurs Souverains n'énervent les Etats,

Que

Que pour ſuivre à la Cour les maximes reçues,
En changeant triſtement des Princes en Sangſues.
Je dois trancher le mot: ces lâches Flagorneurs,
A les bien définir, ſont de Faux-Monnoyeurs.
Appauvrir des Sujets, pour enrichir le Maître,
C'eſt l'Ouvrage inhumain d'un Sot ou bien d'un Traître;
C'eſt engager le Prince à faire, à ſes dépens,
Banqueroute à l'honneur, banqueroute au bon-ſens.
Et quel eſt donc, Ormin, cet effort de Génie,
De porter à l'Etat un coup de tyrannie?
Quoi! ſurcharger d'Impôts un Peuple tout ſoumis,
Le livrer aux Traitans, aux Fermiers, aux Commis,
Eſt-ce un art en nos jours ſi grand, ſi difficile?
Non. C'eſt le Plan honteux d'un Miniſtre imbécile,

Qui,

Qui, faute de ſavoir le beau de ſon Métier,

Exerce indignement celui de Maltôtier.

Qu'on l'admire en ſa Cour, qu'on le comble d'éloges,

La Raiſon le condamne au ſupplice des Auges (*),

Supplice le plus propre à punir un Faquin,

Dont l'affreux Miniſtère au Peuple ote le pain.

Impo-

(*) ——— *au ſupplice des Auges.*] Le ſupplice des Auges, en uſage chez les anciens *Perſes*, ſe faiſoit, au rapport de *Plutarque*, de la manière ſuivante. On mettoit le criminel a la renverſe dans une Auge, & après l'avoir fortement attaché aux quatre coins, on le couvroit d'une autre Auge, à la réſerve de la tête, des mains & des pieds, qui ſortoient par des trous faits exprès. Dans cette poſture, on lui préſentoit la nourriture néceſſaire, qu'on le forçoit de prendre malgré lui. Pour boiſſon on lui donnoit du miel détrempé dans du lait, & on lui en frottoit tout le viſage; ce qui attiroit ſur lui une quantité de mouches d'autant plus grande, qu'il étoit toujours expoſé aux rayons ardens du Soleil. Les vers, engendrés de ſes excrémens, lui rongeoient les entrailles au dedans. Ce ſupplice duroit ordinairement quinze ou vingt jours, pendant leſquels le Patient ſouffroit des tourmens horribles.

Impoſons, s'il le faut, à nos Riches ſordides,
Pour l'interêt commun, le fardeau des Subſides;
Saignons tous nos Craſſus, & ces Fats opulens,
Utiles au Public, ſeront moins inſolens.
Aux Lucullus mitrés enlevons leurs Richeſſes,
Sources d'iniquités, ſources de leurs foibleſſes.
En réformant les mœurs, qui produit des Treſors,
Rend l'Etat invincible en dedans, au dehors,
Il fait plus: par l'effort d'une ſage induſtrie,
Il ſert ſon Dieu, ſon Roi, ſon Prochain, ſa Patrie.
On devroit ignorer ces Droits toujours maudits,
Dont la bonne Cérès voit charger ſes épis;
C'eſt au Luxe orgueilleux, c'eſt à l'Intempérance
A payer des tributs réglés ſur la dépenſe.

Je ſouffre, quand je vois le Manant accablé
Ne pouvoir, ſans argent, manger ſon propre Blé.
Je frémis en ſongeant, que le Gueux qui mendie,
Des bienfaits qu'il reçoit va perdre une partie,
Et que ce Malheureux partage avec ſon Roi
Le pauvre Sou marqué qu'il a tiré de moi;
Si bien que ces Mortels que Dieu mit ſur des Trônes,
Des mains du Mendiant arrachent les Aumônes.
D'un Eſprit invectif je ne ſuis point doué,
Et, pour bien des raiſons, le Ciel en ſoit loué!
Toutefois, cher Ormin, le deſir d'être utile,
Deſir ſi naturel, quoique rare mobile,
A ſçu dans mon cerveau faire éclorre un Projet,
Digne de tous les Grands vieillis au Cabinet.

Celui des Ports de Mer (*), qui te doit l'exiſtence,
Sans doute enrichiroit les Maîtres de la *France*;
Le mien eſt plus ſuperbe, &, ſans cauſer des fraix,
Il doit rendre l'*Europe* heureuſe à tout jamais;
Que dis-je? la ſageſſe en paroît ſi profonde,
Qu'il fera, ſi l'on veut, la fortune du Monde.
D'ici j'entens déja les Momus ricaner;
Je vois des Foux puiſſans prêts à me chicaner;
Et j'ai bien deviné, ſi, ſur l'avis que j'ouvre,
On ſonne le Tocſin au *Sérail* comme au *Louvre*.

Mais

(*) *Celui des Ports de Mer* &c.] Ormin, pour faire gagner aux Rois de *France* quatre cens Millions de plus par an, inventa le Projet de mettre *en Ports de Mer toutes les Côtes de ce Royaume.*

Mais dois-je aux Préjugés, combattus tant de fois,
Immoler l'interêt des Peuples & des Rois?
Non. Pouvant rendre heureux tous les Climats enſemble,
Ma Reine, la Raiſon, ne veut pas que je tremble:
Bravons donc la fureur de tous les Grands Vizirs,
Et montons, s'il le faut, au rang de leurs Martyrs.
Quoi qu'il arrive enfin, le Monde eſt ma Patrie,
Si je meurs pour ſon Bien je ne perds point la vie;
Tout Eſprit généreux doit raiſonner ainſi,
J'ai formé le Projet, quel qu'il ſoit, le voici.
Que ſuivant leurs Etats, & ſelon leurs Provinces,
Dans l'Univers entier, tous les Rois, tous les Princes,
Etabliſſent chez eux, avec diſcernement,
Un Corps de leurs Sujets, qu'on nomme Parlement;

Qu'il reſſemble à celui qu'on voit en *Angleterre*....

J'ai dit. Ainſi ſoit il, pour le Bien de la Terre!

EPITRE

A

PERRIN DANDIN.

Non volo te ſurdum, non mutum, te volo cæcum.

Owen. Epigr. 30. *Lib.* I. *ad Princ. Walliæ.*

Je ne veux pas que vous ſoyez ſourd, je ne veux pas que vous ſoyez muet; je veux ſeulement que vous ſoyez aveugle.

JUgez, Dandin jugez. Le meilleur des Arrêts

Eſt ſans doute celui qui termine un Procès.

Tout Juge pareſſeux, avare ou politique,

Qui, de ſon Tribunal Animal léthargique,

Voit gémir les Plaideurs, ſans finir leurs debats,
Eſt le plus inhumain de tous les Scélérats.
Il eſt indifférent, quel principe ou quel vice
Suſpende aux Tribunaux le cours de la Juſtice:
Le Juge eſt du Public un Eſclave important,
S'il n'eſt éxact & prompt, rigide & vigilant,
S'il n'eſt point, en un mot, toujours tel qu'il doit être,
L'Eſclave du Public trompe & trahit ſon Maître.
Je connois la valeur de tous ces lieux communs,
Dont on ferme la bouche aux Plaideurs importuns;
Je connois les humains; je ſçai qu'un Juge eſt homme;
Je ſçai que le travail, qui déplaît, nous aſſomme;
Je ne puis que louer ces Conſeillers prudens,
Qui, jugeant un Procès, lui donnent tout ſon tems.

Mais quoi! pour décider, ſi tel Morceau de terre
Appartient de bon droit à Paul ou bien à Pierre,
Nous faut-il plus d'un Siècle, & ne devroit-on pas
Dans un tems limité débrouiller tout le cas?
Diſons la vérité: diſons que la Juſtice
Reſpecte en la Chiçane une Mere nourrice.
Jadis en plein Théâtre un Comique Railleur (*)
Aux fiers *Athéniens* reprocha cette horreur.
Mais s'il perdit le ſel prodigué dans ſes Scènes,
Les Juges de nos jours ſont comme ceux d'*Athènes*;

Nos

(*) *Jadis en plein Théâtre un Comique Railleur* &c.] *Ariſtophane* dans les *Gueſpes*. Il faut être ennemi juré des Anciens pour ne pas tomber d'accord, que cette Comédie doit avoir eu un mérite que nos Comiques ne donnent point à leurs Pièces. *Racine*, qui devoit tant aux Anciens, connut les beautés de ce Chef-d'œuvre, ſur le plan duquel il donna les *Plaideurs*. Mais *Racine* ſe garda bien de dire aux Juges de ſon Païs ce qu'*Ariſtophane* avoit dit aux Juges d'*Athènes*. Je ne cenſurerai point une Pièce de *Racine*; mais je ne ſaurois m'empêcher de dire, que ce grand Homme auroit pu mieux faire, en donnant une *Ecole* où les Magiſtrats & les Plaideurs auroient appris à ſe réformer.

Nos Satires contre eux, loin de les convertir,
N'ont que le triſte honneur de les mieux divertir.
„ Que ne ſuis-je le Chef de quelque Aréopage,
„ Diſoit Fatin, charmé de quitter ſon Village;
„ Le Public me verroit, un bandeau ſur les yeux,
„ Fidèle à mon ſerment, juſte & laborieux;
„ Ce ſeroit la Chicane, à mon aſpect muette,
„ Qui pleureroit en vain ſa honte & ſa défaite.
Ainſi parla Fatin, & grace à ſes Amis,
Il ſe vit, ſur ſa foi, Préteur en ſon Païs.
En ſa faveur ſi DIEU daignoit faire un Miracle,
Le nouveau Salomon vaudroit mieux qu'un Oracle;
Mais juſqu'ici, Dandin, il veut bien diſpenſer
Tous ſes Concitoyens du ſoin de l'encenſer;

Content de recevoir les Epices à terme,
Il donne au plus offrant ſon Tribunal à ferme.
Avec vingt mille Ecus & quatre mots Latins,
Un Sot s'aſſied en *France* au milieu des Dandins;
Il revend à ſon gré la Charge qu'il éxerce,
Et le ſeul Etranger rougit de ce Commerce.
Tandis que le *François*, ſous un Roi ſouverain,
Oſe acheter le droit de juger ſon Prochain,
En d'autres Régions le *bon plaiſir* des Maîtres
A l'aveugle Thémis fait recevoir ſes Prêtres;
Abus ſi ſcandaleux, qu'il éteindroit en nous
La fureur de plaider, ſi nous étions moins foux.
Pour former la Maiſon de la moindre Princeſſe
On prend des gens triés avec délicateſſe,

On ne conſulte en tout que la droite Raiſon ;
Mais lorſque de Thémis on règle la Maiſon,
Le choix tombe ſur ceux qu'on veut pourvoir d'Offices,
Et toujours la Fortune y mêle ſes caprices.
On ne peut, ſans frémir, ſonger par quels canaux
Le Chrétien, peu Chrétien, monte en nos Tribunaux,
Lui qui devroit trembler au moment qu'on le nomme
Pour remplir le devoir le plus triſte de l'Homme.
L'un, pour ſe voir Archonte, épouſe à nos dépens,
Comme le Roi de Garbe une *Alaciel* du tems (*).
L'autre vend aux Caffards ſi lâchement ſon Ame,
Que même *Bonneval* (†) trouve la Vente infame.
Croi-

(*) *Comme le Roi de Garbe une Alaciel du tems.*] Voyez dans les Contes *de la Fontaine: la Fiancée du Roi de Garbe.*

(†) *Que même Bonneval* &c.] Le Comte de Bonneval, qui s'eſt fait Turc par *deſeſpoir*, & dans l'*eſpérance* de ſe vanger de la Cour de *Vienne*. Il eſt aujourd'hui *Bacha à trois queues*; & bien loin de tenir le langage des Apoſtats, il convient de bonne foi, qu'il n'a pris le Turban que par deſeſpoir.

Croirai-je que ces Foux ſe damnent tout exprès,
Pour ſervir le Public, en vendant nos Procès?
Non. Je croirois plutôt que l'Hébreu ne trafique,
Que pour mieux avancer l'utilité publique.
Sois à jamais loué, Monarque des Perſans,
Cambyſe! & daigne ici recevoir mon encens (*).
Si, pour faire trembler tout Juge mercenaire,
Tu fis aſſeoir un Fils ſur la peau de ſon Pere,
Sous nos Princes Chrétiens, des Juges-Ecorcheurs
Repoſent mollement ſur les peaux des Plaideurs;
Et vivans de rapine à l'ombre de leurs Sièges,
Des Chevaliers d'*Alger* ils ont les Privilèges.

Ne

(*) *Cambyſe!* &c.] Ce Prince fit mourir un Juge royal, qui s'étoit laiſſé corrompre par des preſens. Il ordonna qu'on mît ſa peau ſur le Siège où ce malheureux avoit coutume de prononcer ſes jugemens iniques, & où ſon fils, qui ſuccédoit à ſa Charge, devoit s'aſſeoir, afin que la peau de ſon Pere l'avertît de ſon devoir. *Hérodote* Liv. V. Chap. 25.

Ne blâmons qu'à regret ces maigres Magiſtrats,
Qui, pour faire par jour au moins un bon repas,
A l'exemple des Saints, reçoivent les Offrandes,
Et laiſſent au bon DIEU le ſoin de nos Demandes.
Hélas! l'air du Palais eſt ſi contagieux,
Qu'un Juge incorruptible eſt aſſez vertueux.
Si la fureur du gain ne va point juſqu'au crime,
Il peut, ſelon nos mœurs, prétendre à quelque eſtime,
Ainſi qu'un Juge intègre, en nos tems criminels,
Pourroit, ſans indécence, éxiger des Autels;
Plus je le vois rigide, & plus je le révère,
Au Temple de mon cœur, comme un Dieu tutélaire,
Vous, Protecteurs des Loix, Vous, dont la probité
Ne fit jamais baiſſer les yeux à l'Equité;

Vous

Vous qui bornez toujours votre gloire ſolide
A porter le ſurnom que portoit *Ariſtide*!
Faut-il, pour exprimer ce que je ſens pour vous,
En baiſant votre Robe, embraſſer vos genoux?
Ordonnez, j'obéïs; au Juſte rendre hommage,
Ce n'eſt point un effort, c'eſt le plaiſir du Sage.
En revenche abhorrons, moins pour nos interêts,
Que pour l'honneur du Monde, un vil Marchand d'Arrêts,
Dont le Négoce affreux ſouvent eſt plus fertile
En lâches cruautés, qu'une Guerre civile.
Plaideurs, à quels Brigands vous vois-je aſſujettis!
Les Rois ſont nos Bergers, nous ſommes leurs Brebis.
Se peut-il, Dieu puiſſant! que ces Bergers ignorent,
Que ce ſont leurs Mâtins qui ſous eux nous devorent?

Ces

Ces Bâtards de Thémis, aux yeux clairs & perçans,
Mais qui, muets & sourds aux cris des Innocens,
Ne pesent que les dons du Corrupteur coupable,
Sont nos fiers Tyranneaux de race invulnérable.
Ils font parler nos Loix, comme des Imposteurs
Jadis firent parler leurs Dieux pronostiqueurs;
Et par cet art maudit, quand il plaît à ces Traîtres,
Nous changeons tous d'état, comme nos biens de Maîtres.
Apprens Postérité, sans l'oublier jamais,
Apprens, qu'en notre Siècle, un Houssart de Palais
Sçut si bien travailler, qu'une Province entière,
Avec ses environs, lui devint tributaire;
Il pilla le Manant de Tailles surchargé,
Ainsi que le Bourgeois, les Nobles, le Clergé,

Quoi

Quoique Dieu l'eût créé pour ſervir la Patrie,
En Crocheteur public, tout le tems de ſa vie.
Des Frippons, qui, toujours aſſûrés du ſuccès,
A quiconque étoit riche intentoient des procès,
Servoient de Chiens galeux à ce Chaſſeur infame.
Lui-même découvrit effrontément la trame,
Lorſqu'à ſon tour plaideur il voulut que Thémis
Du plus noir des forfaits lui fît toucher le prix.
Il produiſit au jour un Pacte abominable,
Qui de la trahiſon le déclaroit coupable,
Où même en termes clairs ſes crimes détaillés
Prouvoient les droits conſtans des Plaideurs dépouillés.
Mais Cambyſe n'eſt plus. Néméſis endormie
Laiſſe au Hazard le ſoin de punir l'infamie.

J'ai vu, Dandin, j'ai vu le Monſtre ſuborné,
Ainſi qu'un *Kouli-Kan*, pour ſes vols couronné;
Le Ciel y conſentit, pour dégoûter le Sage
D'un honneur qui ſouvent tombe au Fourbe en partage.
Depuis que l'on a ſçu délivrer le Barreau
De la crainte de DIEU, de la peur du Bourreau,
Et que de ſens divers nos Loix ſont ſuſceptibles,
Nous devons nous attendre à des Scènes horribles.
De mille gens de bien ſi la commune voix
Aux clameurs du Public peut donner quelque poids,
L'Orgueil & l'Interêt, l'Amour & ſes foibleſſes,
Au culte de Thémis conſacrent des Prêtreſſes.
Il eſt dans l'Univers des Juges ſouverains,
Qui, pour ne point ſouiller leurs innocentes mains,

Per-

Permettent aux Plaideurs opulens & prodigues
De gagner leurs procès par de ſourdes intrigues,
Trouvez-vous dans l'Epoux un Minos ſans pitié?
Il vous reſte à fléchir le cœur de ſa Moitié;
Ou ſi le fier Minos eſt l'Amant d'une Belle,
Portez alors vos dons aux pieds de la Donzelle.
Rampez ſous la Catin en flatteur généreux;
Jouez toujours contre elle en joueur malheureux;
Et vous verrez qu'enfin, pour prix de vos dépenſes,
La Belle à ſon Amant dictera vos Sentences.
Trop heureux néanmoins, ſi, dans nos Tribunaux,
On ne voyoit régner que ces honteux défauts!
Mais d'affreux Préjugés, non moins forts que les vices,
Font commettre aux humains mille & mille injuſtices.

Que dirons-nous, Dandin, de ce Juge bigot,
Qui, s'il rendoit justice aux droits d'un *Huguenot*,
Croiroit que dans le Ciel tous les Saints & les Saintes
En pleureroient de rage, en porteroient des plaintes?
Que dirons-nous du Sot, décidant tous les Cas,
Sur la foi du renom qu'on prête aux Avocats?
Que dirons-nous du Lâche, esclave de sa haine,
Ou dupe, malgré lui, d'un panchant qui l'entraîne?
Que dirons-nous du Fou, qui croit les droits fondés
De ceux qui par des Grands lui sont recommandés?
Ne disons rien ici de tous ces Misérables,
Plus ils sont criminels, plus ils sont redoutables.
Mais, dût-on dès demain, pour l'honneur du métier,
M'interdire à jamais encre, plume & papier,

Dût-on me condamner, comme un Eſprit revêche,
Au ſupplice ennuyeux de la vieille Pimbeche (*),
Miniſtres de Thémis, à vous je veux parler,
Puiſqu'au Repos public vous devez tous veiller.
Si, prolongeant nos maux par votre indifférence,
Vous portez ſans effet le Glaive & la Balance,
Tremblez; du juſte Ciel redoutez le courroux,
Les Juges infernaux nous vengeront de vous.
Peuples de l'Orient, vous n'êtes point barbares:
Si les Juges chez vous ſont cruels, ſont avares,
J'en vois qui ſont de même avares & cruels;
Mais du moins vos Procès ne ſont pas éternels.

Les

(*) *Au ſupplice ennuyeux de la vieille Pimbeche.*] Yolande Cudaſne, Comteſſe de Pimbeche, Orbeche *& cætera*, en vertu d'un Arrêt, vêtue & nourrie, n'oſoit plus plaider pendant tout le reſte de ſes jours.

Les Cauſes ſont chez vous peut être mal plaidées,
Qu'importe? en peu de jours on les voit décidées;
Et nous, nous héritons de nos propres Ayeux,
Du deſolant fardeau des procès ruïneux.
Bienheureux parmi nous qui termine une guerre,
Dont ſon cher Triſayeul vit aſſaillir ſa Terre,
Et qui, pour maintenir un Arpent conteſté,
Ne mange point en fraix le Champ non diſputé!
Malheur à l'Inſenſé, dont la bouche novice
Contre un Grand-Oppreſſeur implore la Juſtice!
Il faut le comparer ſans doute à cet Amant,
Qui conte aux durs Rochers ſes vœux & ſon tourment,
Sa languiſſante voix pénètre dans les nues;
Mais les Juges pour lui ſont autant de Statues.

Les *Achabs* de nos jours ne font plus lapider
Le *Nabath* ſcrupuleux; on l'oblige à plaider.
On ouvre au bon Naboth un gouffre de miſères,
Il perd, avec ſon pain, la Vigne de ſes peres;
Naboth eſt ce Hibou, ſur lequel les Oiſeaux
Fondent de toutes parts, pour le mettre en morceaux.
Plût au Juge éternel que les Races futures
Priſſent ces vérités pour autant d'impoſtures!
De quel cœur pouvons-nous benir nos Souverains,
En voyant la Juſtice entre d'indignes mains?
Ce Roi, qu'on nomme Grand, qu'on nomme Prince auguſte,
Eſt-il plus grand que moi, s'il n'eſt encor plus juſte (*)?
Eſt,

(*) *Eſt-il plus grand que moi, s'il n'eſt encor plus juſte?*] *Phébidas*, Général des *Lacédémoniens*, fit cette noble réponſe à des Courtiſans, qui vouloient lui donner une idée extrêmement haute de la grandeur du Roi de *Perſe*. Ce Roi, *diſoit-il*, que vous appellez Grand, comment eſt-il plus grand que moi, s'il n'eſt encore plus juſte?

Eſt-il Prince, eſt-il Roi, lorſque dans ſes Etats
Le Fort mange le Foible, aux yeux des Magiſtrats?
Ainſi qu'on puniroit un Machaon indigne,
Qui, pouvant nous tirer d'une fièvre maligne,
Nous laiſſeroit languir, au péril de nos jours;
Je voudrois qu'on punît ces Juges qui ſont ſourds,
Qui par ſerment aſtreints à finir nos querelles,
En ne prononçant point, les rendent éternelles.
Du *Silence* autrefois on fit un Dieu prudent;
Il devient au Palais un Démon impudent;
Toujours j'y craindrai plus un coupable ſilence,
Que toutes les horreurs d'une injuſte Sentence.
Comme on joue en plaidant de gros jeux de hazard,
Où le Vainqueur périt, s'il triomphe trop tard,

Ce n'eſt pas le procès que je perds qui m'opprime,
Le procès indécis eſt celui qui m'abîme.
O Caton Bas-Normand! O Soleil d'Equité!
Pour l'honneur de la Robe & de la Chrétienté,
Jugez toujours, jugez. Tandis que vos Collégues,
Sinon ſourds & muets, ſeront ſourdauts & bégues,
Pour vous ſoyez aveugle, & faites du Palais,
Malgré les Chicanneaux, un Temple de la Paix.
Jugez, Dandin, jugez; l'œuvre en eſt méritoire,
Tout Plaideur hors de Cour eſt hors du Purgatoire.

EPITRE

A

RAGOTIN.

Ita vita eſt hominum, quaſi cùm ludas teſſeris:
Si illud, quod maxume opus eſt jactu, non cadit,
Illud quod cecidit forte, id arte ut corrigas.

Terent. Adelph. Act. IV. Sc. VI.

Dans la vie il faut tenir la même conduite que dans le jeu de dez: s'il arrive que vous n'ameniez pas le point qu'il vous faut, c'eſt à vous à corriger, par vôtre addreſſe, celui que le hazard vous a envoyé.

SOus quel Aſtre malin ſommes-nous nés tous deux,

Pour nous voir les jouets d'un Sort capricieux?

Ragotin, ſans bâtir un Temple à la Fortune,

Nous pouvons terminer notre courſe importune.

Oui,

Oui, ſi je m'aviſois de coucher par écrit
Les maux que j'ai ſoufferts en ce Siècle maudit,
Tu tomberois d'accord que ma burleſque Hiſtoire,
En effaçant la tienne, eſt difficile à croire;
Ce n'eſt qu'un long tiſſu de deſaſtres divers,
Qu'enchaîna le Deſtin pendant ſoixante Hyvers.
Hélas! en me voyant, on voit un Phénomène:
L'inſtant de ma naiſſance attira *Melpoméne*,
Qui, tandis que *Lucine* accordoit ſon ſecours,
A ma Mere effarée addreſſa ce diſcours.
„ Surmonte tes douleurs, Mortelle fortunée,
„ Et benis à jamais cette inſigne journée,
„ Où de tes flancs féconds, pour la ſeptième fois,
„ L'Hymen tire un tribut qu'il conſacre à mon choix.

„ Ce

„ Ce Fils, qui vient de naître, au ſein de ſa Patrie

„ Cueillera des Lauriers, ſans irriter l'envie.

„ Ce Fils, moins vertueux qu'Avocat des Vertus,

„ Sera fruſtré des dons que diſpenſe Vénus (*);

„ Cependant quelque affront que la laideur s'attire,

„ Des Peintres voudront bien en faire un beau Satyre;

„ Il eſt vrai, qu'en tout tems, accablé de Revers,

„ Il ſera malheureux, mais il ſera des Vers."

Elle dit, elle part; & le Tems, interprête

Du triſte Pronoſtic de la Muſe diſcrete,

Accomplit tous les jours cet Oracle odieux;

Je fais des Vers enfin, & je ſuis malheureux.

Toute-

(*) *Sera fruſtré des dons que diſpenſe Vénus.*] Comme le divin *Homère* a dit : δῶρα Ἀφροδίτης, *les dons de Vénus;* c'eſt-à-dire, la beauté du teint & des cheveux, la belle taille, l'air, la grace &c. J'ai l'honneur de reſſembler à *Ragotin*, par la figure.

Toutefois, Ragotin, ſans faire des grimaces.,
Sans froncer le ſourcil, je ſubis mes diſgraces,
Me ſentant convaincu, que l'homme doit ſouffrir
Juſqu'à ce qu'il arrive au bonheur de mourir.
Ne crois pas que ces Dieux, qui portent des Couronnes,
Soient exemts de nos maux, quoiqu'aſſis ſur des Trônes.
Dans ſa Couronne d'or, plus d'un Prince orgueilleux
S'emboite le viſage & ſe bouche les yeux (*).
Le Trône eſt trop ſouvent un Siège qui chancelle;
Par fois il eſt plus dur qu'un vieux pommeau de ſelle (†);

Tel-

(*) *S'emboite le viſage & ſe bouche les yeux.*] Comme *Ragotin* dans ſon Chapeau. C'eſt ce qu'on apprend de l'Hiſtoire.

(†) *Par fois il eſt plus dur qu'un vieux pommeau de ſelle.*] Ragotin connoiſſoit les ſituations pénibles. V. *le Rom. Com.* Part. I. Ch. XIX. à la fin, & Part. II. Ch. XVII.

Tel nous paroît heureux, & tel s'en vante aſſez,
Qui dans un vilain Vaſe a les piés enchaſſés (*).
Tout homme eſt glorieux; le plus plaintif nous cache
Le Mal où ſon orgueil entrevoit quelque tache.
Mais pourquoi voudroit-on follement ſe trahir,
Et divertir des Sots qui pourroient nous haïr?
Pour nous vanger du Sort & de nos Adverſaires,
Changeons nos maux cuiſans en des maux ſalutaires.
C'eſt le Fou qui ſe perd en ſon propre bonheur,
Mais le Sage à ſes fins fait ſervir ſon malheur;
Thémiſtocle trouva, par ſa ſeule prudence (†),
Dans ſon funeſte éxil une Fortune immenſe.

On

(*) *Qui dans un vilain Vaſe* &c.] Diſgrace connue de Ragotin. Voyez *le Rom. Com.* Part. II. Ch. VII. & VIII.

(†) *Thémiſtocle trouva* &c.] *Thémiſtocle*, banni d'*Athènes*, parvint à un ſi haut degré de faveur auprès d'*Artaxerxe*, Roi de *Perſe*, qu'il ſe vit honoré & recherché de tout le monde

On voit qu'un fin Joueur, toujours se possédant,
Le gagnant est tranquile, & le même en perdant.
Si dans le Jeu de dez, la fortune contraire
Lui refuse le point à son jeu nécessaire,
Loin d'en gronder le Ciel, il sçait, suivant son art,
Mettre à profit celui qu'amene le hazard;
C'est ainsi, Ragotin, que tout grand Personnage
D'un mauvais coup du Sort doit tirer avantage.
En sortant d'un Vaisseau, César tombe, & soudain (*)
Ce Guerrier rend sa chûte utile à son dessein;

En

monde à la Cour de ce Monarque. Aussi dit-il un jour à ses Enfans, voyant sa table superbement servie; *Mes Enfans, nous étions absolument perdus, si nous n'eussions été perdus. Plutarq. Vie de Themist.*

(*) *En sortant d'un Vaisseau César &c.*] *Cæsar prolapsus in egressu navis, verso ad melius omine, Tenes Te, inquit, Africa! Suet. in Vit. Cæs.*

En un préſage heureux il change ſa diſgrace,

Il s'écrie avec joye: *Afrique! je t'embraſſe.*

Imitons ce Romain, & par des traits prudens,

Triomphons en Céſars de tous les contretems.

J'excuſe un jeune Fat, qui, manquant de cervelle,

Trompette de ſes maux la ſotte Kirielle.

Mais lorſqu'en ſes malheurs un Eſprit éclairé,

Un Buſſi Rabutin, rampe en deſeſpéré (*),

Je ſoutiens hautement qu'en s'abregeant la vie

Ce Mortel plein d'eſprit n'eſt qu'un petit Génie.

A *Sparte* les Enfans, ſans gémir, ſans pleurer,

En attendant la mort ſe laiſſoient déchirer;

Et

(*) *Un Buſſi Rabutin* &c.] Quelque eſtime que j'aye pour tous les Rabutins, ici la vérité m'échappe. La déſolation du feu Comte de *Buſſi*, peut faire honneur à ſon eſprit, mais jamais à ſon cœur. Ramper ingénieuſement, ce n'eſt pas ſe comporter en grand homme.

Et Ragotin, plus fier qu'un Héros sur la Scène,
Le Cicéron du *Mans*, le Virgile du *Maine*,
Peut-il ne point rougir, lorsqu'au moindre chagrin
Il joue en enragé le Rôle d'un Mâtin (*)?
Apprens d'un Ostrogoth, qui sur divers Chapitres
Fit passablement bien de méchantes Epîtres (†),
Que par l'heureux secours des tribulations
L'Homme acquiert des vertus & des perfections;
Neptune furieux, non Neptune tranquile,
Du Mousse maladroit fait un Pilote habile.

Je

(*) *Il joue en enragé le Rôle d'un Mâtin.*] Ragotin, étant jeune, avoit joué dans une Pièce le rôle du Chien de *Tobie*. Voilà comme les hommes sont faits: tant qu'ils sont jeunes, ils badinent sans cesse, comme de jeunes Roquets. Parviennent-ils à cet âge où ils devroient être raisonnables? ce sont des Mâtins hargneux, que la moindre chose irrite.

(†) *Fit passablement bien de méchantes Epîtres* &c.] La *Rancune* faisoit passablement bien de méchans vers, au jugement de *Scarron*.

Je ne crois rien devoir à mes chers Protecteurs,
Je dois ce que je vaux à mes Persécuteurs.
Ce fut en m'accablant d'apertes injustices,
Qu'ils sçurent m'arracher du gouffre de mes vices:
Sans leurs vilains efforts, je serois avec eux
Un Tison de l'Enfer, un Monstre scandaleux.
Tel que le mauvais Riche, & prodigue & vorace,
J'aurois le grand savoir du Catius d'*Horace*,
Je serois un Silène, &, pour comble d'horreur,
De quelque *Etoile* errante Esclave adorateur.
J'étois, sans me connoître, au sortir de l'enfance,
Plus soigneux du *toupet* que de mon innocence;
J'étois dur, insolent, présomptueux, têtu,
Dans l'œil de mon Prochain je voyois le fétu;

Et fier d'une fortune à mon orgueil offerte,
Je montois aux grandeurs, je volois à ma perte,
Lorsque, pour mon bonheur, un Faquin à propos
Me fit faire une chûte à me casser les os.
En vain les Spectateurs, par mille éclats de rire,
Par des cris insultans, redoubloient mon martyre;
Je compris que les foux sont toujours inhumains,
Et se raillent de ceux qui devroient être plaints.
Du faux pas que je fis, grace aux soins d'un faux frere,
Je tirai sagement une leçon amère;
Je m'apperçus bien-tôt, qu'étant né pour raser
La terre en Hirondelle, il falloit m'abaisser;
Et laisser aux Hétons, aux Cicognes, aux Grues,
Le dangereux honneur de planer dans les nues.

Ainſi qu'un fier *Anglois*, né grand & généreux,
Change, au moindre dégoût, ſon cœur ambitieux,
Et plein d'un noble orgueil, loin de la Cour du Prince,
Dans un Château ſuperbe au Sein de ſa Province,
Où règne l'abondance avec la propreté,
Se renferme en grand homme, & vit en liberté:
De même, pour couler, en digne Solitaire,
Tranquillement mes jours, loin du Monde vulgaire,
Jeus ſoin de me jetter dans un Port de ſalut,
Dont la Bonté divine à propos me pourvut;
Un Sage en expirant me céda ſa Retraite,
Et mon ambition fut toute ſatisfaite.
Mais quel eſt l'Antre obſcur & du Monde ignoré,
Qui puiſſe offrir à l'Homme un repos aſſûré?

Dès

Dès qu'il plaît au Deſtin, le Fou perd ſa Marotte,
Le Roi perd ſon Royaume, & l'Hermite ſa Grotte.
Un Sorcier ſans renom, quoique plus grand Sorcier
Que l'Epoux d'Inézille, & le fameux Grandier (*),
Bien-tôt me convainquit, que ſi je ſuis le maître
Aujourd'hui de mon Bien, demain vous pouvez l'être.
Déja, dans mon Azyle, on voyoit ſur mes pas
Voler les jeux, les ris, les plaiſirs délicats,
Et toutes ces douceurs que l'auſtère Sageſſe
Par indulgence accorde à l'humaine foibleſſe;

Tout

(*) *Que l'Epoux d'Inézille, & le fameux Grandier.*] l'Opérateur Ferdinand Ferdinandi, Gentilhomme *Vénitien*, natif de Caen en *Normandie*, ſe diſoit l'Epoux de *Donna Inezilla del Prado*, native de *Mallaga*. *Urbain Grandier*, Curé de *Loudun*, fut brûlé comme Sorcier en 1634. pour avoir irrité le Cardinal premier Miniſtre. Voyez le Procès de cet Infortuné dans le Recueil des *Cauſes Célèbres*, *Tom. Sec.*

Tout rioit à mes vœux, lorſque le Nécromant,
O Ciel! fit un Enfer d'un Séjour ſi charmant.
Au milieu d'une nuit, trois Spectres effroyables,
Tous trois tels qu'on dépeint le Monarque des Diables,
Des Torches à la main s'offrirent à mes yeux;
„ Sors, vil Nazaréen, s'écria l'un d'entr'eux,
„ Sors à jamais d'ici, fors avant que l'Aurore
„ Ramene encor le jour; ſinon, je te devore."
J'ignore, en vérité, ce que je répondis;
Mais nud, ainſi qu'Adam chaſſé du Paradis,
Je quittai ces beaux lieux aux travers des ténèbres;
Je courus deſolé chez ces Mortels célèbres,
Chez ces Prêtres vantés, qui ſe font un devoir
De bannir cent Démons d'un ſeul coup d'Aſperſoir;

Et certes mon Recit préſentoit à leur zèle
Le moyen d'acquérir une gloire immortelle.
Cependant, Ragotin, la prudence eſt toujours
Le vice de celui qui nous doit ſon ſecours.
Mes Prêtres fanfarons, vrais Peres de ſcrupules,
Ne ſçurent que fournir des conſeils ridicules;
Et je perdis mes pas pendant un Luſtre entier,
Sans pouvoir découvrir, s'ils ſavoient leur métier.
Tantôt plus ſuppliant qu'un Carabin d'*Ignace*,
Qui chez un Prince altier convoite quelque grace;
Tantôt plus effronté qu'un Moine mendiant,
Qui chez le bon Bourgeois quête un Morceau friand,
J'arrachois à mes gens la vérité fatale,
Que mon Cas éxigeoit l'Authorité Papale.

Ils ne rougiſſoient point de m'apprendre en ſecret,
Qu'ils donnoient bien la chaſſe à quelque Eſprit follet,
Mais que s'il s'agiſſoit de bannir un Fantôme,
Il falloit un Decret du Pontife de Rome;
Et je vis clairement, comme ils comptoient entr'eux,
Que je n'obtiendrois point ce Decret merveilleux.

Celui qui le corps nud, & les mains garottées,
Tombe entre ſix Eſſains d'Abeilles irritées (*),
S'il n'a la peau d'un Ours, doit ſouffrir en damné;
Mais il eſt moins à plaindre & moins infortuné,
Qu'un Mortel, dépouillé par des Revers ſi triſtes,
Qui tombe entre les mains d'un Eſſain d'Exorciſtes.
Au bout d'un ſecond Luſtre, en proye à tous les maux,
J'obtins au Vatican quatre Decrets Papaux,

Et

(*) *Tombe entre ſix Eſſains* &c.] Diſgrace de Ragotin. Voyez le *Rom. Com.* P. II. Ch. XVI.

Et mes Prêtres confus, par les mains d'un Lévite,
Me firent délivrer un Seau plein d'Eau benîte.
„ Allez, me dirent-ils en fumant de courroux,
„ Chaſſez, ſi vous pouvez, vos Spectres de chez vous.
Si tu ſçais deviner, cher Ragotin, devine,
A quel uſage heureux ſervit cette Eau divine?
A me laver les mains, à me laver les yeux.
J'étois, pour mes péchés, myope & chaſſieux;
Aujourd'hui je vois clair, & mes vils Exorciſtes,
Qui penſoient me leurrer, m'ont ſervi d'Oculiſtes.
En perdant à la fois mon Azyle & mon Bien,
Je devins Philoſophe, &, qui plus eſt, Chrétien.
Sevré des vains plaiſirs, dont le Riche s'enyvre,
J'appris l'art de penſer, j'appris plus, l'art de vivre;

Et quand, sur nouveaux frais, j'ai des Persécuteurs,
Je sçai philosopher, j'en fais mes Précepteurs.
Est-il un Esprit fort qui me parle en Impie (*)?
Dans ma Religion ce Fou me fortifie.
Est-il un Scélérat qui cherche à m'écraser?
Je deviens magnanime, & j'aime à le laisser.
Quand mon Juge en frippon me vend à l'*Avarice*,
Il redouble en mon cœur l'amour de la *Justice*;
Et lorsqu'un Imposteur travaille à me noircir,
Que fait-il? il m'anime à toujours bien agir.
D'un noble amusement mon Esprit idolâtre
Me fournit sous mon Toit les plaisirs du Théâtre:

J'y

(*) *Est-il un Esprit fort qui me parle en Impie?*] Je mets les Esprits forts au rang des Persécuteurs. Ceux qui connoissent le caractère de ces Esprits malheureux, conviendront qu'ils ne sont pas mal rangés, sur-tout lorsqu'ils dogmatisent.

J'y vois repréſenter l'Avare, le Joueur,
Tartufe, Pourceaugnac, l'Etourdi, le Menteur,
Le Bourgeois-Gentilhomme, Amphytrion, que ſçai-je?
Pour mieux me divertir, j'ai l'heureux privilège
De jouer, à mon tour, le Rôle aſſez malin
De Momus Fabuliſte aux Nôces de Vulcain (*).
Finiſſons, où je lâche une Fable rimée,
D'un Fou qui juroit Dieu contre un peu de fumée,
En voyant la maiſon de ſon Voiſin brûler.
A mon avis, ce Fou devoit ſe conſoler.
L'Hiſtoire de ce tems eſt un Roman Comique,
Que je lis en repos d'un œil philoſophique,

Où

(*) *De Momus Fabuliſte* &c.] *Momus Fabuliſte*, ou *les Nôces de Vulcain*, Comédie toute charmante, & pleine de traits d'eſprit, par Mr. *Euzelier*. Diſons pourtant, que l'Auteur auroit du épargner le bon Auteur des *Fables nouvelles*.

Où de grands Ragotins, où de grands Avocats.....

Mais finissons. Pardon, si je n'acheve pas.

EPITRE

AU

RÉV. PERE GIFLOT.

Directeur de l'Abbaïe d'Eſtival.

Damnation pour damnation, il vaut bien mieux y arriver par la voye large, que par le chemin étroit; & c'eſt être bien peu raiſonnable que d'eſſuyer pour aller en Enfer les mêmes difficultés que l'on ne devoit ſurmonter que pour aller en Paradis.

Saurin ſur les Paſſions, Serm. IX. Tom Sec. Edit. 1721.

O que l'Homme, Giflot, qui prétend raiſonner,
En ſe damnant, ſçait peu comme il doit ſe damner!
De vingt mille Mortels, dans les filets du Diable,
Si quatre Malheureux, ſur un pié raiſonnable,

Vont

Vont peupler les Enfers, c'eſt tout; & je ſoutiens,
Que ſe damner en Sot eſt la loi des Chrétiens.
Nous blâmons tant Adam, ſur ce que le bon homme
Perdit le Paradis pour l'amour d'une Pomme:
On ne dit rien du Fou, qui, riche & gros Seigneur,
Pour un morceau de pain ſe damne en Crocheteur;
Et qui fait tous les jours pour des Catins infames,
Ce qu'Adam fit pour plaire à l'unique des Femmes.
De peur d'être diffus, évitons l'embaras
De porter la lanterne au nez des Scélérats.
Ici ne parlons point de ces Pécheurs vulgaires,
Eſclaves & martyrs des vices ordinaires.
Tournons plutôt les yeux ſur des Individus,
Qui, pour ne point tomber ſur les fruits défendus,

Sans plaisir, sans profit, sans des raisons plausibles,
Vont tout droit aux Enfers, par des routes pénibles;
Ils vivroient trop heureux, s'ils faisoient leur salut,
Et se tourmentent tous, pour être à Belzébut.

Quel spectacle odieux m'offre sur son Théâtre
Cet Esope éloquent, Acteur opiniâtre?
Il pourroit, sur les pas du tendre Anacréon,
De roses couronné, descendre chez Pluton;
Mais non. Triste ennemi de tous les Chants frivoles,
Il s'épuise, il se tue à jouer de grands Rôles;
Il voudroit mériter, dût le Ciel l'en punir,
Les éloges flatteurs des Naudés à venir.
Vois-je encor cet Argus, courbé par tant de veilles,
Qui joint à ses cent yeux, dit-on, autant d'oreilles?

Oui.

Oui. Mais à ſes cent yeux jadis ſi clairvoyans,
Le Spectre joint auſſi le nombre de cent ans;
Il eſt aveugle & ſourd; c'eſt ſur quoi je le blâme
De faire encor l'Argus, aux dépens de ſon Ame.
A quoi ſervent cent yeux? ſur la fin de tes jours,
Tu ne vois plus, Vieillard, le péril que tu cours.
A quels travaux honteux ſe condamne cet Etre,
Diſpenſé par le Ciel de gémir ſous ſon Maître?
Il conſacre ſes jours à chercher les moyens
D'appauvrir ſa Patrie & ſes Concitoyens.
C'eſt à tordre les Loix, c'eſt à rendre invalides
Les Actes les plus ſaints, les Droits les plus ſolides,
Qu'il tourne ſon ſavoir, qu'il s'abîme aux dépens
De ſes meilleurs Amis, de ſes plus chers Parens.

Non

Non moins extravagant eſt ce Dandin ignare,
Qui, vieux & non caſſé, qui, riche & non avare,
Au Temple de Thémis prononçant des Arrêts,
A de vils Chicaneurs fait gagner leurs Procès.
En vain il ſent aſſez comment ſon ignorance,
Aux dépens du bon Droit, fait pancher la Balance;
La crainte de l'ennui, l'habitude & l'orgueil,
L'obligent à reſter aſſis dans ce Fauteuil,
Où, malgré ſon bon cœur, toujours Juge coupable,
Il ſe perd à porter un fardeau qui l'accable.
Mais ô Dieu! quel Arrêt pourras-tu prononcer
Contre tous nos Tuteurs, qui, nés pour s'oppoſer
A des Abus ſi noirs, obſervent un ſilence
Qu'on peut qualifier de lâche complaiſance?

La fureur de parler remplit l'Enfer de Foux,
C'eſt-là, Chrétiens, un Fait, dont vous convenez tous:
Pouvez-vous ignorer, qu'un ſilence funeſte
Doit attirer ſur vous la vengeance céleſte?
Apprenez, Gens de bien, que qui ne parle pas,
Quand il faut parler haut, ſe damne alors tout bas.
Songez-y, Ducs & Pairs, ſi vous avez des langues,
Ce n'eſt point pour briller par de baſſes Harangues;
Songez-y, Protecteurs du Peuple & de ſes Droits,
En formant des Etats, craignez le Roi des Rois.
Le Manoir infernal fourmille de Reptiles,
De Nains & de Muets, de Dervis trop dociles,
De Mouftis relâchés, de Vizirs Chiens couchans,
Et de Bachas trop promts à faire les mechans.

Ce Guerrier vertueux, qui, malgré lui barbare,
Sur l'ordre d'une Cour, cruelle autant qu'avare,
Fait périr par le fer de paiſibles Bourgeois,
Et détruit par le feu leurs Granges & leurs Toits,
Des fameux Deſtructeurs peut augmenter la Liſte;
Mais il ſe damne auſſi d'une façon bien triſte.
C'eſt-là le ſort commun des Mortels ſoudoyés,
Qui, tantôt foudroyans & tantôt foudroyés,
Dans ce métier ingrat vieillis ſans récompenſe,
Combattent en tout tems contre leur indigence.
Ecoutons Fuzillard, qui, depuis quarante ans,
Conduit en premier Chef quarante Combattans.
„ Que maudit ſoit le jour, *dit-il fumant de rage*,
„ Où mon Oncle inſenſé me mit dans l'eſclavage!

„ Du Fat qui nous commande, & ſçait peu ſon Métier,
„ J'ai vu naître le Pere, enfant d'un Maltôtier.
„ J'ai ſervi. Sur ce point la Cour me rend juſtice.
„ Une balle à Fribourg me fracaſſa la cuiſſe (*),
„ J'ai quatre coups de feu; dans l'état où je ſuis,
„ Que m'a-t-on accordé? la Croix de *Saint Louis*.
„ Je voudrois ſervir Dieu, dans ma bonne Province,
„ Auſſi fidèlement que j'ai ſervi le Prince;
„ Mais puis-je aller ſans pain chez moi pour y crever?
„ Belzébut ne veut pas que j'aille me ſauver.
„ Il eſt viſiblement de l'interêt du Diable,
„ Que je ſerve toujours, que je ſois miſérable;
„ Si j'étois aujourd'hui maître de mon deſtin,
„ On me verroit bien-tôt.... devinez..... Capucin."

Mais

(*) *Une balle à Fribourg me fracaſſa la cuiſſe.*] La cacophonie de ce vers doit être miſe ſur le compte de *Fuzillard*.

Mais se rend-on heureux en changeant de misère?
Malgré le Benitier, du fond d'un Monastère
Satan sçait arracher des Fainéans barbus,
Aux dépens du Public bien nourris, mal vêtus.
Tel, s'affligeant le corps de jeûnes, de cilices,
Vit, s'il est vrai qu'il vit, toujours dans les supplices;
Et, séduit par l'orgueil, se damne, & fait damner
Quiconque en sa Galère a sçu se confiner.
La Discorde est, dit-on, *toute noire de crimes* (*),
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes.
Ce grave Capucin, dont la sainte ferveur
Au Séjour des Elus conduit plus d'un Pécheur,
Peut-être au dernier jour, pour un trait de vengeance,
Ira parmi les Boucs recevoir sa Sentence.

Ces

(*) ——— *toute noire de crimes*] Dans le *Lutrin*, Ch. I.

Ces Révérends Bourreaux, qui condamnent au feu,
Dans leurs Actes de Foi, l'Hérétique & l'Hébreu,
Ces Tyrans tonsurés, faiseurs de Proselites,
Dont le zèle inhumain produit tant d'Hypocrites,
En Prêtres insensés, en Moines furieux,
Vont aux Feux éternels par des chemins affreux.
Ignace, à tes Enfans, la noire Politique
A soumis pour jamais le Monde *Catholique*;
Le Monde *Protestant* déteste leur Pouvoir,
Admire leur finesse, & vante leur savoir.
Mais quoi! pour l'interêt, pour l'honneur d'une Eglise,
Pour la gloire d'un Corps, se damner! c'est sottise.
Les Boddens, les Nottins, les Paesmans, les Garnets (*),
En Martyrs de la Bande, ont orné des Gibets;

Satan

(*) *Les Boddens, les Nottins, les Paesmans, les Garnets* &c.] Le

Satan avec plaiſir écoutant leur éloge,

Mit leurs noms immortels ſur ſon Martyrologe.

Sans doute à bras ouverts il reçut Leſſius,

Eſcobar, Molina, Gans, Filliutius,

Baumy, Caſtro, Cellot, & tous ces fameux Peres (*),

Qui, pour en bien parler, furent ſes Emiſſaires.

Cependant diſons vrai: ces Peres raffinés,

Ces Renards ſi prudens, en Sots ſe ſont damnés;

Et, ſi je ſçai juger, Victimes du Syſtême,

Les Confeſſeurs des Grands ſe damnent tous de même.

O com-

Le P. Jean Baptiſte *Boddens* Recteur du Collège, & les Peres Gérard *Paesman* & Philippe *Nottin*, furent ſuppliciés au mois de Juillet 1638, convaincus d'avoir comploté de livrer la Ville de Maeſtricht aux Eſpagnols. Le P. Henri *Garnet* fut élevé ſur le Trône de *Tyburn* le 3. de Mai 1606, comme un des principaux Auteurs de la fameuſe Conſpiration des Poudres, découverte en 1605.

(*) ——— *& tous ces fameux Peres.*] Caſuiſtes de la Société, connus par leurs Maximes infernales, & ſi bien démaſqués par *Paſcal*, dans les *Lettres Provinciales*.

O combien de Savans, ô combien de Docteurs,
Habiles Ecrivains, ſubtils Empoiſonneurs,
Pour prix de leurs Traités, Ouvrages ſi célèbres,
Iront groſſir la Cour du Prince des Ténèbres!
Et vous, Auteurs maudits, vous ſales Débauchés,
Qui plongez vos Lecteurs dans l'égoût des péchés,
Quel charme, quel attrait, vous livre à tous les Diables?
Comment vous damnez-vous? Hélas! en miſérables.
Mais s'il eſt ſur la Terre un Etre infortuné,
Trop digne d'être plaint de quiconque eſt bien né,
C'eſt ce Chrétien douteux, qui jour & nuit s'occupe
A rechercher le Vrai, dont il s'écarte en dupe;
D'un accident leger il ſonge à ſe guérir,
O Ciel! il s'empoiſonne, il n'en peut revenir.

Plaignons

Plaignons également ce Chrétien eſtimable,
Ce Maître ſubjugué dans ſon lit, à ſa table,
Ce Martyr de l'Hymen, qui prouve clairement,
Que ſon Pacte maudit n'eſt point un Sacrement.

L'Hymen eſt un Jardin, où deux cœurs ſont ſans ceſſe
Leur bonheur mutuel, à force de tendreſſe.
Mais lorſque, par malheur, ou l'épouſe, ou l'époux,
Ouvre une fois la porte aux chagrins, aux dégoûts,
Ce Jardin ſi riant ſoudain change de face;
Il devient un Deſert, où bien-tôt tout ſe glace;
Et les deux cœurs, jadis brûlans des mêmes feux,
Sont unis pour ſe rendre à jamais malheureux.
C'eſt la raiſon pourquoi la prudence Papale
Interdit au Clergé la chaîne conjugale,

Et c'eſt en quoi, Giſlot, l'Egliſe n'a pas tort.
Un Epoux maltraité n'eſt ni vivant, ni mort,
Il ſouffre en Criminel, nourri par la Juſtice,
Au fond d'un noir Cachot, juſqu'au jour du ſupplice.
Plaignons en même tems les Priams aveuglés,
Ces Peres corrupteurs de leurs fils déréglés.
Quand, des crimes d'autrui punis dans la vieilleſſe,
Ils maudiſſent enfin leur funeſte tendreſſe,
Portez par leurs Enfans au ſein de Lucifer,
Ils ſont tout préparés aux tourmens de l'Enfer.
A ces futurs Damnés joignons nos Incurables,
Au moindre des revers d'abord inconſolables,
Petits Eſprits chagrins, qui, nés pour ſe manger,
N'eſpèrent plus en Dieu, s'il tarde à les vanger.

Ajoutons nos Timons: ils voudroient ſur la Terre,
Contre tous les ingrats, diſpoſer du Tonnerre;
Et ſi, pour obéïr, le Ciel n'eſt tout en feu,
Ils tournent par dépit leur haine contre Dieu.
Mais, pour l'honneur de l'Homme, abregeons: c'eſt l'Hiſtoire
Où j'appris autrefois, que par le Purgatoire
Les Foux vont aux Enfers; aujourd'hui parmi nous
Je vois de grands Eſprits ſur le chemin des Foux.
Bien loin de cette route, au centre des délices,
Tu ſatisfais, Giflot, tes ſens & tes caprices.
Sans ſoin, ſans embaras, nourri du Bien d'autrui,
Tu ne crains point nos tems, tu ne crains que l'ennui.
Jouïr; c'eſt le grand mot compoſant ta Deviſe,
C'eſt le but, c'eſt la fin, c'eſt le droit de l'Egliſe.

Monar-

Monarque d'Eſtival, tu veilles, dans ta Cour,
A dîner chez Bacchus, à ſoupper chez l'Amour;
Et ſi je n'étois Roi par ma Philoſophie,
Je ſerois Directeur d'une riche Abbaïe.
Les plaiſirs cependant, pour qui ſçait réfléchir,
Giflot, ſont bien amers, quand il faut en rougir;
Telle eſt de la Vertu la beauté naturelle,
Que même nos plaiſirs ſont imparfaits ſans elle.
Sirach & Salomon, dans leurs Ecrits divins,
Font l'éloge du Sexe & l'éloge des Vins.
Mais quiconque en ſon vin ne connoît que l'yvreſſe,
Ou comme un vrai Satyre embraſſe ſa Maîtreſſe,
N'a jamais ſçu goûter, contentant ſes deſirs,
Amour! ni tes douceurs; Bachus! ni tes plaiſirs.

En sauvant ces deux points, le genre de ta vie
Aux plus fiers de nos Grands devroit causer envie.
Ma façon de penser, Giflot, ne souffre pas
Que j'attache mon cœur à des objets si bas.
Comme un Roi détrôné n'occupe sa personne
Qu'au soin de remonter triomphant sur son Trône,
Et loin d'être aux plaisirs honteusement livré,
Immole tout sans peine à son devoir sacré:
De même, pour pouvoir recouvrer cette place,
Dont un crime exila le premier de ma race,
Tout plein de mon projet, je songe à ma grandeur,
Et maîtrise mes sens pour faire mon bonheur.
Non qu'en Esprit bourru sottement je renonce
Aux dons du Créateur, pour vivre ainsi qu'un Bonze (*),

Je

(*) —— *pour vivre ainsi qu'un Bonze.*] L'austérité des Bonzes

Je jouïs de mes droits. L'Auteur des Elémens,
En laiſſant à mon goût le choix des alimens,
N'autoriſa perſonne à régler ma conduite,
Quand j'oſe préférer le *Rosbieff* à la Truite;
Je ſçai nourrir mon cœur comme mon eſtomac,
Sans daigner conſulter les loix de l'Almanac.
Ma table, grace au Ciel, pour mes amis ouverte,
N'eſt pas de mêts exquis ſuperbement couverte;
Toutefois, ſans trembler, j'y pourrois recevoir
Au matin Deſpréaux, & Regnier ſur le ſoir (*).

Je

Bonzes nous paroît ridicule, & cependant nous avons nos Bonzes Chrétiens, dont la folie eſt encore plus étonnante. Quelle ſottiſe en effet de ſe ſevrer de tous les agrémens de la vie, de peur qu'il n'en réſulte un mal.

Quænam perverſi rabies tam ſtulta cerebri,
Dum mala formides, ne bona poſſe pati!
Rutilius. Libr. I. vs. 445.

(*) *Au matin Deſpréaux, & Regnier ſur le ſoir.*] *Deſpréaux* dans la Satire III. a fait la deſcription d'un Dîné ridicule; & *Regnier*, dans ſa dixième Satire, a fait la deſcription d'un Souppé ridicule.

Je bois mon vin tout pur, &, ſans que je m'échauffe,
Fidèle à mon humeur, je ris en Philoſophe;
Souvent, par un bon mot utile à mon Prochain,
Je ſauve l'innocence, en lui rendant le pain.
Je ſçai peu; mais ce peu, toujours de quelque uſage,
Au moins me fait goûter l'amuſement du Sage;
Je lis, j'apprends, j'écris, je rime, & chaque objet,
Quelque étranger qu'il ſoit, tourne à mon grand Projet.
C'eſt ainſi, cher Giflot, que par la bonne voye,
Je compte d'arriver au Séjour de la Joye.
Il eſt vrai que par fois les tems ſont pluvieux,
Souvent il ſe préſente un ſentier épineux,
Souvent je dois perçer à côté des prairies,
Au travers des chardons, au travers des orties;

Souvent

Souvent, ſans y penſer, je trouve en mon chemin
Plus d'un Hôte brutal, plus d'un méchant Coquin.
Mais, pour vingt mauvais pas durant la pluye à faire,
La Route que je prens ne doit pas me déplaire.
Hardi, joyeux, content, je ſuis ce Voyageur,
Qui, le gouſſet vuidé, chante au nez du Voleur;
Je vois de loin ma Ville, au bout d'un bon quart d'heure,
A jamais tout heureux, je rentre en ma Demeure.

EPITRE

AU

COMTE DE TUFIÈRE.

Inquinat egregios adjuncta Superbia mores.
Claud. in IV. Consulat. Honor.

L'Orgueil flétrit les qualités les plus aimables.

OUi, Comte, il eſt certain que de tous nos défauts
Le plus ſot eſt l'Orgueil, la vertu des Chevaux.
Sans peine je conçois comment cette Manie
Opère avec éclat ſur un petit Génie;
Mais comment un Mortel, tout ſain de jugement,
Au Démon de l'Orgueil ſe livre aveuglément,

Et veut bien, sans profit, se rendre insupportable,
C'est jusqu'ici pour moi la chose inconcevable;
Des Docteurs, sur ce point humblement consultés,
N'ont répondu que mal à mes difficultés.
Qui suis-je, ô Créateur? & quelle est mon espèce?
Formé dans l'*Uterus*, né d'une Pécheresse,
Sale Masse de chair,.... Ah! puis-je réfléchir
Sur mon entrée au Monde, & ne point en rougir?
Souviens-toi, Fou hautain, que tu fus quadrupede.
La naissance est pour l'Homme une époque si laide,
Qu'il doit s'humilier en voyant un berceau,
Et sentir son néant à l'aspect d'un tombeau;
Quelque éclatant que soit le cours de notre Vie,
Il en faut retrancher l'entrée & la sortie.

Le

Le Sens-commun me dit, que tout homme *arrogant*
S'éloigne de ſon but, en fat extravagant.
Il me prend pour un Lâche ou pour un Imbécille,
Et je n'excuſe point cette erreur inciville.
Quoi! peut-il éxiger, que j'encenſe à crédit
Ses Vertus, ſon ſavoir, ſes talens, ſon eſprit,
Et que me proſternant ſur ſa ſimple parole,
Je m'expoſe au hazard d'adorer une Idole?
Je ſuis né loin du Nil, en des Climats ſenſés,
Où du moins les faux Dieux ne ſont plus encenſés.
Avant que la Raiſon ſçût me rendre incrédule,
L'Arrogance à mes yeux parut ſi ridicule,
Qu'à l'âge de dix ans, eſpiègle tout malin,
J'arrofois les *Coqs d'Inde*, une Seringue en main.

A quinze, par Eraſme inſtruit au badinage,

Je tourmentois l'orgueil des Curés de Village,

Des Mendians tondus, Paraſites ſacrés,

Dont les bons Campagnards ſont toujours entourés.

Dans les Cours, à vingt ans, bernant plus d'un Narciſſe,

A gens plus fiers que toi j'ai donné la jauniſſe,

Et, ſur un ton humain, j'ai contraint à parler

Des Etres, qui d'abord ne ſavoient que meugler.

L'Amour-propre indigné hait l'orgueil qui le choque,

Dira-t-on ſur la foi d'un Auteur équivoque (*).

Ne

(*) —— *d'un Auteur équivoque.*] *De la Rochefoucault.* Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres, *dit cet Auteur célèbre;* & en effet l'orgueil ne ſauroit *ſupporter* l'orgueil. Mais je ſoutiens qu'on peut *ſe plaindre* de ce vice, & même le maltraiter, ſans être orgueilleux. J'ajoute que c'eſt par fois un devoir, dont on ne ſauroit ſe diſpenſer.

Nos vertus ſont ſouvent des vices déguiſés.

Sans doute. Mais enfin, puiſque vous ſuppoſez
Que chez tous les humains cet amour-propre abonde,
L'Orgueil eſt un défaut haï de tout le monde.
O que j'aime un Mortel, qui, jaloux de ſes droits,
Défend avec orgueil ſa Patrie & ſes Loix,
Qui, ſoit qu'un Oppreſſeur le menace ou le flatte,
Lui fait voir qu'il eſt homme, & non un Automate!
O que j'aime un Mortel, qui, fidèle à ſon rang,
Soutient avec hauteur la ſplendeur de ſon ſang,
Qui dans l'adverſité montre un cœur magnanime,
Et ſçait à ſa grandeur attacher mon eſtime!
Mais que le noble Orgueil eſt rare, eſt précieux,
Dans le tems que le Monde eſt ſi plein d'orgueilleux!

Tel diſpute *du pas le frivole avantage*,
Et prend ſur lui le joug d'un honteux Eſclavage;
Tel ſur un mot douteux met le fer à la main,
Et baiſe un triſte Edit qui lui ravit le pain.
Dis-moi, mon fier Héros! quand, dégradant ton Etre,
Tu rampes ſous des Grands qui rampent ſous un Maître,
Dois-je ramper ſous toi, vil Animal rampant?
Dis-moi, lorſqu'un Jourdain, Gentilhomme Marchand,
En vertu d'un Emploi que ſa bourſe lui donne,
Confond par ſon orgueil l'orgueil de ta perſonne,
Et goûte le plaiſir de battre un *Glorieux*,
Dois-je honorer en toi les os de tes Ayeux?
Comte, les tems ſont durs pour gens de ton eſpèce.
La Nobleſſe, aujourd'hui dupe de ſa nobleſſe,

Sans

Sans en tirer les fruits, en porte tout le poids,

Et plus elle s'en plaint, plus elle perd ſes droits.

Notre Siècle eſt tout propre à guérir la démence

D'un Noble infatué de ſa haute naiſſance.

Quand des Fauxins ſans nom, à la Cour honorés,

Sont aux Ducs comme aux Pairs tant de fois préférés,

A ces Ducs, à ces Pairs, on fait aſſez comprendre,

Qu'en vertu de leur ſang ils n'ont rien à prétendre;

Ce Prince, mon Ami, que Biren vit rouer (*),

Voulut bien au Cachot, m'a-t-on dit, l'avouer.

Encor

(*) *Ce Prince &c.*] *Dolgorucki* roué tout vif à *Novogrod*, le 6. de Nov. 1739. *Biren*, ſorti de la lie du Peuple, s'eſt vu Duc de *Courlande*, tout-puiſſant à la Cour de *Ruſſie*, relégué au fond de la *Sibérie*, & eſt maintenant à *Jaroſlaw*, où l'Impératrice Régnante a la bonté de l'entretenir avec toute ſa famille.

Encor quand la vertu, rarement eſtimée,
D'un Garçon-Patiſſier a fait un Chef d'Armée (*),
On ne ſe ſouvient plus de ſes petits Pâtés.
Mais lorſqu'avec mépris tous les Grands maltraités
Vont ſous un vil Roſeau plier leurs caractères,
Orgueil! pour te nourrir, où prens-tu des chimères?
Les Ladres, les Jaloux, les Poltrons, les Amans,
Toujours ſont tous en proye à leurs divers tourmens:
L'Orgueilleux ſouffre plus en ſon état bizarre,
Que l'Amant, le Poltron, le Jaloux & l'Avare;

Le

(*) *D'un Garçon-Patiſſier* &c.] *Menzikoff*, de petit Garçon-Patiſſier devint un Prince opulent. Le Czar lui donna en pleine propriété le Duché d'*Ingermeland*, & le fit Général en Chef de ſes Armées. Il méritoit cette étonnante fortune. Un jour qu'il donnoit un Repas ſuperbe au Czar & à toute la Cour, il affecta de préſenter des *petits pâtés tout chauds* à tous les Conviés; mais d'une façon à leur faire comprendre, qu'il ſe ſouvenoit parfaitement de ſon origine. Deux *Knès* & deux *Boïards*, qui étoient, avant ce repas, ennemis mortels du Prince, ne purent lui refuſer leurs cœurs en cette occaſion, & devinrent tous quatre ſes amis intimes.

Le Sot le plus épais, un Enfant, un Agneau,
Peut être, à ſon égard, un Tyran, un Bourreau.
C'eſt-là ce que m'apprend un triſte Perſonnage,
Qui, maître d'un gros Bien, à la fleur de ſon âge,
Pourroit jouïr en paix d'un ſort délicieux,
Et creuſer des tombeaux à tous ſes Envieux.
Mais non: tout au rebours, l'Animal ſe procure,
Par ſes travers d'eſprit, chaque jour la torture.
Iſſu d'un ſang fertile en Mangeurs de Pigeons,
En Tueurs de Levrauts, en Pêcheurs de Goujons,
Sur le pied que Céſar gourmanda ſes Pyrates,
Il traite les Jourdains, qu'il croit des Automates;
Et ces Gueux, revêtus de titres & d'emplois,
De mon Noble inſolent ſe vangent en Bourgeois;

On compteroit les poils de sa barbe touffue,
Plutôt que les chagrins dont le Butor se tue.
En vain, depuis trois ans, il ne se fourre plus
Que parmi ses égaux discrets & retenus,
Gens simples & benins, sans sel & sans malice;
Toujours, le cœur meurtri, mon homme est au supplice.
A table n'a-t il point le haut bout à son choix?
Que croyez-vous qu'il mange? il se mange les doigts.
N'est-il pas le premier servi par l'Hôte même?
La fièvre le saisit, il devient pâle & blême.
Boit-on à sa santé trop tard, ou sans façon?
Il semble qu'on l'invite à boire du poison;
Il risque de crever, l'instant qu'il éternue,
Si le corps incliné chacun ne le salue.

Quoi-

Quoique Epoux adoré d'un Tendron plein d'appas,
Que l'Amour & l'Hymen mirent entre ſes bras,
Ne penſons pas qu'il daigne accorder à la Belle
Un regard attirant, un baiſer digne d'elle,
Il la hait; & pourquoi? Cet Enfant gracieux,
Affable & populaire, a le cœur généreux.
Le Traître n'eſt jaloux que de ſes politeſſes;
Il ſe plaint qu'à deſſein ſes yeux font des baſſeſſes;
Sur une révérence, il brûle de courroux,
Et c'eſt en la grondant qu'il eſt ſon fier Epoux.
Malgré lui ſomptueux, il règle ſes dépenſes
Sur le rang qu'il s'arroge, & non ſur ſes finances.
Sous un toit emprunté, le Fou, quoique meſquin,
Même à ſes ennemis rend feſtin pour feſtin,

Où,

Où, féconde en brocards, la brillante Cohue
Convient que l'avarice eſt noblement vaincue.
Je prévois qu'un beau jour, Miſantrope obéré,
Dans le réduit hideux d'un Château délabré
Il ira s'enterrer, pour goûter l'avantage
D'inſulter ſes Manans, en Seigneur du Village;
Sinon, nous le verrons, pour prix de ſon orgueil,
Attendre à l'Hôpital les honneurs du cercueil.
L'Hiſtoire de l'Orgueil eſt l'hiſtoire effroyable,
Qui deshonore l'Homme, & fait honneur au Diable.
Comte, n'éxige point que mon foible pinceau,
Quoique ſouvent hardi, t'en trace le tableau;
Le Peintre de l'Orgueil ſera toujours à plaindre,
Et ſujet au défaut qu'il tâchera de peindre.

Si l'orgueil de ce Roi qui mit le Monde aux fers,
S'attira des affronts aux yeux de l'Univers,
Quel eſt le Fou hautain, qui ne doive s'attendre
Au mépris qu'eſſuya l'invincible Alexandre?
L'Orgueil eſt ſur le Trône un Monſtre bourſouffié,
Malgré tout ſon venin, même aujourd'hui ſiffié;
Juge, ſi parmi nous il rencontre une place,
Où, contre ſon devoir, le Bon-Sens lui fait grace?
Toutefois j'aurois tort de ne point avouer,
Qu'au moins par un endroit l'Orgueil eſt à louer,
Ainſi que nos Fermiers, pour l'amour de leurs Granges,
Donnent à l'Arſenic volontiers des louanges.
Lorſqu'un Nain imparfait, échappé du néant,
Acquiert en moins d'un jour la hauteur d'un Géant,

Cet

Cet Enfant du limon étrangle, écraſe, aſſomme
Tous ceux qui le choquoient avant qu'il devint homme.
C'eſt alors que l'Orgueil au Titan monſtrueux
Inſpire le projet de ſcalader les Cieux;
Si bien que Jupiter doit enfin ſe réſoudre,
A purger du Géant la Terre à coups de foudre.
Lorſqu'un vil Batelier, las d'aller en Bateau,
Se fait nommer ſoudain Pilote d'un Vaiſſeau,
Ce Brutal, non content d'inſulter l'Equipage,
Expoſe le Navire au péril du naufrage.
C'eſt alors que l'Orgueil s'empare du Faquin,
Qu'il l'enyvre, l'endort, & le culbute enfin,
Comme le doux Sommeil fit périr Palinure,
Pour ſervir dans la Mer aux Poiſſons de pâture.

Lorſ-

Lorſqu'un jeune Etourdi reçoit des allerons,
Pour voltiger en l'air parmi les Papillons,
L'Icare impertinent s'élance dans les nues,
Pour mieux ſaiſir d'enhaut toutes les têtes nues.
C'eſt l'Orgueil, qui dès-lors ſçait guider ce Corbeau
Si proche du Soleil qu'il s'y brûle la peau,
Qu'il perd ſes allerons, qu'il tombe, & qu'il ſe noye,
Dans quelque Etang bourbeux, à notre grande joye.
Ce vice a détrôné grand nombre de Tyrans;
Il a ſçu terraſſer les plus fiers Conquérans;
Lui ſeul a ſçu fournir aux *Suiſſes*, aux *Bataves*,
Le droit & les moyens de ceſſer d'être Eſclaves.
Oui, l'Orgueil tous les jours vange encor le Public,
Il le purge, & par-là reſſemble à l'Arſenic;

Si c'eſt mal comparer, j'exige qu'on m'excuſe,

Mon cœur, non mon eſprit, règle aujourd'hui ma Muſe.

Mais finiſſons ici l'Eloge de l'Orgueil,

Il fut de la Vertu ſouvent le triſte écueil.

Camille triomphant, reconnu pour Grand Homme,

S'attira néanmoins la haine de tout Rome.

Non qu'il tint au Sénat des propos inſultans,

Mais ſon Char fut tiré par quatre Chevaux blancs (*);

Specta-

(*) *Mais ſon Char fut tiré par quatre Chevaux blancs.*] Ces quatre Chevaux blancs firent un tort infini à ce grand Capitaine. Voici comment *Plutarque* rapporte le fait. „ Camillus, ſoit que le grand Exploit qu'il venoit de faire, „ en ſe rendant Maître d'une Ville Rivale de Rome (*Véies*), „ & dont le ſiège avoit duré dix ans, ou que les louanges „ de ſes flatteurs lui euſſent enflé le cœur, & lui euſſent „ inſpiré des ſentimens peu convenables à un Magiſtrat „ ſoumis aux Loix & aux Uſages de ſa Patrie, triompha „ avec un appareil trop ſuperbe & trop inſolent, en ce qu'il „ traverſa la Ville monté ſur un Char tiré par quatre Che- „ vaux blancs; ce qu'aucun Général avant lui n'avoit oſé „ faire, & qu'aucun n'oſa imiter depuis. Car les Romains „ regardent cette ſorte de Char comme ſacrée, & la croyent „ uniquement deſtinée au Roi & au Pere de Dieux; *ce „ fut-là principalement ce qui lui attira la haine des Citoyens.* *Plut. Vie de Camille.*

Spectacle faſtueux, dont la jalouſe Ville
Fit enfin repentir le ſuperbe Camille.
Le Sort de ce Romain doit apprendre aux Guerriers
Le grand art de porter leurs noms & leurs lauriers.
Qui n'a que ces vertus qui font le Capitaine,
Souvent n'eſt qu'un Vainqueur chargé de notre haine;
De ſes propres lauriers qui ſçait s'énorgueillir,
Ne mérita jamais l'honneur de les cueillir.
Nous oublions bien-tôt les fruits d'une Victoire,
Le faux pas du Guerrier reſte en notre mémoire;
Camille fit en vain mille Exploits éclatans,
Rome en lui vit toujours ſes quatre Chevaux blancs.
Souvenez-vous, *François*, de votre grand *Turenne*;
Germains, ſouvenez-vous de votre illuſtre *Eugène*;

Tous deux ont mérité l'amour du Genre humain.
Ils avoient le cœur haut, & non le cœur hautain;
Ils portoient leurs Lauriers en Héros adorables,
Ils étoient doux, humains.... peut-être inimitables.
Ce Fantôme entouré de Grands ambitieux,
Ce Miniſtre arrogant, ce Serf ſi glorieux,
Qui, tant que la Fortune à ſon gré le ſeconde
Règle avec ſes pareils la Machine du Monde;
Ce Mortel, qui demain, ſur un triſte Echaffaut,
Doit peut-être à genoux apprendre ce qu'il vaut,
Aujourd'hui voit fumer les Autels dans ſon Temple;
Mais quand il ſeroit homme à braver les exemples,
Sur quoi peut-il fonder l'enflûre de ſon cœur?
Il s'eſt rendu trop grand pour ſentir ſa grandeur,

Et s'il eſt glorieux du choix de ſa perſonne,
Il prouve qu'il n'eſt point un Etre qui raiſonne;
Le Poſte où l'on a vu tant de Faquins vieillir,
N'eſt plus aſſez brillant pour nous énorgueillir.
Enfans de la Fortune, en votre riche Mere
Craignez le méchant cœur, & la tête légère;
Méritez ſes faveurs, & ne méritez pas
Les titres odieux qu'on donne aux fils ingrats;
Par elle vous pouvez vous rendre redoutables,
Puiſſans & reſpectés, mais jamais eſtimables.
Torreau par ſes talens ſe feroit adorer;
Il eſt fier, & chacun ſe borne à l'admirer.
Il eſt vain, c'eſt aſſez; pour punir ſa folie,
Qui ſçait, ou croit ſçavoir, l'attaque & l'humilie.

D'où vient que nos Savans font avec tant d'aigreur
La guerre à ce Prélat, qui ne leur fait qu'honneur?
Ce Prêtre déciſif, Colonne de l'Egliſe,
Eſt un Savant hautain, & chacun le mépriſe.
D'où vient que le Beau-Monde abhorre ce Marquis,
Dont la femme eſt aimable, & les Vins ſont exquis?
Le Fat eſt ſuffiſant; le plus franc Paraſite
Ne peut qu'avec dégoût lui rendre une viſite;
Il gâte tout repas par ſes airs dédaigneux,
Et, dès qu'il lâche un mot, tous ſes Vins ſont affreux.
Pour ne pas lui donner le nom le plus infame,
Diſons que l'arrogance eſt la gale de l'Ame:
Nous avons beau cacher un mal ſi dégoûtant,
Ce mal contagieux ſe montre à chaque inſtant.....

Comte

Comte, ſois aſſûré que ton Ame eſt guérie,
Si tu lis ſans aigreur cette Epître impolie.

EPITRE
A
CARITIDES.

Ἑπτὰ μάχοντο πόλεις νέκυος περὶ πατρίδος Ὁμήρου,
Ἔπλετο δὲ ζώοντος μηδὲ ἓν οἰκίδιον.

ΜΕΝΑΓ. Ἐπιγράμμ.

Après la mort d'Homère, ſept Villes ſe diſputèrent l'honneur de lui avoir donné la naiſſance; cependant il n'eut pas ſeulement une Bicoque, en ſon vivant, pour y demeurer.

ON peut dire à bon droit que le Siècle eſt
barbare,
Dès qu'envers les Savans ce Siècle eſt trop avare.
Mais lorſqu'au dur refus de tout ſecours humain
On joint publiquement les preuves du dédain,

Dis-

Dis-moi, CARITIDES, que faut-il que je penſe
D'un Siècle ſi brutal, Patron de l'Ignorance?
Quiconque prend à cœur la gloire des Vivans,
Doit plaider avec moi la cauſe des Savans.
Je ſçai que l'air hideux d'un vieux Maître d'Ecole
Souvent promet un Sot, & ſouvent tient parole.
Ce n'eſt point l'air pédant que l'on doit affecter,
Lorſqu'au centre du Monde on vient ſe préſenter;
Qui néglige ſon corps, renonce au ſoin de plaire,
Et plaire en notre tems eſt un point néceſſaire.
Toutefois le Bon-Sens permet-il aux Brutaux
De juger des Humains ainſi que des Oiſeaux?
Sous le maintien d'un Ruſtre à larges omoplates,
Un Chiron immortel forma des Hippocrates;

Sous le masque d'un Cuistre, avaleur de Bouquins,
L'Europe a vu briller le Newton des Germains;
A tort par conséquent le Vulgaire décide,
Sur le rapport des yeux, du Mérite solide.
Je pardonne aisément ce préjugé honteux
A gens qui pour juger souvent n'ont que des yeux;
Mais puis-je, sans trahir les cendres de mes Maîtres,
Digérer les affronts qu'on fait aux Belles-Lettres?
Est-il dans l'Univers un Belître ignorant,
Dont la Fortune ait fait un Mortel important?
Croyez-moi, c'est beaucoup si la riche Pécore
Au Savant sans emploi n'offre de l'ellébore.
Au moins vous apprendrez du Buffle glorieux,
Qu'un Être tel que vous, Insecte infructueux,

Moins utile à l'Etat, qu'un Quaker à la Guerre,
N'eſt bon qu'à conſumer les preſens de la Terre;
C'eſt ce qu'on prêche aux Grands, & c'eſt, mon Cher, pourquoi
Les Grands font peu de cas d'un Être tel que toi.
Entendez-vous le Grec? courtiſez-vous les Muſes?
Tous nos Colberts pour vous n'auront que des excuſes.
En vain, dans un *Placet* humblément à genoux,
Vous demandez l'Emploi qui ſemble fait pour vous;
Heureux, ſi ſur le dos de la docte Requête,
A votre eſpoir trompeur s'offre un refus honnête!
Un Savant, qui ſçavoit & vivre & mériter
L'Eſtime de tous ceux qu'il pouvoit fréquenter,
Eut plus de Protecteurs & plus de Protectrices,
Qu'Ormine n'eut d'Amans & ſon Mari des vices.

Trois Poſtes à la Cour s'ouvrirent cependant;
Chacun fit ſes efforts pour placer mon Savant;
Mais le Miniſtre altier, diſpenſateur des graces,
En faveur de trois Sots diſpoſa des trois places.
„ Je ſçai ce que je fais, *diſoit le vieux Pêcheur*,
„ L'Homme qu'on vante tant n'eſt qu'un ſavant Rêveur,
„ Il s'eſt gâté l'eſprit pour devenir un Sage,
„ Il a ſçu réuſſir, je le plains, c'eſt dommage.
Tromp, dit le *Dey d'Alger*, eſt un homme de bien,
C'eſt dommage que Tromp, mon Ami, ſoit Chrétien!
De l'homme baptiſé le Turc hait les maximes;
Les principes du Sage en nos jours ſont des crimes,
Et ſi..... Mais tu m'entends, docte Caritides,
On hait les noms en *us*, on hait les noms en *es*;

Le

Le Pape a ſes raiſons, quand aux bons *Catholiques*,
Et non aux *Huguenots*, il donne des Reliques.
Si vous voulez ſervir, Eh! que ne ſervez-vous
Le Public, ce grand Maître & ſi juſte & ſi doux?
Savans, c'eſt au Public que vous devez vos veilles;
N'allez point, ſur le ton de l'aîné des Corneilles (*),
Pour ſoulager le cœur, avilir vos travaux.
La main qui ſçait nourrir tous les jeunes Corbeaux,
Qui répand ſes Bienfaits ſur tant d'Oiſeaux indignes,
Voudroit-elle au Hazard laiſſer le ſoin des Cignes?
Eraſme parcourut l'Europe, où tous les Grands
Promettoient des Monts d'or à ce Roi des Savans.

Les

(*) —— *de l'aîné des Corneilles.*] Oui, répondit un jour le grand *Corneille* à *Deſpréaux*, qui le félicitoit du ſuccès de ſes Ouvrages, *je ſuis ſoul de gloire & affamé d'argent.*

Les Papes, Empereurs, Rois, Princes & Princeſſes,

Ne furent cependant prodigues qu'en promeſſes (*);

Le Prêtre voyageur ne reçut jamais d'eux

Que beaucoup d'eau-benite, ou des titres pompeux.

Dirons-nous qu'en tous lieux l'inviſible Fantôme,

La Fortune, à ſon gré joua ce galant homme?

Gardons-nous de tenir ce langage odieux.

Le Ciel, pour éclairer des Eſprits ténébreux (†),

Pour

(*) *Les Papes, Empereurs, Rois* &c.] Jamais Savant n'a été tant honoré que le célèbre *Eraſme*. Cependant aucun Prince de l'Europe ne procura à ce grand Génie un Etabliſſement ſolide. On le fit voyager de Cour en Cour, ſur de magnifiques promeſſes, qui n'aboutirent qu'à de petits Preſens. On lui fit de bonnes Penſions, & elles ne furent point payées. L'Empereur *Charles-Quint* le nomma Conſeiller Impérial, mais ſans l'employer, & ſans lui donner des gages.

(†) *Le Ciel, pour éclairer des Eſprits ténébreux* &c.] Ceux qui ſavent l'Hiſtoire, ſavent combien *Eraſme* contribua à chaſſer l'ignorance & la tyrannie. Lorſque le Fondateur des Jéſuites, homme très-ignorant, commença à expliquer un peu de *Latin*, on lui recommanda le *Soldat Chrétien* d'*Eraſme*, comme le Livre le plus propre à lui apprendre l'élégance de cette Langue, & à lui inſpirer en même tems une ſolide piété. Il le lut; mais remarquant, que, plus il le liſoit

Pour chaſſer l'ignorance avec la tyrannie,

Aſſervit au Public ce ſublime Génie.

Bien loin que l'on ait vu, ſous quelque Souverain,

Servir le Grand Eraſme en petit Ecrivain,

Il fut un Dictateur dans l'Empire des Lettres,

L'Effroi des Ignorans, des Pédans & des Prêtres.

Le Ciel ne ſouffrant point, pour l'honneur du Compas,

Que Deſcartes, ſuivi de quarante Soldats (*),

Cueil-

ſoit, moins il avoit de viſions, il conçut une ſi grande haine contre l'Auteur, qu'étant Général de la Compagnie, il défendit à ceux de ſon Ordre la lecture des Oeuvres de cet illuſtre *Hollandois*. Voyez l'*Hiſtoire de l'admirable Don Inigo de Guipuſcoa*, par le prétendu *Hercule Raſiel de Selva*, T. I. p. 72.; Ouvrage digne de mille éloges, & auquel les *Inighiſtes* ne répondent point.

(*) *Que Deſcartes, ſuivi* &c.] *Deſcartes* ſervit en ſa jeuneſſe. Il ſe trouva au Siège de la *Rochelle*, & fit même des Campagnes en *Hongrie*. On apprend de Mr. *Voltaire*, qu'on voulut ravoir *Deſcartes* en *France*. On lui propoſa une Penſion de mille écus. Il vint ſur cette eſpérance, paya les frais de la Patente, n'eut point la Penſion, & s'en retourna philoſopher en *Nort-Hollande*. Voyez *Lettres ſur les Anglois*.

Cueillit les vains lauriers des Céſars ſubalternes,

En fit un Philoſophe, un Guide des Modernes;

Il penſa, nous penſons; peut-on trop encenſer

Celui qui le premier nous apprit à penſer?

Que dirai-je de toi, Bayle! quand tes Ouvrages

Font, malgré leurs Cenſeurs, les délices des Sages?

C'eſt peu que, pour te perdre, on ſçût te diffamer (*),

A la honte du Siècle, on voulut t'affamer;

Tu vis la Pauvreté, l'écueil de la conſtance;

Tout s'arma contre toi, mais non la Providence.

Par

(*) *C'eſt peu que, pour te perdre*, &c.] Le Miniſtre *Jurieu* accuſa Bayle de trahiſon contre l'Etat, d'impiété & d'Athéiſme. Sur quoi les Magiſtrats de *Rotterdam* otèrent à ce digne homme ſa Chaire de Profeſſeur, & la Penſion qui y étoit attachée, en révoquant de ſurplus la permiſſion qu'ils lui avoient donnée d'enſeigner en particulier. Bayle fit voir à ſes Ennemis, en cette belle occaſion, qu'il étoit Philoſophe. On peut douter, ſans tomber dans le Pyrrhoniſme, que ceux qui criaillent perpétuellement contre ce grand Homme, ſoient gens à l'imiter dans des circonſtances ſi triſtes.

Par elle soutenu, dans le sein du repos
Tu vêcus en Savant, tu mourus en Héros;
Satisfait de laisser au bout de ta carrière
Un Trefor immortel au Monde littéraire (*).
Disons de tout Savant, qui n'a point aujourd'hui
Le Talent d'être heureux sans les bontés d'autrui,
Ce que tous les Savans disent d'un galant homme
Qui n'est point Géometre, & se croit Astronôme.
Cependant comme on voit des Prêtres peu Chrétiens,
De fameux Thémisons mauvais Physiciens,

Nous

(*) *Un Trefor immortel* &c.] Son Dictionnaire. Pour achever cet Ouvrage immortel, Bayle, sans pension, sans bien & sans Chaire, refusa des Postes considérables qu'on offroit à ses mérites. Mr. *Racine*, le fils du Rival de Corneille, a cru devoir aussi se signaler contre Bayle, en appellant son Dictionnaire un *Recueil informe*, sans doute pour se conformer à la décision de l'Abbé *Renaudot*. Mais on assûre que Mr. Racine souffre beaucoup des vapeurs, contre lesquelles il a sçu composer une Ode. *Si jamais j'en reviens*, dit *Scarron*, surpris d'un hoquet violent qui pensa l'expédier, *je ferai une belle Satire contre le hoquet*.

Nous voyons des Savans qui n'empruntent du Sage
Que le docte maintien, le titre & le langage.
Le vieux Farkaſnidus, ou bien Farkaſnidès,
Surpaſſe en raiſonnant Ariſtippe & Cratès (*);
Si dans un Ecrit au l'orthographe eſt fautive,
L'Enſeigne d'un Bouchon peu ſignificative (†),

Selon

(*) *Surpaſſe en raiſonnant Ariſtippe & Cratès.*] *Ariſtippe*, voyageant dans la Libye, ordonna à ſes Eſclaves de jetter ſon argent qu'ils portoient, afin d'aller plus vite. *Cratès* jetta le ſien dans la Mer, & s'écria : *je ſuis libre.*

(†) *L'Enſeigne d'un Bouchon* &c.] *Farkaſnidus* ſe promenant à *Paris*, je ne ſai plus en quelle Rue, vit par hazard un Chou pendu au-deſſus de la porte d'une maiſon ; &, comme les grands Génies font des obſervations utiles ſur les choſes les plus communes, il demanda aux paſſans ce que pouvoit ſignifier ce Chou, au-deſſus de cette porte? Ce Chou, *lui dit quelqu'un*, montre qu'on vend du vin en ce logis. Quelle abſurdité! quelle ignorance! quelle ſtupidité! s'écria Farkaſnidus: *Braſſica eſt planta, quæ habet caulem humilem, craſſum, cortice duro obductum, ſubſtantia medullosa repleto, ſaporis acris ſubdulcis.* Le Chou n'eſt pas une Vigne. *Vitis eſt Arbuſcula, quæ habet caulem tortuoſum, obductum cortice fiſſo, rubicundo; ſarmenta plurima longa, veluti brachia dimittentem, quibus vicinas Arbores & pedamenta apprehendit. Folia ſunt amplæ, varie laciniata, ut Ficus.* La Vigne n'eſt pas un Chou. C'eſt ainſi que Farkaſnidus ſçait raiſonner en Philoſophe ſur les abus des Ignorans.

Selon que ces abus ébranlent ſon cerveau,
Il réforme à l'inſtant l'Enſeigne & l'Ecriteau.
Mais ne prétendons pas, qu'il corrige ou redreſſe
L'Enſeigne de l'Auberge où *gratis* il s'engraiſſe;
Ce fier Réformateur eſt un Renard ſi fin,
Qu'il n'a point ſon pareil dans le Païs *Latin*.
Un jour, pour divertir la vile populace,
Certain gros Quincaillier, au milieu de ſa place,
Le fit ſi bien berner, qu'on crut que le Savant
N'oublieroit jamais un affront ſi ſanglant.
On jugea mal de lui: ſans ombre de rancune,
A l'aſpect attractif d'un monceau de Pécune,
Le Pédant épouſa du Marchand Quincaillier
La Servante *Iſabeau*, Donzelle du métier.

Faut-il de nos Métaux que les forces preſſantes
Au Savant tiennent lieu de raiſons ſuffiſantes!
Je ſuis un pauvre Eſprit, je n'ai point le ſavoir,
Soit dit pour m'en punir, que je devrois avoir.
Mais je ſçai que le tact d'un corps & jaune & denſe
Ne doit point altérer la façon dont je penſe;
J'ai lu, non pour pouvoir me vanter d'avoir lu;
Mais bien pour imiter les hommes de vertu.
Il ne faut point pâlir ſur les Auteurs claſſiques,
Afin de compiler des Remarques critiques.
Non. Je lis Cicéron, je lis Marc-Antonin,
J'admire les beautés du Grec & du Latin;
Mais je laiſſe à l'eſprit ces fleurs ſouvent arides,
Pour fournir à mon cœur des alimens ſolides.

Quand

Quand, par Locke conduit, en chaſſant, je parcours (*)
Des Païs peu connus aux Chaſſeurs de nos Cours,
L'Hôteſſe de mon corps s'en trouve mieux nourrie.
La Phyſique eſt pour nous une Terre chérie,
Où je dîme, aux dépens du ſage Laboureur,
A l'exemple inſtructif du Clergé, grand dîmeur.
Ainſi que mon Voiſin, en Financier habile,
Du Manant le plus ſec tire aiſément de l'huile,
De l'Auteur le plus maigre & le plus décharné,
Je ſçai tirer la moëlle, en lecteur raffiné.

Lorſque

(*) *Quand, par Locke conduit, en chaſſant* &c.] Le grand *Locke* dans la Préface de ſon *Eſſai ſur l'Entendement humain*, ne veut pas qu'on s'y tourmente; il veut qu'on s'y divertiſſe utilement, comme aux parties de chaſſe. Cependant l'aimable Auteur du *Spectacle de la Nature*, *Mr. Pluche*, nous dit rondement, dans ſon *Hiſtoire du Ciel*, que le Traité de Locke eſt un Livre très-ennuyeux. Comment excuſer ou pallier une expreſſion de cette nature? Il faut dire, dans le goût de *Locke*, que les Chaſſeurs accoutumés à courre *le Cerf ou le Sanglier*, s'ennuyent à la chaſſe aux *Alouettes* ou aux *Moineaux*.

Lorſque Denys *le Jeune*, & vrai fils de ſon Pere (*),
Tombé du haut d'un Trône au ſein de la pouſſière,
Pour vivre, & pour agir toujours en Souverain,
Eut pris, au lieu d'un Sceptre, une ferule en main,
Un Brutal le railla, tant ſur ſes cataſtrophes,
Que ſur ſon grand commerce avec les Philoſophes.
„ Tandis que vous étiez, *lui diſoit le Railleur*,
„ Un Tyran redoutable en toute ſa ſplendeur,
„ Des Sages, des Savans, vous entouroient ſans ceſſe;
„ A quoi vous a ſervi Platon & ſa ſageſſe?
„ Comment donc, *dit Denys*, trouves-tu que Platon
„ Ne m'ait ſervi de rien, en voyant la façon
„ Dont je ſçai ſupporter ma mauvaiſe fortune?
Reponſe, qui partit d'une Ame non commune,
Repli-

(*) *Lorſque Denys le Jeune* &c.] C'eſt *Plutarque*, dans la Vie de *Timoléon*, qui rapporte la replique de ce *Denys*.

Replique, dont je veux rembarrer deſormais
Le Brutal qui reprend le métier que je fais.
J'ai ſubi noblement les revers les plus rudes,
Et je dois cette gloire à mes bonnes Etudes.
Dans l'art de ſurmonter mon Sort & mes malheurs,
Plutarque, tes Héros furent mes Précepteurs.
Si Bacon avoit ſçu l'art de lire l'Hiſtoire,
Il n'auroit point flétri ſon nom & ſa mémoire;
Faute de ce ſavoir, les Bacons de nos jours
Font, aux yeux du Public, les faux pas les plus lourds.
Rollin vit ce deſordre, & Rollin ſçut écrire
Un Livre plein de ſens (*), pour nous apprendre à lire;
Qui lit, & ne lit point pour devenir meilleur,
Perd ſon tems, ſa lecture, & n'eſt qu'un vil lecteur.
Con-

(*) *Un Livre plein de ſens* &c] De la manière d'enſeigner & d'étudier les Belles-Lettres, *par rapport à l'eſprit & au cœur.*

Convainquons par nos mœurs, & par nos habitudes,
Tous les Anti-Savans du prix de nos Etudes;
Des Grecs & des Romains épouſons les vertus;
Marchons ſur leurs Sentiers aujourd'hui peu battus,
Et nous ſerons, ſi non des Docteurs admirables,
Au moins des Citoyens, des Hommes eſtimables.
Qu'importe que des Grands, bizarres dans leur choix,
Dégradent les honneurs, profanent les Emplois?
Si le Pape en public ne monte que des Mules,
Il ne rend point par-là les Courſiers ridicules.
La Providence eſt juſte en accordant aux Sots
Des Poſtes dignes d'eux, pour vieillir en repos.
Les maux doivent tomber ſur celui qui confeſſe
De nourrir dans ſon cœur l'amour de la Sageſſe;

Et c'eſt pourquoi, Savans, vos Talens, vos Vertus,
Ne reçoivent leur prix que quand vous n'êtes plus.
Contre ceux qui pourroient m'alléguer le contraire,
Je prendrois à témoin l'Hiſtoire littéraire;
Un Bel-Eſprit a dit: qu'un Pere à ſes enfans
Devroit toujours cacher l'Hiſtoire des Savans.
La Providence eſt juſte, en expoſant le Sage
Aux perſécutions dignes de ſon courage;
Quand contre la Fortune il combat en Lutteur,
Il offre un beau Spectacle aux yeux du Créateur.
Qu'importe qu'envers vous l'ingratitude éclate?
Valez-vous plus qu'Homère? effacez-vous Socrate?
Sachez que le Mortel qui ſe plaint parmi vous,
Me paroît peu modeſte, & divertit les Foux.

Porte-toi bien, mon Cher, & ſi la Langue Gréque
Ne fait point à *Paris* du Savant un Evêque,
Songe, pour ton repos, que le Roi le plus grand,
Qui fait tout, ne fait point d'un Evêque un Savant (*).

(*) *Qui fait tout, ne fait point d'un Evêque un Savant.*] *François* I., venant de voir mourir *Léonard de Vinci*, diſoit à ſes Courtiſans: je puis faire chaque jour de grands Seigneurs comme vous; mais je ne ſaurois faire un *Léonard de Vinci*.

EPITRE

A

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Gentilhomme Limoſin à Limoges.

Ne oderis laborioſa opera & ruſticationem creatam ab Altiſſimo.

Eccleſiaſtic. Cap. VII. vs. 16.

Ne fuyez point les ouvrages laborieux, ni le travail de la Campagne, qui a été créé par le Très-Haut.

A tort, cher Pourceaugnac, aujourd'hui blâmons-nous

L'Homme qui plante en paix ſes Oignons & ſes Choux,

Qui s'occupe à ranger des Tilleuls, ou des Hêtres,

Autour de la Cabane où ſont morts ſes Ancêtres,

Qui cultive ſa Terre, & s'embaraſſe peu
De ſavoir pour quel Prince on met l'*Europe* en feu.
Sans être curieux, j'ignore ſi Limoges,
Comme un Séjour charmant, mérite des éloges.
J'ai lieu de regretter le tems que je perdis
Dans la triſte Bicoque où je vivois jadis,
Bicoque mal peuplée, obſcure & tortueuſe,
Que la Fortune en vain voulut rendre fameuſe.
Daigne te figurer l'impertinent amas
De trois fois mille Toîts, bâtis en nids à Rats,
Où quatre vieux Clochers jurent en leur langage,
Que le Bourg que l'on voit n'eſt pas un gros Village;
Et des yeux de l'eſprit tu verras le Cachot
Où j'ai croupi vingt ans, ainſi qu'un Eſcargot.

En ce Hameau muré le meilleur Econôme
Ne vit qu'à prix d'argent, s'il vit en galant homme.
Il faut, pour s'y nourrir, ainſi qu'un Habitant
Qui craindroit d'un Blocus l'appareil effrayant,
Remplir des Magazins, & contre la famine,
Fonder ſur des Greniers l'eſpoir de la Cuiſine.
Le Bourgeois, tour à tour Marchand & Laboureur,
Embraſe deux métiers, pour ſon double malheur:
Son commerce languit, plus d'un Champ reſte en friche,
Et c'eſt le Gueux tondu qui chante & devient riche.
L'horreur de voir gémir un Peuple infortuné,
Sans pain & ſans relâche au travail condamné,
Eſt le Spectacle unique, éternel & barbare,
Qu'un ſordide interêt aux Nobles y prépare;

Excep-

Excepté toutefois deux Spectacles dévots,
Dont on ſçait amuſer les Enfans & les Sots.
Se plaire en tout endroit, c'eſt le devoir du Sage;
Mais lorſque Commines put ſortir de ſa Cage (*),
Il ſortit & fit bien. L'homme judicieux
Va vivre dans l'endroit qui lui convient le mieux.
Tu comprens, Pourceaugnac, qu'un Suiſſe en ſa Patrie,
Eût-il reçu du Ciel le plus heureux génie,
D'un Tromp ou d'un Vernon n'apprend point le métier.
Il faut chez un grand Maître envoyer l'Ecolier;

Je

(*) *Mais lorſque Commmines put ſortir de ſa Cage.*] *Philippe de Commines* reſta pendant huit mois dans une des Cages de fer où *Louïs XI.* faiſoit enfermer ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire. *Le premier, qui les deviſa* (ces Cages de fer) *fut l'Evêque de Verdun, qui en la première qui fut faite, fut mis incontinent, & y a couché quatorze ans. Mém.* de *Commin.* Liv. VI. Ch. XII.

Je compare au Poussin, qui pourrit en sa coque,
L'Ecolier que le Sort retient en sa bicoque.
L'Horace des François, se plaignant de *Paris*,
Gronda contre les Chats, les Rats & les Souris:
Si, réduit à fixer son triste domicile
Dans les murs enfumés d'une petite Ville,
Le Tyran des Cotins s'étoit vu tout sevré
Des douceurs qu'à *Paris* il goûtoit à son gré,
On liroit aujourd'hui de sa Muse caustique
Un Chef-d'œuvre de plus, dans le goût Satirique.
Je puis, en habitant une vaste Cité,
Me cacher dans la foule & vivre en liberté.
Suis-je las d'y goûter le bonheur de l'Hermite,
J'y trouve des Savans connus par leur mérite,

Dont le commerce aimable, & non moins inſtructif,
Me rend le cœur plus gai, me rend l'eſprit plus vif.
C'eſt l'Homme qui conduit l'homme vers la Sageſſe.
La raiſon, qui mena tant de Romains en *Grèce*,
Et tant de Grecs à *Rome*, eſt la bonne raiſon,
Qui ſera, chez tout Peuple, en tout tems de ſaiſon.
C'eſt dans les bons Païs, c'eſt dans les grandes *Villes*,
Que les habiles gens rendent les gens habiles;
Et s'il eſt en ce Monde un grand Homme aujourd'hui,
Qui ſoit connu de nous, je m'en rapporte à lui.
Socrate, à ce ſujet, penſoit comme je penſe,
Quel juge auroit le front d'annuler ſa Sentence?
Mais ce ſont les Savans, les Amateurs des Arts,
Non les Nobles oiſifs, non les bons Campagnards,

Que le Bon-Sens appelle aux grandes Capitales.

Les Fourmis auroient tort d'imiter les Cigales.

Crois-moi, cher Pourceaugnac, ces Nobles fainéans,

Qui font par des Frippons écorcher leurs Manans,

Pour chanter à la Cour des Chanſons favorites,

Y devroient occuper des Maiſons très-petites.

Sur l'Art de labourer les Rois ſavoient jadis (*)

Compoſer des Traités, & donner des avis:

Que lit-on dans nos Cours? on y lit d'ordinaire

Ou Salnove ou Tardif, Artelouche, ou Franchière (†);

(*) *Sur l'Art de labourer les Rois* &c.] L'Hiſtoire aſſûre qu'*Attale Philométor*, Roi de *Pergame*, *Archelaüs*, Roi de *Cappadoce*, & *Hiéron* II. Roi de *Syracuſe*, ont compoſé des Livres ſur l'Agriculture. *Magon*, Général *Carthaginois*, avoit écrit douze Volumes entiers ſur la même matiere. Mais je ſupplie mes Lecteurs de lire les ſages Réfléxions de *Rollin* ſur l'Agriculture T. X. de l'*Hiſt. Anc.*

(†) *Ou Salnove ou Tardif, Artelouche, ou Franchière.*] *Salnove* a écrit un Traité de la *Vénerie-Royale*. *Tardif*, *Artelouche* & *Jean Franchière* ont traitté de la Fauconnerie & des Oiſeaux de leurre.

O Cérès! en nos jours, à ſes Jeux détruiſans
Diane ſans ſcrupule immole tes Preſens.
Jadis, & dans le tems que Rome encor fut libre,
Des Héros labouroient les Champs voiſins du Tibre;
Ils quittoient le travail, pour gagner des lauriers,
Et retournoient ſoudain vers leurs heureux Foyers.
Quel Rodrigue aujourd'hui daigne jetter la vûe
Sur le noble Inſtrument, que nous nommons Charrue?
Inſtrument vil à voir, ſans lequel toutefois
Les Sceptres tomberoient hors des mains de nos Rois.
Excuſons les Guerriers, puiſque nos Politiques
Entendent l'Enéïde, & non les Georgiques;
Un Mécénas du tems connoît, pour ſon profit,
La Faulx, mais non le Soc, & la Faulx lui ſuffit.

Les

Les Corrupteurs des mœurs, le Luxe & ſon cher frere,
L'Orgueil, qui tous les deux abhorrent la miſère,
Sont les Monſtres unis qui font tous leurs efforts,
Pour boucher aux Humains la ſource des Treſors.
Déja le fier Hobereau, parlant Architecture (*),
Change en Palais d'Eté ſon antique Maſure;
Les Champs, où ſes Ayeux ſe ſont tous enrichis,
En ſuperbes Jardins ſe trouvent convertis;
Je vois des Orangers, des Jets-d'eau dans ces Plaines,
Où ſon Pere autrefois cueilloit les fruits des Chênes;

Son

(*) *Déja le fier Hobereau* &c.] La fureur de bâtir ruïne tous les jours des Familles entières. Souvenez-vous, Gentillâtres, du ſage conſeil que *Caton* vous donne dans ſon Livre ſur la Vie ruſtique: *Ædificare diu cogitare oportet, conſerere non oportet, ſed facere.* Il faut, *dit-il*, délibérer long-tems, quand il eſt queſtion de bâtir; mais s'agit-il de planter? il ne faut point délibérer, il faut planter ſur l'heure.

Son Pere avoit des Bœufs, des Brebis, des Moutons,
Il nourrit des Courſiers, des Chiens & des Faucons.
Ici je dois te peindre un Animal ruſtique,
Dont le luxe & l'orgueil font un Fou ſi comique,
Que ſi Pirron (*) voyoit ce riche Original,
Il en feroit ſans doute un Héros théatral.

Dans le centre bourbeux d'un vaſte Marécage
S'élève un vieux Châtel de ſtructure ſauvage,
Qui, par ſes quatre murs flanqués de trois Donjons,
Promet d'être le Fort d'un Mangeur de Pigeons.
C'eſt-là que Butordin, plongé dans l'opulence,
Fait, depuis trente Hyvers, ſa noble réſidence.
En vain le Bâtiment menace d'écraſer
Quiconque ſous ſon toit oſera s'expoſer,

Butor

(*) *Que ſi Pirron* &c.] Auteur célèbre à *Paris*, dont quelques Pieces Comiques ont été fort goûtées.

Butordin, qui reſſemble autrement en ſa Hutte
Aux Enfans d'Ephraïm (*), ne craint point cette chûte.
Il y ſonge ſi peu, qu'on trouve en ce Logis
Six couples de Pierrots, en Laquais traveſtis,
Trois Marmitons galeux, nommés Chefs de Cuiſine,
Et quinze Jeannetons pour ſervir Butordine;
Ou plutôt pour ſervir les Sottes & les Sots,
Qu'on y voit chaque jour accourir à grands flots.
Ainſi que les Badauds vont en troupe à la Foire,
Pour voir danſer les Ours, pour manger & pour boire,
Les Nobles du Quartier s'attrouppent tous les jours
Chez Butordin, qui vaut le Spectacle des Ours.

Trois

(*) *Aux Enfans d'Ephraïm.*] Qui, quoiqu'habiles à tendre l'Arc & à en tirer, tournèrent le dos le jour de la bataille. Pſeaume LXXVII. ſelon les uns, & LXXVIII. ſelon les autres, vs. 9.

Trois fois de quinze mêts il fait charger ſa Table;
Mais, ſi ſur ce grand point le Public eſt croyable,
Ses ſales Cuiſiniers ne ſervent point de plat,
Qui ne choque à l'inſtant la vûe ou l'odorat.
On connoît par le ſon le métal des Aſſiettes,
Où les doigts des Pierrots font d'étranges vignettes;
Il n'en faut point changer, pour agir prudemment,
Il faut, par propreté, manger malproprement.
Le Sommelier frippon, pour comble de diſgrace,
Vend les Vins achetés, fait boire ceux qu'il braſſe;
Et, pour plaire à ſon Maître, enyvre les Cochers,
Ainſi que les Valets des Seigneurs étrangers.
Butordin cependant magnifique & ſalope,
S'eſtime mieux ſervi qu'aucun Grand de l'Europe.

Il dîne & fait dîner; c'eſt l'hiſtoire, en deux mots,
Du riche Butordin, l'Hôte éternel des Sots.
Il ne vit de ſes jours les fertiles Contrées,
Où par de vils Lourdauts ſes Terres labourées
Languiſſent ſans ſecours, & ſemblent s'affliger
De ce qu'un Maître ingrat oſe les négliger;
Le Champ qui peut montrer l'yvroye & la badane
Produit de bons témoins contre un Maître prophane.
Ladrot, par ſon deſtin placé dans un Terroir
Qui vaudroit un *Pérou*, s'il le faiſoit valoir,
Fait rouler ſon Argent en Uſurier ſévère,
Sans prêter un liard à la commune Mere.
Le Fou veut s'enrichir, ſans hazarder des fraix;
Où prendroit-il le cœur de riſquer ſes engrais?

Le Ciel du Moiſſonneur peut tromper l'eſpérance,
Et l'on ne traîne point le Ciel à l'Audience.
Ladrot prête aux Manans, non pour les ſoulager,
Mais afin d'acquérir le droit de les manger.
Les Fermiers emprunteurs, s'ils tombent dans ſa naſſe,
N'ont qu'à ſe préparer à porter la beſace;
Il les livre à Satan, leurs fils aux Enrôleurs,
Et leurs filles ſans doute aux jeunes Corrupteurs.
Le Traître en ſon Château, priſonnier ridicule,
Vit ainſi qu'un vieux Moine, oiſif en ſa Cellule;
Du retour de *Progné*, s'il rend grace au bon Dieu,
C'eſt parce que l'Hyver coûte chandelle & feu.
Le tems de la Récolte eſt le tems qu'il friſſonne,
Vû qu'on ne plaide point tandis que l'on moiſſonne.

La

La Juſtice, ô Ladrot, veut bien te conſerver
Ces Champs que l'Equité voudroit voir t'enlever.
D'épines, de chardons, de ronces & d'orties,
Il faudroit cependant couronner ces Impies,
Qui, ſoit par avarice ou par d'autres motifs,
Laiſſent la terre inculte, ainſi que font nos Juifs.
L'Homme eſt né Laboureur: il doit au Labourage
Conſacrer la ſueur de ſon triſte viſage;
Il n'eſt point né Guerrier, encor moins Courtiſan,
Et s'il veut s'enrichir, qu'il imite Laban.
Si notre vanité, dans l'abondance accrue,
Des mains du Gentillâtre enleve la Charrue,
Qu'il faſſe travailler du moins ceux que la faim
Condamne par bonheur à nous fournir le pain;

Qu'il riſque des labours, en Pere de famille,
Sans compter, en Marchand, d'abord ſur la faucille.
L'art dont nous vivons tous, le plus ancien des Arts,
Eſt l'art qu'on abandonne à de pauvres Vieillards,
Gens inſtruits par le tems, mais qui, craignant les pertes,
Jamais dans leur métier ne font des découvertes;
Ils ſont laborieux, mais ſouvent auſſi lourds,
Que les bons Animaux qu'on employe aux labours.
Pourceaugnac, ſi du Ciel la bonté ſouveraine
T'offre un morceau de Terre, en guiſe de Domaine,
Le Ciel veut que ce Fonds par toi ſoit cultivé;
Il cherche à convertir un Batteur-de-pavé.
Le Riche induſtrieux, qui d'un Canton ſtérile,
Depuis ſix fois mille ans, fait un terroir fertile

Au rang des Fondateurs s'élève à peu de frais,
Et le bien qu'il procure eſt un bien à jamais;
Si tu veux défricher un ſeul Arpent de terre,
Je te place au-deſſus de nos Foudres de Guerre.
Hâte-toi donc, mon Cher, hâte-toi de ſemer,
C'eſt le ſage moyen de te faire eſtimer.
Eprouve, à tes dépens, juſqu'où l'Agriculture
Par de nouveaux progrès, peut aider la Nature,
Sois Laboureur, Berger, Vigneron, Jardinier,
Et toujours Gentilhomme éxerçant ſon métier.
Il faudroit poſſéder les pinceaux de Virgile,
Pour peindre noblement la fortune tranquille
Du digne Campagnard qui remplit ſon devoir.
Son bonheur eſt parfait, s'il peut le concevoir;

C'eſt un Mignon du Sort, & ma Philoſophie
Me permet hautement de lui porter envie.
C'eſt un Monarque heureux au Sein de ſes Etats;
Tous ſes plaiſirs divers ſont purs & délicats;
En goûtant tous les jours de nouvelles délices,
Il acquiert des vertus, il triomphe des vices.
Loin du pavé mondain, ſur le tendre gazon,
L'Homme plus attentif écoute ſa Raiſon.
Le Spectacle touchant de la riche Nature
L'engage à réfléchir en ſage Créature.
D'un œil qui doucement s'ouvre ſur les erreurs
Il contemple ce Monde en proye à ſes fureurs.
Dans le propre ſéjour de l'heureuſe innocence,
Il conçoit de l'horreur pour toute violence;

Son

Son cœur, bien-tôt ſenſible à ſa félicité,

Déteſte l'injuſtice & la duplicité (*).

Ses travaux amuſans lui fourniſſant ſans ceſſe

De quoi philoſopher ſur l'Homme & ſon eſpèce,

Il ſe cherche, il ſe trouve, & ſentant ſon bonheur,

Il en benit la ſource, adorant ſon Auteur.

La Campagne eſt l'Ecole, où la Nature enſeigne

Au Roi des Animaux la grandeur de ſon Règne;

C'eſt

(*) *Déteſte l'injuſtice* &c.] Tous les Philoſophes tombent d'accord que la Vie ruſtique porte l'Homme à l'amour de la juſtice: *Vita ruſtica parcimoniæ, diligentiæ, juſtitiæ magiſtra eſt*, dit *Cicéron*, *pro Roſc.* Il faudroit donc envoyer la plûpart des hommes à la Campagne. En effet, le tems vertueux de la République Romaine n'a pas été celui des Céſars ..... s'il y a eu quelques vraies vertus parmi les Romains, c'eſt dans le tems que leurs Conſuls ne ſe faiſoient pas une honte d'avoir des durillons aux mains.

Et caperet faſces à curvo Conſul aratro,
Nec crimen duras eſſet habere manus.

Ovid. Faſt. Lib. III.

Dit le cher *St. Hyacinthe* dans ſes *Recherch. Philoſ.* p. 31.

C'eſt le Théâtre illuſtre, où l'Etre Souverain
Fait briller ſon amour envers le Genre Humain;
La Campagne, en un mot, eſt l'Elément du Sage,
Malheur à qui le ſçait & fuit le Labourage!

EPITRE

A

ARMANDE.

Laiſſez dire les Sots; le Sçavoir a ſon prix.

De la Fontaine Fabl XIX. Liv. VIII.

LEs Foux ſont triomphans; il faut plier ſous eux,
Et céder, belle Armande, au torrent dangereux.
En vain nous accordons à votre Sexe aimable
Des droits qui font rougir toute femme équitable;
En vain nous vous plaçons ſur des Trônes divers;
En vain vous gouvernez avec nous l'Univers;

Les

Les Foux ne ſouffrent point qu'une Femme vivante
S'attire impunément le titre de Savante.
Belles, ſur vos défauts ces Foux ferment les yeux.
Vous oſez plus que plaire à vos Amans nombreux.
L'Amour, pour vous gêner, n'a plus ſes loix anciennes;
L'Hymen s'eſt vu réduit à mitiger les ſiennes;
L'illuſtre *Paméla* du ſage Richardſon (*)
N'eſt plus, ſelon nos mœurs, qu'un Etre de raiſon.

On

(*) *L'illuſtre Paméla &c.*] Tous ceux qui ſe mêlent de lire connoiſſent *Paméla*. Les uns lui donnent tous les éloges imaginables, à l'exemple du bon Monſieur *Slocock*, Miniſtre de *St. Sauveur* dans *Soutwark*, qui en Chaire exhorta ſes Auditeurs de mettre *Paméla* entre les mains de leurs enfans, comme un Ouvrage qu'on ne ſauroit aſſez lire. D'autres condamnent hautement au feu l'*éxécrable Paméla*, comme un Roman déteſtable & pernicieux, capable de corrompre les bonnes mœurs, & de ſéduire la jeuneſſe. J'ai évoqué l'Ame d'*Horace* pour ſavoir ce qu'elle en penſoit. Horace me dit:

Hic meret æra Liber Sœcis; hic & Mœre trauſit;
Et longum noto Scriptori prorogat ævum.
Sunt delicta tamen quibus ignoviſſe velimus.

Art. Poët. vs. 345. *& ſeqq.*

Cet

On prête à votre orgueil, à votre luxe même,
Des couleurs qui font voir à quel point on vous aime;
On entre en vos fureurs; vous mettez en crédit
Vos goûts, vos paſſions & vos travers d'eſprit;
Aux vices, en un mot, vous oſez ſans réſerve
Vous livrer hautement, mais jamais à Minerve.
Nous voyons des Savans, des Eſprits non tortus,
Du même Préjugé honteuſement imbus.
Tel, au lieu d'imiter l'exemple de *Le Fèvre* (*),
Ou néglige ſa Fille, ou n'en fait qu'une Chèvre.

Tandis

Cet Ouvrage enrichit les Libraires; il paſſe la Mer, & procure à ſon Auteur célèbre une eſpèce d'immortalité. Il y a pourtant de certains défauts; mais ils ſont excuſables. Quoique cette déciſion me paroiſſe fondée, je crains que les deux Partis ne la rejettent également.

(*) —— *L'exemple de Le Fèvre.*] Pere ſavant de la ſavante Epouſe du très-docte *Dacier*.

Tandis que l'Insensé de son Fils idiot
Veut forger un Bacon, & n'en forge qu'un Sot.
Soyons donc peu surpris qu'un Pere de famille,
Mal élevé lui-même, élève mal sa Fille,
Qui, marchant sur les pas de sa chère Maman,
Ne lit que la Gazette & par fois un Roman.
Que nos maisons, Grand Dieu! sont de tristes Ecôles!
Nous peuplons l'Univers de Sottes & de Folles;
C'est un coup de bonheur, quand le Sage aujourd'hui
Rencontre une Moitié non indigne de lui.
Je rends justice au Siècle: on y voit des Matrônes,
Dont l'austère vertu confondroit nos Pétrônes.
O France, de ton Sein l'Europe a vu sortir
La Femme dont le nom ne devroit point mourir,

La

La Femme dont l'Hiſtoire, éxactement écrite (*),
Sans doute effaceroit, *Paméla*, ton mérite.
J'ai vu dans une Cour la vertu triompher
D'un Jupiter brutal, qui vouloit l'étouffer;
J'ai vu ſous des Actés gémir des Octavies,
J'ai vu, qui le croira? j'ai vu des Zénobies!
En grandeur de courage, à qui le cédez-vous?
Femmes, quand vous penſez, vous penſez mieux que nous.
Une Reine en nos jours, par Bellone abîmée (†),
A fait voir qu'un grand cœur vaut ſeul toute une Armée,

Au

(*) *La Femme dont l'Hiſtoire* &c.] Je laiſſe à ceux qui écriront l'Hiſtoire du Siècle paſſé le ſoin d'éterniſer la mémoire de cette vertueuſe Héroïne. Le Sr. *Richardſon*, au lieu de tirer une *Paméla* de ſa cervelle, auroit pu trouver *la vertu récompenſée* dans l'Hiſtoire d'une *Eléonore Deſmiers*, Fille d'Alexandre Seigneur d'*Olbreuſe*, & Grand' Mere de notre auguſte Monarque *Britannique*. Voyez *l'Hiſtoire de l'Empire par Heiſs*. T. III. L VI. p. 327.

(†) *Une Reine en nos jours* &c.] L'Hiſtoire va mettre à la tête de ſes Grandes Femmes, *la grande Reine des valeureux Hongrois*

Au point que nos Neveux prendront les Chroniqueurs
Pour les plus impudens de tous les Impoſteurs.
Sous des toits peu royaux des Reines ſans couronnes
Font rougir la Fortune, en méritant des Trônes;
Quand vous repréſentez, ô Femmes! les Vertus,
Les Peintres n'ont pas tort, ces honneurs vous ſont dus.
Les Prudes, qui pourtant, ſelon nos Théophraſtes,
Ne ſont point en effet les femmes les plus chaſtes,
Diront que la vertu ſuffit aux Vertueux,
Qu'ils trouvent tout en elle, & ſont par elle heureux.

Mais

Hongrois; & ſes Ennemis mêmes confeſſent volontiers, qu'Elle porte un cœur digne des Céſars, ſes auguſtes Ancêtres. L'ingénieux Mr. de *Haren* a eu raiſon de lui dire, dans une Ode Hollandoiſe: *Tu voulois la Victoire ou la mort. C'eſt à cette généreuſe Réſolution que Tu dois tes Etats; l'abord l'Héritage de tes Peres, maintenant le prix de ta magnanimité.*

Mais, Armande, est-ce assez? Chez les Peuples barbares

Les Lucrèces n'ont pas la gloire d'être rares.

Au Sein de l'*Amérique*, en ces Climats brûlans,

Théâtre, où les Chrétiens avares & sanglans,

Portèrent leurs fureurs, leurs Foudres, leurs Navires;

Les *Castillans* lascifs trouvèrent mille Alzires.

Un Cœur, qui de sa gloire est noblement jaloux,

Travaille pour lui-même; & ne fait rien pour nous.

Quand nos sages Nestors, sans être misantropes,

Ne hantent qu'à regret vos sages Pénélopes,

C'est signe, selon moi, qu'ils n'y rencontrent pas

Ce qui peut contenter des Esprits délicats.

Et de fait, chère Armande, en fréquentant nos Belles,

Tout Mortel sérieux se lasse aisément d'elles.

Je vais rimer ici ce qu'un Ami ſenſé
Me dit à ce ſujet encor lundi paſſé.

„ C'en eſt fait, *diſoit-il*, les Dames, que j'honore,
„ Me verront auſſi peu qu'elles verront l'Aurore.
„ Le Beau-Sexe, ou plutôt le Sexe extravagant,
„ Sauf tout ce qu'on lui doit, devient ſi fatiguant,
„ Qu'il faut être un Benêt, ou le meilleur des Anges,
„ Pour ne point deſerter à l'aſpect des Fontanges.
„ De maiſon en maiſon quand je rode aujourd'hui,
„ Le Dieu que je rencontre eſt le Dieu de l'ennui.
„ Vingt fades Complimens, lâchés par habitude,
„ Font d'un triſte entretien l'inſipide Prélude.
„ La Femelle eſt ſans doute en droit de babiller,
„ Mais forger des Diſcours ſur l'art de s'habiller;

„ Ser-

„ Sermonner ſur le don d'ajuſter des Breloques,
„ Et ſur tous les Rubans tenir des Soliloques;
„ C'eſt du droit de jaſer abuſer lâchement,
„ Et donner des ſoufflets à mon Entendement.
„ Cependant ce ſont-là nos diſcours de ruelles,
„ Suivis par des Traités ſur d'autres bagatelles,
„ L'Hiſtoire du Quartier fournit de longs propos,
„ Les amours, les procès, les querelles des Sots,
„ Les Nouvelles du tems, les faux bruits, les menſonges,
„ Les Spectres, les Lutins, les Préſages, les Songes,
„ Les Secrets peu ſecrets, & ſur des riens roulans,
„ Excercent le babil de nos Cercles galans.
„ Mais ô que l'Eloquence eſt riche en fleurs piquantes,
„ Au moment qu'à l'envi les langues médiſantes

„ Uniſſent leurs Bons-mots, qui ſont autant de Dards,
„ Que je crains comme on craint les Sabres des
Houſſars!
„ La noire Médiſance eſt la Peſte civile,
„ Dont le poiſon horrible infecte chaque Ville.
„ Au nombre des fléaux il faudroit la compter,
„ Si la fureur du Jeu ne ſavoit la dompter;
„ Ainſi qu'aux Païs chauds un Tremblement de terre
„ Fait ceſſer triſtement le fracas du Tonnerre.
„ Le Jeu, de mille maux le Pere criminel,
„ Devient l'heureux vainqueur d'un caquet naturel;
„ De défaut en défaut, de délire en délire,
„ La Femme, pour jouer, ceſſe enfin de médire.
„ Ce n'eſt point que l'aſpect de quatre fameux Rois,
„ Peints dans le même goût par un pinceau Chinois,

„ Du

„ Du *Sarcaſme* ſanglant réprime la licence;
„ L'Amour-propre attentif cauſe un morne ſilence;
„ Mais qui ſe rompt bien-tôt, non ſans beaucoup d'aigreur,
„ Pour gronder ou le Ciel ou le mauvais Joueur.
„ Pendant le triſte cours de quatre heures fâcheuſes,
„ Aſſis, ſuivant le Sort, & parmi trois Grondeuſes,
„ Dix cartes à la main, il faut, malgré mes dents,
„ Me prêter au plus vil de tous les paſſetems.
„ C'eſt au Jeu du Quadrille, où l'*eſprit ſe déploye*,
„ A peu près, tout autant qu'au *noble Jeu de* l'*Oye*,
„ Que je perds mon argent, & qu'à la fin du Jeu,
„ On me reproche encor d'avoir perdu ſi peu.
„ Aujourd'hui chez la Femme, il faut que l'Homme joue,
„ Ou la plus ſotte Agnès lui fait ſoudain la moue;

„ Jouez juſqu'à la mort, Princeſſes, j'y conſens,
„ Mais j'irai loin de vous cultiver le Bon-Sens."
Les Enfans deſœuvrés vont aux Marionettes,
En dignes ſpectateurs, admirer des ſornettes.
Mais quand le Sens-commun ſe développe en eux,
Ils ne s'amuſent plus à des jeux ſi honteux.
Sont-ils des hommes faits? c'eſt Corneille ou Voltaire,
Racine ou Crébillon, qui peut les ſatisfaire.
En ceſſant d'être enfant, mon Ami quitte enfin
Ce qu'on pourroit nommer le Commerce enfantin;
En prenant ce parti, c'eſt la Robe virile
Qu'il prend, pour la porter en Citoyen utile.
J'ai du flegme, & je ſçai m'en ſervir à propos;
On m'apprit de bonne heure à ſupporter les Sots.

Je ſouffre ſans m'aigrir, que, du haut de leurs chaiſes,
Nos Dames du grand air debitent des fadaiſes;
Et, pour me bien prouver qu'elles n'ont jamais tort,
Faſſent d'un Fleuve un Bourg, d'une Montagne un Port.
Que Beliſe en grondant reproche à *Charlemagne*,
La *Bulle d'Or* qu'il fit pour troubler l'*Allemagne*;
Qu'elle place à ſon gré *Lintz* ſur le bord du *Main*,
Je reſpecte Beliſe, & l'entens ſans chagrin.
La douleur ne me prend que lorſque des Suſannes,
Malgré bien des vertus, femmelettes profanes,
Faute de notions qu'elles devroient avoir,
Tombent en des erreurs qu'on ne peut concevoir.
Ne jettons point les yeux ſur ces femmes hardies,
Dont l'amour des Grandeurs fait d'illuſtres Impies.

Ne ſongeons point non plus aux femmes, Eſprits-forts,
Qui croyant fermement les Morts à jamais morts,
Rangent, ſur ce principe, au nombre des chimères,
De la Religion les plus ſacrés Myſtères.
Je dois vous épargner la douleur de ſentir
Quels Monſtres votre Sexe à Satan ſçait fournir;
Mais puis-je vous cacher, que l'Auteur de nos Ames
Eſt mal ou peu connu de la plûpart des femmes?
Mélite a de l'eſprit, Mélite a de l'honneur,
Elle ne farde point ni ſa peau ni ſon cœur,
Dévote ſans grimace, & belle ſans capriçes,
D'un Epoux, qu'elle adore, elle fait les délices;
Son caractère eſt tel, que chacun dit tout bas:
Que n'ai-je une Mélite, ô Ciel! entre mes bras!

Mais s'agit-il, Bon Dieu! d'enfermer dans la bière
Quelque Parent, pilier de la Famille entière?
S'agit-il d'immoler aux Grapignans de Cour
Les Biens les mieux acquis, ſans eſpoir de retour?
Faut-il enfin ſubir diſgrace ſur diſgrace?
Mélite eſt cette fleur qu'un coup de vent terraſſe;
Mélite croit que Dieu la maltraite en courroux,
Et que, pour la confondre, il benit des Filoux.
Roxane, ſur la foi de ſa fortune immenſe,
Veut bien d'un Dieu tout bon louer la Providence,
Qui lui donne à la Cour cent moyens différens
D'enrichir ſes Amis, ainſi que ſes Parens.
Dieu, qui dirige tout, l'aſſiſte dans ſes brigues,
Et ſouvent d'un Miracle honore ſes intrigues.

Par le ſecours du Ciel, elle a ſçu culbuter
Ce Miniſtre en crédit qui penſoit l'inſulter;
Dieu la protège au point, qu'heureuſe & ſatisfaite,
Elle obtient, en dormant, ce que ſon cœur ſouhaite.
C'eſt ainſi que la Femme, au gré de ſon humeur,
Ou ſuivant ſon état, ſe peint le Créateur;
Et voulez-vous ſentir, combien une Ignorante
Eſt à plaindre en effet? Il faut la voir mourante,
Sujette cependant à mille affreux revers,
Avant que de ſervir de nourriture aux vers,
En proye aux paſſions d'un cœur que tout échauffe,
La Femme devroit être inſigne Philoſophe.
Ce n'eſt point pour briller parmi les Triſſotins,
Parmi les Vadius *François*, *Grecs* & *Latins*,

C'eſt

C'eſt pour vous conſerver l'ame toujours tranquile
Que vous devez tenir la lampe pleine d'huile.
Je ne vous vante point le bonheur d'acquérir
Des treſors que les Grands ne ſauroient vous ravir;
Je ne vous vante point les charmes indicibles
De ſavoir parcourir des Mondes inviſibles;
C'eſt contre les Eſprits tardifs à s'émouvoir
Que l'on doit employer l'éloge du Savoir.
Mais j'oſe vous vanter la fortune ſuprême
D'un Eſprit qui toujours ſe ſuffit à lui-même,
Qui, dans les tourbillons de ce Monde orageux,
Eſt ferme en ſon aſſiette, eſt tranquile, eſt heureux.
Contre les Corrupteurs, attirés par vos charmes,
S'il faut toujours tenir la vertu ſous les armes,

Sous

Sous peine de malheurs plus triſtes que la mort;

Il faut armer l'Eſprit contre les coups du Sort.

A ce prix, livrez-vous à l'amour des études,

En dépit de nos Sots, en dépit de vos Prudes;

Malgré les vers connus d'un Cenſeur indiſcret,

Un Aſtrolabe en main vaut mieux qu'un Bilboquet (*).

Oſez donc renoncer aux quatre Rois des cartes,

Pour manier Leibnitz, Wolff, Newton & Deſcartes;

Oſez vous délivrer des Ducs & des Marquis,

Pour fréquenter Mairan; pour hanter Maupertuis.

Mais

(*) *Un Aſtrolabe en main vaut mieux qu'un Bilboquet.*] *Deſpréaux* publia en 1694. ſa *Satire contre les Femmes*, précisément dans le tems que la fureur de jouer au bilboquet poſſédoit toutes les femmes de *Paris*. Cependant le Cenſeur oublia le Bilboquet, & plaiſanta ſur l'Aſtrolabe. Apparemment que le Poëte *François* n'oſa rien dire du noble bilboquet, parce qu'on lit dans le Journal de *Henri III.*, p. 89., que ce Monarque *portoit quelquefois à la main un Bilboquet, dont il ſe jouoit.* La *Maintenon* & la *Monteſpan* n'étoient pas beaucoup d'Aſtrolabes.

Mais, pour votre repos, gardez-vous de paroître
Savante aux yeux des Foux, contentez-vous de l'être;
La Fille risquant trop à braver des Brutaux,
Cachez votre savoir, ainsi que vos défauts.
A moins que des Savans la République entière
Ne marque vos Ecrits d'un coin non ordinaire;
A moins que l'Univers, instruit de vos talens,
N'imprime du respect aux Railleurs insolens;
Cachez votre savoir, comme une *Calviniste*
Cache ses sentimens dans un Païs Papiste.
Quand vous seriez placée en ce Temple éternel,
Où la Du Chastelet obtint plus d'un Autel (*),

Quand

(*) *Où la Du Chastelet* &c.] Madame la Marquise *Du Chastelet*, Auteur des *Institutions Physiques*, est d'un mérite trop connu pour que je hazarde ici son éloge. Elle croit avec le grand *Leibnitz*, que Dieu a créé le meilleur des Mondes possibles, & sans y penser, elle est elle-même une preuve, que Dieu a créé des choses excellentes, *dit l'illustre Voltaire*; & il dit bien.

Quand vous y brilleriez, comme *Carter* y brille (*);

Pour l'amour du Bon-Sens, défaites-vous, ma Fille,

Du jargon odieux, de ces termes proscrits,

Qui composent au vrai l'Argot des Beaux-Esprits.

Le Pinde a ses Pédans, il a ses Petits-Maîtres;

On siffle, & non à tort, l'Homme de Belles-Lettres,

Qui, grand Pindarisеur, & souvent rien de plus,

Se montre sur le pié d'un Prêtre de Phébus;

Jugez,

(*) *Quand vous y brilleriez, comme Carter y brille.*] Mademoiselle *Elisabeth Carter* n'étant connue que de ceux qui possédent l'*Anglois*, il me sera permis de dire à mes Lecteurs que cette Demoiselle, dans une grande jeunesse, se distingue ici par son esprit juste & délicat; par la connoissance des Langues mortes & vivantes, & sur-tout par son talent pour la Poësie. Philosophe Newtonienne, elle a traduit en *Anglois*, il *Newtonianismo per le Dame*, du Marquis *Algarotti*, sous le titre de *Sir Isaac Newton's Philosophy, explained for the use of the Ladies* &c. 2. Vol. in 8. En écrivant ceci, on m'assûre que l'*Allemagne* possède actuellement une *Carter Allemande*, qui fait honneur à son Sexe comme à sa Patrie. Madame de *Gottsched*, à *Leipsic*, est dit-on, d'une érudition profonde. Excellente Philosophe, elle cultive les Belles-Lettres, quand elle est lasse de philosopher. Elle traduit en Vers *Allemands* les plus belles Tragédies *Françoises*, & sur-tout celles du célèbre *Voltaire*.

Jugez, ma chère Enfant, jugez comme on barbouille
Le pauvre Bel-Eſprit, lorſqu'il tombe en quenouille.
Armande, je finis. N'allez pas conſulter
Triſſotin ſur ces vers que je viens d'enfanter;
Ecoutez mes leçons, & joignez, *quoi qu'on die* (*),
A l'amour du Savoir un fond de modeſtie.

(*) —— *Quoi qu'on die.*] Voyez les *Femmes Savantes* Act. III. Sc. II.

EPITRE

A

TRISSOTIN.

——— *Me pedibus delectat claudere verba,*
Lucilii ritu, noſtrûm melioris utroque.
Ille velut fidis arcana ſodalibus olim
Credebat libris; neque, ſi male ceſſerat, uſquam
Decurrens aliò, neque ſi bene: quo fit ut omnis
Votiva pateat veluti deſcripta tabella
Vita ſenis. Sequor hunc, Lucanus an Appulus, anceps.

Horat. Sat. I. Lib, II. vs. 28–34.

Je me plais à faire des vers à la manière de Lucilius, qui étoit meilleur Poëte que vous & moi. Ce bon Homme confioit tous ſes ſecrets à ſes Papiers, comme à ſes Amis fidèles. Que ſes affaires allaſſent bien ou mal, jamais il n'avoit d'autres Confidens. De-là vient que la vie de ce Vieillard eſt peinte toute entière dans ſes Ouvrages, comme dans un Tableau fait par Vœu. Je marche ſur ſes ſes traces, moi, Lucanien, ou Appulien, comme il vous plaira.

Tou-

TOujours par quelque endroit les Hommes ſont Enfans.

Les Vieillards, les Héros, les Sages, les Savans,
Ont leurs Hochets divers; & bien heureux le Sage,
Qui nous montrant le ſien, en fait un bon uſage.
Pour peu, cher Triſſotin, qu'on ſache réfléchir
Sur les pauvres Mortels, en les voyant agir,
On s'apperçoit comment la plus haute Sageſſe
A des jeux enfantins ſe prête par foibleſſe.

Ce fameux Machaon, dont le nom ſi vanté.
Semble avoir la vertu de rendre la ſanté,
De ſon tems précieux eſt ſagement avare;
Cependant chaque jour il donne à ſa Guitarre
Des momens, qu'il pourroit ſans contredit vouer
A des plaiſirs plus grands que celui de jouer.

Gambot, ſavant Auteur de plus d'un beau Volume,
Quitte à midi ſonnant ſes Livres & ſa plume
Il ſe traîne au Caffé, quoiqu'à moitié perclus,
Pour jouer aux Echecs contre des inconnus;
Et quand ſur ſes Rivaux la victoire eſt complette,
Il dîne en Homme heureux, qui ſe donne une Fête.

Bazon eſt grand *Chymiſte*, & non un fou Souffleur,
Que l'avarice érige en Dieu *Tranſmutateur*.
J'entre en voiſin diſcret dans ſon Laboratoire;
J'ouvre les yeux pour voir ce que je n'oſois croire;
Il pleut, ô Ciel! Bazon laiſſe-là les Creuſets,
Et court en ſon Jardin, pour couvrir ſes Oeillets.

Ariſte, mon ami, cultive la Phyſique,
Son ſavoir eſt profond, ſa fortune eſt modique;

Il voudroit acheter des Inſtrumens nouveaux;
Mais quoi! ſon Peintre arrive, & montre des Tableaux,
Deux Pièces de *van Dyck*.... ô Phyſique! ô Nature!
Adieu; l'argent compté s'en va pour la Peinture.
C'eſt ainſi, Triſſotin, que nous ſommes Enfans,
Et, ſans trop le ſentir, dupes de nos Panchans.
Quel Miſantrope injuſte, ou quel Cenſeur bizarre,
Voudroit au Machaon reprocher ſa Guitarre?
Je pardonne à Gambot la fureur des Echecs;
Je permets à Bazon de couvrir ſes Oeillets;
Et je n'oſe gronder Ariſte, qui ſe livre
Aux charmes des Tableaux; c'eſt un Philoſophe yvre.
Or je demande auſſi qu'on excuſe en nous deux
La fureur de parler le langage des Dieux.

Sans doute la *Prudence* en nous eſt *endormie*,

Lorſque pour careſſer une Muſe *ennemie*,

Nous négligeons le ſoin d'acquérir du Savoir,

Ou perdons un moment aux dépens du devoir (*).

Le Bon-Sens interdit la Bagatelle à l'Homme;

Mais il n'éxige point que le travail l'aſſomme.

Je dois me délaſſer, c'eſt *lui* qui me le dit,

Et c'eſt lui qui permet ces jeux à mon eſprit.

„ Que

(*) *Ou perdons un moment aux dépens du devoir.*] Avant que de condamner ceux qui careſſent les Muſes, il faut ſavoir quel eſt le tems qu'ils ſacrifient à ces Enchantereſſes. On peut ſans crime leur vouer des *heures perdues*. Pour prouver la thèſe, citons ici un bon mot de *Denys le Jeune*. Philippe de Macédoine, étant à table avec lui, ſe mit à parler malicieuſement des Odes & des Tragédies que ſe vieux *Denys* avoit laiſſées, & faiſoit ſemblant d'être en peine, en quel tems il avoit pu trouver le loiſir de les compoſer. *Denys*, qui comprit le venin caché ſous ces paroles, lui répartit bruſquement: *Vous voilà bien embaraſſé; il les compoſa aux heures que vous & moi, & une infinité d'autres, qui nous en faiſons tant accroire, paſſons à boire & à ivrogner.* PLUTARQ. *Vie de Timoléon.*

„ Que ne produisez-vous, diront les fiers Zoïles,

„ En vous divertissant, des Ouvrages utiles?

„ Nous prisons le savoir de l'habile Ecrivain,

„ Qui relevant l'erreur de l'Orateur Romain,

„ Et fouillant dans le Sein de la Littérature,

„ Convainquit le Public, qu'il n'est qu'un seul Mercure (*).

„ Nous vantons les efforts du Mortel généreux,

„ Qui guérit les Savans d'un Préjugé fâcheux,

„ En prouvant à leurs Chefs, qu'Hercule Musagete

„ Etoit grand Médecin, Philosophe & Poëte (†).

„ Mais

(*) *Convainquit le Public qu'il n'est qu'un seul Mercure.*] C'est une vérité dont le Public est redevable à la sagacité de Mr. *Fourmont le Cadet*, qui nous apprend encore, qu'*il n'est qu'une seule Vénus.* Voyez les *Mém. de Littérat. de l'Académ. Royale des Inscript. & Bell. Lettr.* T. X. Edit. d'Amst. *chez Franc. Changuion.*

(†) *Etoit grand Médecin, Philosophe & Poëte*] Les Savans ont toujours cru, sur la foi d'un faux Préjugé, qu'*Hercule*

„ Mais comment voulez-vous, que l'on puiſſe eſtimer

„ Un Marieur de mots, s'il ne ſçait que rimer ? "

Confeſſons entre nous, ſans chercher des excuſes,

Que nous juſtifions le goût des Miſomuſes.

Ce Roſſignol barbu, dont les tendres deſirs

S'expriment en cadence, & riment des ſoupirs,

Ce Pétrarque nouveau, ce moderne Tibulle,

N'eſt, à le bien peſer, qu'un Chantre ridicule;

Ses vers ſi meſurés, ſi galans & ſi doux,

Compoſent en effet le langage des Foux (*).

Ce

cule n'étoit qu'un Deſtructeur de Monſtres, & non un Homme de lettres, élevé dans la charmante Société des Muſes. Mais le 21. de Mars 1730. Mr. L'Abbé de *Fontenu* les deſabuſa, en prouvant qu'*Hercule Muſagete* ſe diſtingua *également* dans la Théologie, la Philoſophie, la Médecine, la Botanique, l'Hydraulique, la Géométrie-Pratique, l'Aſtronomie, la Navigation, la Muſique, c'eſt-à-dire, la Poëſie, & même dans l'Eloquence. Voyez le même *Tome* Xe. des *Mém.* cités, pag. 101.

(*) *Compoſent en effet le langage des Foux.*] C'eſt peut-être en mal juger. Mais, de bonne foi, peut-on avoir de bon-

Ce docte Vadius, dont le cerveau malade,

Souvent, non sans douleur, enfante une Balade;

Ce Forgeur de Rondeaux artistement limés;

Ce *Remplisseur* exact de tous les Bouts-rimés;

Ce Compositeur fécond de Sonnets difficiles (*);

Tous ces Auteurs enfin de Pièces puériles,

Ont

bon-sens, & lire sans dégoût un Recueil entier de *Poësies Amoureuses*? J'adopte le sentiment de *Despréaux*, dans l'*Art Poët.* Ch. II. vs. 45--49.

(*) *Ce Compositeur fécond de Sonnets difficiles.*] Soit dit avec tout le respect dû à l'Horace de la France, je ne conçois point comment il a pu dire, *Art Poët.* Ch. II. vs. 95.

Un Sonnet sans défauts vaut seul un long Poëme.

Le Sonnet si connu, qui commence par ces mots:

Grand Dieu! tes jugemens sont remplis d'équité:

Vaut sans contredit plus d'un long Poëme. Mais quand ces quatorze Vers ne composeroient point un Sonnet, en seroient-ils moins excellens pour cela? Les *Italiens*, grands Faiseurs de Sonnets, commencent à s'appercevoir, que les Pièces de cette nature n'ont qu'un faux mérite; & je crois que tous les Sonnets, les Balades, les Rondeaux &c., auront le sort des Chapeaux pointus.

Ont beau choiſir leur tems pour briller à propos,
Leur langage eſt toujours le langage des Sots.
Ces Rimeurs courtiſans, ces Renards du Parnaſſe,
Qui vantent le Corbeau, juſqu'à ce qu'il croaſſe,
Qui préſentent aux Grands, en Poëtes madrés,
Leurs beaux Bouquets de fleurs de poiſon ſaupoudrés,
Quand même d'Apollon ils ſeroient les Grands-Prêtres,
Ne parlent-ils pas tous le langage des Traîtres?
Quand nos Peintres gaillards, lubriques Animaux,
Dans la plus craſſe ordure enfonçant leurs pinceaux,
Saliſſent le Public d'obſcènes Epigrammes,
De Contes ſcandaleux, de Nouvelles infames,
Les neuf Filles du Ciel ne les inſpirent pas;
Comment nommer leurs vers? langage de Goujats.

Un

Un *Lucrèce* impudent, vif & brillant Génie,

Aux portes de l'Enfer traîne son *Uranie* (*);

Pontife de Satan, qui lui dicta ses Vers,

Il voudroit à son Dieu débaucher l'Univers.

Mais rangeons, j'y consens, au nombre des Poëmes,

Pour ses tristes beautés, ce tissu de Blasphêmes;

Le Sophiste imposteur n'y parle aux bons Esprits

Que le langage affreux des Scélérats maudits.

Crois-moi, cher Trissotin, parlons en nos Ouvrages

Le langage des Dieux, & nous plairons aux Sages.

La

(*) *Aux portes de l'Enfer traîne son Uranie.*] L'*Epître à Uranie*, quoique non imprimée, n'en court pas moins l'*Europe*. De quelque main qu'elle soit partie, les bons Esprits préféreront Trissotin au *Lucrèce*, Auteur de cette Pièce abominable. Trissotin composa un Sonnet pour rendre la santé à son *Uranie*, qui étoit Princesse. Le *Lucrèce* nouveau a composé un Poëme, pour engager son *Uranie* à se damner avec lui.

La France t'a vu naître, & les Muſes en Corps,
Au milieu de Paris, t'offrent tous leurs Treſors:
Tâche d'en profiter, & compte que la Gloire
Te conduira bien-tôt au Temple de Mémoire.
Oui, tu triompheras du Tems, vainqueur de tout:
Car tant que les Mortels conſerveront du goût,
Le nom de Triſſotin, dans l'Europe éclairée,
Surpaſſera le cours des Siècles en durée.
De ces honneurs brillans mon cœur n'eſt point tenté,
Je ſuis né pour mourir en mon obſcurité;
Etant, en mon eſpèce, Animal aſſez rare,
Je n'oſerai jamais lâcher mon nom barbare.
Le plus dur de mes vers (peut-être ils le ſont tous,)
Eſt, au prix de mon nom, un vers coulant & doux.

Par bonheur, mon Orgueil n'aſpire qu'à la gloire
D'être utile, en mourant, à qui voudra me croire.
O ſi, par la vertu de mes foibles Chanſons,
Je pouvois à l'Enfer arracher des Tiſons!
Quels lauriers éternels pour ma tête blanchie!
Quels honneurs conſolans pour ma Philoſophie!
Je me croirois un Sage, & d'un ton réſolu,
A l'inſtant de ma mort, je dirois: J'AI VE'CU.
Dans l'Ecole du Monde ayant fini mes Claſſes,
Nouveau Lucilius, je rime mes diſgraces;
Je rime mes plaiſirs, &, ſeule d'un Fauteuil,
Je chante mon Hiſtoire, aſſis ſur un Cercueil.
Je penſe, je raiſonne, & j'offre avec uſure
A des Héros connus les fruits de ma Lecture.

Aux

Aux Grands avec reſpect j'expoſe mes raiſons;
J'offre aux Vieux des conſeils, aux Jeunes des leçons;
Aux Ennemis de l'Homme, en Rieur ſans reproche,
Pour l'amour des Vertus, j'offre un Miroir de poche;
Miroir de peu de prix, mais Miroir non flatteur,
Où ces Monſtres verront, s'ils veulent, leur laideur.
Je ne te priſe point mes Pièces mal polies,
Comme un jeune Prélat vante ſes Homélies.
Mes Vers ſont des Raiſins: un Mathanaſius
En pourroit ſans effort exprimer un Verjus,
Excellent pour guérir ces ulcères de l'Ame,
Qui d'un Etre Chrétien font un *Arabe* infame.
De ce Verjus encore on pourroit compoſer
Un Baume artificiel, capable d'appaiſer

La

La honteuſe douleur de ces coups qu'on attrappe
Aux Champs de la Fortune, à moins qu'on ne s'échappe.
Je voudrois porter l'Homme à réformer ſes mœurs,
Je voudrois le voir grand & ferme en ſes malheurs;
Je voudrois, en un mot, le voir ce que l'on nomme
Un Chrétien philoſophe, & de plus galant homme.
Mais ſur ce point encor les Hommes ſont Enfans,
Et quels Enfans, Grand Dieu! pour peu qu'ils ſoient méchans!
Tartufe ne veut point qu'on démaſque ſon vice,
Et Harpagon écume au ſeul mot d'avarice.
Qu'ils crévent de dépit! qu'importe? direz-vous:
Hélas! pour ſon honneur, Tartufe arme les Foux;
Les Sots de Harpagon épouſent la querelle,
Et la Vertu ne voit que la Raiſon pour elle.

Qui

Qui prêche son Prochain, qui censure les mœurs,
Est un Censeur en proye à mille autres Censeurs.
On ne le sçait que trop, il est de faux Critiques,
Lecteurs malicieux, Commentateurs caustiques,
Qui, riches en soupçons, fourniſſent à crédit,
En Serruriers secrets, la Clef de tout Ecrit.
En vain ils sont instruits que pour corriger l'Homme,
On lui conte une Fable, on lui peint un Fantôme,
Et que le mauvais Riche & le Samaritain
Ne sont que des Tableaux peints pour le Genre Humain;
Ils sont les déchiffreurs de tous les Caractères,
Et leurs Conclusions des preuves toutes claires.
Veut-on peindre un Midas? le plus sot Animal
Sçait d'abord du Portrait nommer l'Original.

Veut-

Veut-on peindre un Dandin? chaque Plaideur applique
Le tableau naturel à son Dandin inique;
Juge, si des Auteurs, dans le Monde vivans,
Travaillent avec goût pour de pareils Enfans.
Certain Sculpteur à Rome ayant fait un Priape,
Les Poliſſons juroient qu'il reſſembloit au Pape.
Sur ce bruit, auſſi-tôt un Preſtolet faquin
Dénonça le Sculpteur au Pontife Romain.
Le Saint Pere étonné voulut voir la Statue.
Il la vit en ſecret; mais, après l'avoir vue,
Le Lieutenant du CHRIST dit au ſot Délateur:
Renvoyez le Priape; on me fait trop d'honneur.
O vous, Juges hardis! quelle eſt votre injuſtice?
De quel front oſez-vous prêter votre malice

A ceux qui, ſans connoître & vous & vos Amis,
Font des Portraits en l'air à leurs pinceaux permis?
Juger ſur des ſoupçons ou ſur des apparences,
C'eſt bien vouloir tomber en des extravagances.
Klingſted, Peintre à *Paris*, peignoit une Vénus,
Entre les bras de Mars, *in naturalibus*.
Un *Hongrois* vit chez lui la Reine de Cythère;
Pardieu, dit le Butor, Pardieu, c'eſt-là ma Mere!
Mon *Hongrois* furieux, ſans un Ami préſent,
Alloit ſoudain ſabrer cet Appelle innocent.
Certain Abbé critique, au Caffé de *Procope*,
Jugeoit digne du feu le Chef-d'œuvre de *Pope*?
Ce maudit Hérétique inſulte tous nos Saints,
Diſoit le bon Pédant, en joignant les deux mains.

Mais le jour qu'il apprit que *Pope* étoit Papiſte,
Il devint de l'*Anglois* le tendre Apologiſte;
Il comprit mieux ſon Livre, & les vers inſultans
Furent par lui tournés contre les *Proteſtans*.
Les Peintres, les Sculpteurs, les Auteurs, les Poëtes,
Ne ſauroient ſe munir contre leurs Interprêtes.
Comme les Saints de bois, en leurs Niches plantés,
Reçoivent des affronts ou des civilités,
Et la plûpart du tems des traits d'indifférence;
De même nous devons, Saints de bois ſans défenſe,
Accepter du Public les accueils différens,
Quand même nos Lecteurs deviendroient nos Tyrans.
Cher Frere en Apollon, ſi pourtant dans mes Rimes
Quelque Eſprit mal tourné vouloit trouver des crimes:

Apprends aux Gens de bien, que mes mœurs & mes vers,
Loin de jurer ensemble, ont formé des Concerts.
Dis-leur, qu'en sage Enfant humblement je révère
Les verges dont jadis me châtioit mon Pere.
Je ne sçai point haïr. Dieu, qui lis dans mon cœur,
Punis-moi, si Tu vois que je suis imposteur!
Des Vices ennemi, j'aime l'Homme, & je l'aime
Souvent à mes dépens, fesant contre moi-même.
Mais l'Homme est cet Enfant qui se laisse gâter;
Pour le remettre en ordre, il faut le malmener.
Le Médecin du cœur, s'il n'offre à ses Malades
Que des onguens musqués, ou des pilules fades,
Entend peu son métier; il ne comprit jamais
Combien nos cœurs sont durs, combien ils sont mauvais.

Pascal,

Pascal, qui pensoit bien, qui savoit l'art d'écrire,
Usoit, quoique dévot, du sel de la Satire;
Cependant, excepté l'*Imbécille* cornu,
Au reste des Chrétiens Pascal a toujours plû.
De ce Dévot sans fard si j'ai suivi la trace,
Le fiel de mes Censeurs n'a rien qui m'embarasse;
Malgré leurs cris aigus, la Vérité m'absout,
Et je découvre en eux plus que du mauvais goût.
Entre nous, Trissotin, je le dis sans médire,
On n'a point le cœur net, quand on craint la Satire.

FIN DU SECOND TOME.

851030

Antiquariat Antiqua, Amsterdam
13.11.1985
[ZAH.]

coll.

coll. gelt
I 70 le.